

HISTOIRE
DU ROYAUME
DE SIAM.

TOME SECOND.

THE UNIVERSITY OF
CHICAGO PRESS

1914

1914

HISTOIRE
CIVILE
ET NATURELLE
DU ROYAUME
DE SIAM,

Et des Révolutions qui ont bouleversé
cet Empire jusqu'en 1770;

Publiée par M. TURPIN,

Sur des Manuscrits qui lui ont été communiqués
par M. l'Évêque de Tabraca, Vicaire Apostolique de Siam, & autres Missionnaires de
ce Royaume.



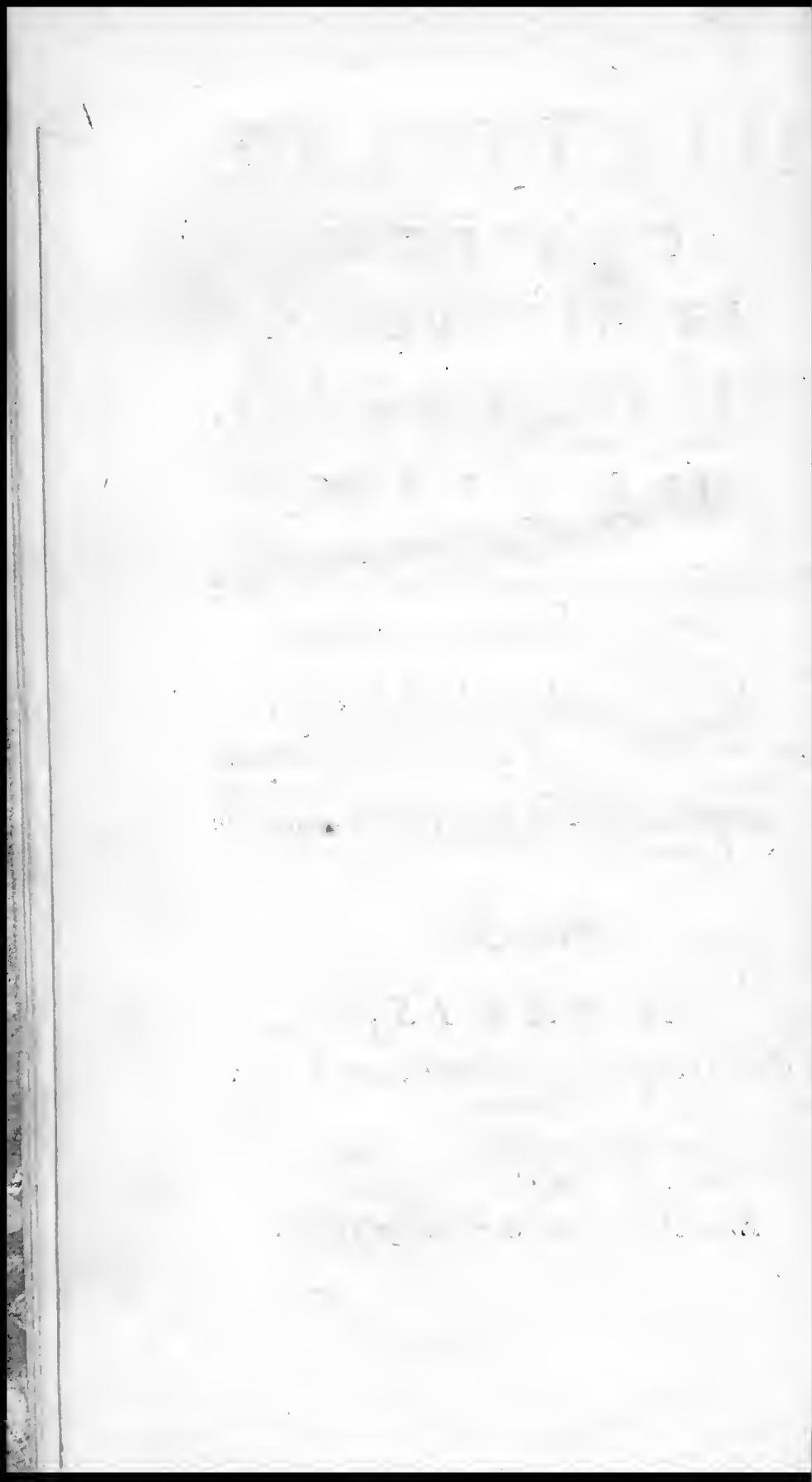
A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue S. Jean
de Beauvais.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DU ROYAUME
DE SIAM.



CHAPITRE PREMIER.

Des premiers Rois de Siam.



Le despotisme oriental, qui flétrit l'ame & dessèche le sentiment, est le germe de toutes les révolutions qui consolent les peuples par la chute de leurs tyrans. Tout Etat où un seul est contre tous, a une consti-

Tome II.

A

Effets du
despotisme.

tution vicieuse qui le fait passer successivement de la grandeur dans l'humiliation, de la force dans la foiblesse, & qui se détruisant lui-même, attend quelquefois une interruption étrangère qui rende au peuple la jouissance de ses droits. Les trônes de l'Asie sont des théâtres mobiles & chancelans, qui à la fin s'écroulent & couvrent de leurs débris l'ambitieux, qui, s'arrogant le privilège de tout oser, réduit le foible au désespoir de tout enfreindre. Le droit de la force est celui du brigand qui dépouille le voyageur désarmé, & qui après avoir joui quelque temps de l'impunité, expire sous la hache du bourreau. Le Monarque qui participe le plus aux faveurs de la loi, méconnoît ses avantages, lorsque mécontent du partage, il aime à se voir environné d'esclaves tremblans, qui murmurent en secret, & qui n'attendent qu'un chef pour être rebelles.

La législation informe des Sia-

mois a produit tous les malheurs publics de la nation. On n'y connoît ni les bornes du pouvoir, ni l'étendue de l'obéissance. Ce peuple indifférent sur le choix de ses maîtres, reçoit des fers de la main de l'ambitieux qui daigne lui en donner; & toujours malheureux, il n'a d'espoir que dans une prochaine révolution qui l'affervit à un nouveau tyran, paré insolemment du titre imposant de libérateur. Quel intérêt peut inspirer un despote qui usurpe le privilège d'attenter à la liberté & au bien de ses sujets, qui substitue au droit naturel un pouvoir arbitraire? Il disparoît de dessus la surface du globe comme ces torrens qui ne laissent que le souvenir de leurs ravages. Les Rois de Siam, invisibles à leurs sujets, ne s'en font connoître que par des actes d'autorité; ainsi ils ne peuvent inspirer ces tendres émotions, ces transports délicieux qu'inspire la présence d'un Roi pere & citoyen.

Cause du
malheur des
Siamois.

Incertitude
de leur his-
toire.

Je n'entreprendrai point de déchirer le voile qui couvre le berceau de cet Empire. Ce peuple n'a jamais connu l'art de l'Imprimerie, qui seul peut consacrer les vertus & les foiblesses de ceux qui président aux destinées publiques. Ses monumens historiques ne sont fondés que sur des fables grossieres & des traditions accréditées par l'imposture des Prêtres habiles à substituer le merveilleux à la vérité simple & nue. Les Siamois ne nous sont connus que depuis la découverte des Indes par les Portugais, & c'est à cette époque que nous devons fixer leur histoire. Leur premier Roi, selon leurs annales incertaines, commença à régner l'an 1444 avant Jesus - Christ. Il eut quarante successeurs jusqu'à celui qui régnoit l'an 1546 de notre Ere. Tous ces Rois étoient de familles différentes, qui tour-à-tour furent précipités du trône qu'ils avoient envahi, parce que devenus despotes, on les punissoit de l'abus de leur

pouvoir. Les ames fieres & jalouses d'une dépendance limitée, doivent se consoler de la dégradation où elles sont réduites, par l'espoir que leur avilissement n'est que passager, & que leur postérité sera affranchie des fers qui les accablent. Rarement la tyrannie transmet le fruit de ses attentats à ses descendants.

L'histoire ne nous a point transmis le nom du Monarque qui régnoit en 1550, quoiqu'elle en ait consacré les principales actions. Ce fut sous son règne que le royaume de Siam fut dévasté par l'irruption de plusieurs nations voisines, qui porterent le fer & la flamme dans les villes & les campagnes. Trente mille victimes innocentes furent sacrifiées à la brutalité de leur vengeance; & cet essain de combattans sembloit plutôt vouloir dévorer les moissons & détruire les cités, que les conquérir & les gouverner.

Le Roi de Siam alarmé de leurs progrès, se réveilla au bruit des

Premier Roi
de Siam.

gémissemens de son peuple. Il leva une armée nombreuse. Tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, furent sommés de se ranger sous le drapeau ; & ceux qui auroient la lâcheté de se dispenser de combattre pour la patrie, furent menacés d'être punis par la peine du feu. Les étrangers furent asservis à cette loi. Il y avoit alors dans ce royaume cent trente Portugais, dont cent vingt furent obligés de prendre les armes. Le Monarque se crut invincible, quand il vit sous ses ordres cette poignée d'Européens qu'il regardoit comme autant de héros.

Ses expéditions guerrières.

L'armée forte de quatre cens mille hommes, parmi lesquels on comptoit soixante & dix mille étrangers, se mit en mouvement, ayant le Monarque à sa tête. Elle fut encore grossie sur la route par cent mille hommes, & fortifiée de quatre mille éléphans. On doit regarder ce nombre comme une impudente exagération. Il est vrai que la so-

briété naturelle des Indiens donne la facilité de faire subsister les armées les plus nombreuses : mais comment les rassembler dans un pays qui manque d'habitans ? Au reste j'exposerai les faits comme ils nous sont transmis , parce que je n'ai que des raisons de probabilité pour les détruire.

L'armée sous les ordres de quatre Maréchaux de camp , dont deux étoient Turcs , & les deux autres Portugais , s'avança pour arrêter les ravages des campagnes. Dès que les deux partis furent en présence , les ennemis commencèrent l'attaque avec tant de furie sur l'arrière-garde des Siamois , qu'elle auroit été détruite , si le Roi n'eût changé son ordre de bataille. Cette nouvelle disposition lui rendit la supériorité ; & secondé par les Portugais qui combattoient à ses côtés , il réunit toutes ses forces , & engagea une action générale , où ses éléphants & son artillerie portèrent le désordre & la désolation dans les ba-

taillons ennemis , qui profiterent de la faveur des ténèbres pour se retirer sur leurs terres , après avoir laissé cent trente mille hommes sur la place.

Cette victoire coûta cinquante mille hommes aux Siamois , qui , fiers de cet avantage , firent une irruption dans le royaume de Quibem , gouverné par une Reine qui avoit favorisé le passage des ennemis. Quatre cens mille Siamois entrèrent dans ses Etats. Les villes dont ils firent la conquête , furent sacagées ; & les habitans , toujours victimes des querelles des Rois , furent passés au fil de l'épée. La capitale auroit éprouvé la même destinée , si la Reine , se dépouillant de sa fierté naturelle , n'eût fléchi son vainqueur , en se soumettant aux conditions qu'on daigna lui prescrire. Cette Princesse convaincue de sa foiblesse , consentit à payer un tribut annuel de soixante mille ducats de Portugal ; & pour comble d'ignominie , son

filz âgé de neuf ans fit hommage, en qualité de vassal, au vainqueur, qui l'emmena à Siam, pour servir d'ornement à son triomphe.

Le Monarque victorieux ne jouit pas long-temps de sa gloire : ses jours de prospérité furent changés en jours funebres. La Reine, pendant son absence, s'étoit abandonnée à l'ivresse d'un amour criminel, & une grossesse de quatre mois manifestoit son infidélité. La crainte d'être punie de son adultère, la précipita dans un nouveau crime ; & pour s'en assurer l'impunité, elle empoisonna dans une tasse de lait son époux outragé. Ce Prince languit encore pendant cinq jours, qu'il employa à régler les affaires publiques. Les Portugais, compagnons & instrumens de ses victoires, furent honorés de ses bienfaits. Il déclara leur nation exempte pendant trois ans de toute espèce d'imposition, & leurs Prêtres eurent la liberté d'annoncer l'Evangile dans tout le royaume.

Il est empoisonné.

Son fils fut proclamé Roi , & la douceur de se voir revivre dans un autre lui-même , le rendit insensible à la dure nécessité de mourir.

Excès de la
Reine.

Dès que le Monarque eut les yeux fermés , les principaux officiers de l'Etat défererent la régence à la Reine , dont ils ignoroient les atrocités. Ses couches qu'elle ne pouvoit tenir secretes , révélèrent ses impudicités ; mais familiarisée avec le crime , elle montra un visage tranquille , qui annonçoit une ame inaccessible aux remords , & pour comble de scandale , elle résolut de faire entrer dans son lit le complice de sa débauche. Après ce premier pas , qui excita des murmures sans faire encore des rebelles , elle conçut le projet de le placer sur le trône , & de se défaire du jeune Roi par le même moyen qu'elle avoit employé contre le pere. Les plaintes des grands & du peuple l'arrêtèrent dans le chemin du crime , & le cri de la nation favorisa sa po-

litique. Elle affecta de craindre des attentats contre son fils, dont elle seule étoit l'ennemie, & ce fut pour les prévenir qu'elle demanda une garde qui pût mettre sa tête sacrée à couvert des complots sacrilèges dont elle disoit être instruite. On lui accorda deux mille hommes de pied & cinq cens cavaliers, pour veiller à sa sûreté. C'étoit une innovation que cette milice subsistante dans un Etat qui jamais n'entretenoit des troupes que lorsque la patrie étoit menacée d'une invasion étrangère : mais c'est le moyen employé dans tous les âges pour attenter aux privilèges du citoyen qui paye encore ses oppresseurs.

Dès qu'elle fut armée du pouvoir, elle ne s'en servit que pour immoler à sa vengeance ceux qui pouvoient l'arrêter dans sa marche, & qui murmuroient des désordres de sa vie. Ses premiers coups tombèrent sur les citoyens les plus distingués. Deux des principaux Sei-

gneurs périrent dans les supplices sur des allégations frivoles. Cette Princesse effrénée dans ses amours & ses vengeances, croyoit retenir dans le devoir par l'appareil des châtimens ; mais tant de sang répandu étoit une semence dont renaïssoient de nouveaux ennemis de sa tyrannie. La confiscation des biens de ces innocentes victimes lui servit à se faire des complices : mais ceux dont il faut acheter l'amitié ne persévèrent dans leur attachement qu'autant qu'on fournit sans cesse des alimens à leur basse cupidité. Elle s'aperçut bientôt qu'au lieu d'avoir acquis des amis, elle n'avoit acheté que des traîtres dévoués à servir ceux qui sauroient mieux les payer. Ce fut alors qu'elle plaça sur le trône son amant adultere dont elle avoit fait son époux, persuadée qu'un homme en imposeroit davantage aux murmurateurs qu'une femme qui avoit donné des exemples multipliés de la fragilité de son sexe.

Le jeune Roi, fantôme placé sur le trône, en fut précipité par sa marâtre impitoyable, & le funeste breuvage qu'elle lui présenta de sa propre main prévint les vengeances qu'elle devoit en attendre ; mais elle ne recueillit pas long - temps le fruit de son parricide : au moment qu'elle se félicitoit d'avoir acquis des sujets , elle fit l'expérience que le crime n'enfante que des ennemis. Les grands enhardis par la haine dont elle étoit chargée , & secondés par le Roi de Cambaye , conspirèrent pour délivrer le royaume d'un monstre qui ne pouvoit se rassasier du sang de ses victimes. Ils l'inviterent avec son époux à un festin, où tous deux furent massacrés. Le trône qu'ils avoient souillé fut rempli par un frere naturel du pere du dernier Roi , qui passa de la tranquillité de la vie religieuse dans le tumulte des affaires.

Elle empoisonne le Roi son fils.

Elle est assassinée.

Ce nouveau Monarque avoit contracté dans la retraite des mœurs

Le nouveau Roi est un tyran.

dures & sauvages, qui lui firent négliger le soin de se faire aimer. Sa politique barbare lui fit croire que pour être obéi il falloit se faire craindre, & qu'il étoit plus facile de contenir les peuples par des châtimens, que de les captiver par des bienfaits. La mollesse où il se plongea ne put adoucir sa férocité naturelle, & du sein des voluptés il dicta des ordres sanglans qui remplirent l'Etat de troubles & de mécontents. Son ineptie dans les affaires réveilla l'ambition d'un voisin puissant. Le Roi des Bramas envisagea comme facile la conquête du royaume. Ce peuple a tant d'influence sur les destinées des Siamois, que je ne puis me dispenser de le faire connoître.

Des Bramas. On confond ordinairement les royaumes du Pégu, d'Ava & des Bramas, parce qu'ils obéissent au même Souverain. Ce pays uni & découvert n'a de montagnes que sur ses frontieres. L'air qu'on y respire est pur, & le sol produit tou-

tes fortes de grains & de fruits. Les plaines & les forêts sont couvertes de gibier, d'éléphants, de buffles, de cabris & de cerfs. La volaille est fuculente & commune; les coqs sont fort grands, & les poules fort belles. La terre renferme des mines de fer & de plomb, qui servent de monnoie: c'est de-là qu'on tire les plus beaux rubis & les saphirs les plus estimés. Les diamans, qui sont fort petits, ne se trouvent que dans le jabot de la volaille, & sur-tout du faisan. Le privilège de les vendre est réservé à une seule famille, & ce seroit un crime d'Etat de creuser la terre pour en tirer.

Les habitans naturels sont distingués des Bramas leurs vainqueurs, autant par les traits que par leurs habillemens. Les Péguans, quoique fort gros, sont bien faits, & ont des traits réguliers. Leur teint est olivâtre. Ils n'ont point de barbe, par la précaution qu'ils ont de l'arracher, comme une excrescence importune. Leurs dents

Différens
peuples du
Pégu.

sont naturellement blanches; mais ils les noircissent pour n'avoir point de ressemblance avec le chien. Les femmes, beaucoup plus blanches que les hommes, sont petites; elles ont le visage plein, & les membres bien proportionnés. Leurs mœurs en général sont douces, & elles respirent la volupté. Licencieuses & lascives, elles ont renoncé aux avantages de la pudeur. Quand elles paroissent en public, elles n'ont qu'une toile de coton blanche qui flotte sur leur tête, qui n'a d'autres ornemens que leurs cheveux noirs. La plupart sont presque nues, & n'ont à la ceinture qu'une étoffe transparente, qui laisse appercevoir ce que l'honnêteté prescrit de cacher. Cette nudité n'a point été introduite par le goût de la débauche: on prétend qu'elle est l'ouvrage d'une Reine politique, qui la prescrit pour rapprocher les hommes, qui, dans leurs écarts monstrueux, s'abandonnoient à une brutalité plus criminelle.

L'habillement des Bramas est différent. Ils portent une robe de mousseline transparente, qui laisse voir leur peau, sur laquelle ils impriment différentes figures avec de la poussière de charbon, qu'ils inferent par le moyen d'un poinçon. Cet ornement, qui leur est particulier, les distingue des Péguans. Leurs festins sont sales & dégoûtans : l'appétit est satisfait dès que l'on sert les mets. Ils assaisonnent tout ce qu'ils mangent d'un poisson pourri qui leur tient lieu d'huile & de beurre. C'est ainsi que les Européens font usage de l'ail, dont l'odeur n'est pas moins désagréable. Comme ils n'ont point de bled, il y suppléent par des gâteaux de riz. Leur boisson ordinaire est d'eau pure, ou d'un jus qu'ils extraient d'un arbre dont le goût est très-agréable.

De leurs habits.

Quiconque prend une femme, est obligé de l'acheter comme un vil bétail ; & si le dégoût suit la jouissance, il a la ressource de la

De leurs mariages.

répudier. La femme jouit du même privilège, en restituant ce qu'elle a reçu. Les droits de l'hospitalité s'étendent jusqu'à permettre aux peres de prostituer leurs filles aux étrangers, qui prennent une femme à bail comme une maison. La plupart de ceux que leur commerce appelle au Pégou, contractent ces alliances passageres, qui n'ont point la flétrissure d'un concubinage. La loi a pourvu aux inconvéniens qui pourroient en résulter. Le Roi est l'héritier de tous ses sujets; mais quand il y a des enfans, il n'a que le tiers en partage.

De la médecine.

La pureté de l'air qu'on y respire supplée à l'incapacité des médecins. Quand quelqu'un tombe malade, on dresse une table où l'on sert les mets les plus recherchés, pour se rendre propice le diable qu'on regarde comme l'auteur des infirmités qui affligent l'humanité. Cette cérémonie est dirigée par un charlatan révééré, qu'on appelle le pere du diable; & quoique l'état

du malade doive inspirer la tristesse, toute la maison retentit des voix & des instrumens, pour fléchir l'être mal-faisant.

L'or, l'argent, les rubis, le musc, ^{Des pierres précieuses.} sont les richesses qu'on emporte chez l'étranger, & l'on comprend sous la dénomination générale de rubis, les topazes, les saphirs, les améthystes & les autres pierres précieuses. Les Européens donnent en échange des castors & des rubans à fleur d'or & d'argent, que les grands portent sur leur chapeau. Tout le commerce se fait par des courtiers, qui sont garants du paiement; & s'ils sont convaincus d'infidélité, le créancier est autorisé par la loi à se saisir de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs esclaves, qu'il expose à sa porte aux rayons du soleil.

Les Péguans, comme tous les peuples de l'Inde, reconnoissent ^{Leur Religion.} un Dieu créateur, que les peuples ont le privilège exclusif d'adorer. Il est des divinités créées & subal-

ternes, à qui les peuples s'adressent dans leurs besoins : le diable est un des principaux objets de leur culte. On en voit qui dès le matin portent une portion de riz , en criant qu'ils vont lui donner à manger , pour qu'il leur soit favorable pendant la journée. D'autres, dans leurs repas , lui jettent par - dessus leurs épaules ce qu'on leur sert de plus exquis. C'est sur la doctrine de Manès que ce culte insensé est fondé.

Ils admettent une succession éternelle de mondes , dont chacun a son dieu pour le gouverner. Le système de la métempsychose y a trouvé beaucoup de partisans , qui pensent que les ames , après avoir passé dans le corps des oiseaux , des bêtes & des poissons , sont précipitées dans un séjour de douleurs , d'où elles sortent pour entrer dans un lieu de délices , où tout flatte & réveille les sens , & qu'après plusieurs transmigrations , elles vont se réunir à l'Être suprême , dont

elles partagent la félicité. Ils sont pénétrés de respect pour le finge, & ils envient le bonheur de ceux qui sont dévorés par des crocodiles.

Dans les solemnités, le peuple assemblé paye des femmes & des hermaphrodites, qui forment des danses en l'honneur des dieux de la terre: ils s'agitent avec tant de violence, qu'ils tombent immobiles & sans sentiment. C'est après cet évanouissement, qu'ils prédisent l'avenir qui leur a été révélé par les dieux.

Les Prêtres asservis au célibat, se Des Prêtres. font un grand scrupule de donner des citoyens au monde. Ils ne mangent qu'une seule fois le jour, & la tempérance est leur première vertu. Lorsque les terres qui leur sont assignées sont insuffisantes pour fournir à tous leurs besoins, ils envoient à la quête de jeunes novices, dont le vulgaire imbécille favorise la paresse par d'abondantes aumônes. La classe des citoyens les plus indigens

est toujours celle qui s'épuise par de pieuses largesses. Leurs mœurs sont simples & rigides ; & c'est par leurs austérités recherchées qu'ils en imposent à la multitude , qui fait consister le sublime dans l'outré & l'extraordinaire. Ils vivent loin des hommes au milieu des forêts , dans des espèces de cages construites au haut des arbres , pour se garantir de la fureur des bêtes sauvages. Leur vie obscure redouble la vénération du peuple superstitieux , qui dans tous les temps a cru que la Divinité aimoit le silence des bois , ou le sommet affreux des montagnes. Il est des jours marqués où ils exhortent le peuple assemblé à la pratique des vertus. Simples dans leurs discours , ils n'agitent jamais des questions contentieuses. Ils sont persuadés que tout culte est agréable à Dieu , & que l'observation de la loi naturelle a toujours sa récompense dans le Ciel.

De la Noblesse.

La noblesse est distinguée en plu-

sieurs ordres. Comme elle a le plus de part aux honneurs , elle donne l'exemple du plus humiliant esclavage , & toujours tremblante devant un despote , qui peut l'élever ou la précipiter dans le néant. Elle consent à ramper dans les fonctions les plus viles ; mais souvent elle se réveille de son assoupissement , & coupe la main qui l'a frappée. Un peuple fier est toujours prêt à s'armer pour sa liberté & pour la jouissance de ses biens. Ainsi c'est dans les penchans nobles ou serviles de ses sujets qu'un Roi politique doit étudier jusqu'où il peut étendre ou limiter son pouvoir.

Le Monarque ne se montre aux regards de son peuple qu'avec tout le faste du pouvoir suprême. Tout inspire un respect qui semble exclure l'amour. Il est assis sur un char traîné par seize chevaux , & jamais il ne marche que précédé de son armée & d'une foule de noblesse. Quatre de ses favorites sont

Fastes des
Rois.

placées sur le char avec lui. Leur parure riche & galante éblouit par son luxe recherché, & inspire les molles voluptés. Sa marche ordinaire efface la magnificence des Romains triomphateurs. Quoique la loi, ou plutôt l'usage, ne lui accorde qu'une seule femme, il a le privilège d'avoir trois cens concubines.

Les armes dont les Péguans se servent dans la guerre, sont la lance, l'épée & le bouclier : leurs mousquets, plus beaux que ceux d'Europe, ne leur cèdent point en bonté. Les arsenaux sont garnis d'une nombreuse artillerie, que l'ineptie des canoniers rend inutile. Quoiqu'il y ait des ports & des bois de construction, on n'y équipe point de flottes, parce qu'on manque de charpentiers & de navigateurs instruits. Les forces du royaume sont formidables. Les armées, plus nombreuses que celles de Darius, sont ordinairement composées d'un million & quelquefois de quinze cens mille

Du nombre de leurs troupes.

mille hommes payés par le Roi. En temps de guerre, on leur fournit des armes & des habits ; & en temps de paix, on assigne aux nobles des terres & des villes pour les entretenir. Ce nombre de troupes est sans doute exagéré ; mais ce qui en diminue le merveilleux, c'est que la sobriété est naturelle aux Péguans. Il ne leur faut qu'un peu de sel & de l'eau pour assaisonner les racines, les feuilles & les fleurs qu'ils trouvent sur leur route. Les animaux les plus dégoûtans, les chats, les rats, les reptiles les plus dédaignés, provoquent leur appétit ; & leur pays fertile leur fournit en abondance tout ce qui peut satisfaire les besoins de la vie.

Ce royaume fondé par un pêcheur, il y a environ onze cens ans, fut gouverné par ses Rois héréditaires jusqu'en mille cinq cens trente-neuf, qu'il fut subjugué par les Bramas, qui, resserrés autrefois dans des bornes étroites, fondèrent un Empire qui contient huit

Origine de
cette Monarchie.

cens mille du sud au nord, & deux cens cinquante mille de l'ouest à l'est. Ces peuples, quoique naturellement belliqueux, avoient été obligés de céder à la supériorité du nombre des Péguans, dont le Monarque vainqueur les obligea de lui fournir trente mille hommes pour travailler aux ouvrages publics. Des fonctions si pénibles & si abjectes révolterent leur fierté naturelle; & indignés de se voir ensevelis sous la terre pour travailler aux mines, ils formèrent le généreux dessein de s'en affranchir. Le Monarque avoit coutume d'aller avec toutes les femmes de sa cour visiter les travaux, pour récompenser l'activité, ou pour infliger des peines à la paresse. Ils saisirent cette occasion pour l'assassiner; & après avoir dépouillé la Reine & les concubines de leurs bijoux, ils s'enfuirent chargés d'un riche butin dans leur patrie. Le successeur du Prince assassiné fut dans l'impuissance de venger sa mort. Les

grands semerent des troubles dans l'Etat pour en partager les dépouilles, & passant tout-à-coup de la servitude à l'indépendance, ils se déclarerent les rivaux de leur maître, dont ils étoient humiliés d'avoir été les esclaves. Mandara, Roi des Bramas, profita de leurs divisions domestiques pour tenter la conquête du Pégu. Il entra dans ce royaume à la tête d'une armée d'un million d'hommes & de cinq mille éléphants. Sa flotte étoit commandée par Cayero, Portugais expérimenté & courageux, qui avoit mille de ses compatriotes sous ses ordres. On ne put opposer une digue à ce torrent, qui inonda tout le royaume.

Révolte des
Bramas.

Mandara, conquérant du Pégu, tourna ses armes contre les peuples tributaires de l'Empire qu'il venoit de subjuguier. Martavan, capitale du royaume du même nom, ennoblit ses conquêtes, dont il ternit l'éclat par des actes de férocité. Il avoit promis la vie au Roi, à sa

Leur Roi
est conqué-
rant.

Infidele
aux traités.

femme & à ses enfans, qui s'étoient soumis à terminer leurs jours dans l'ombre de la retraite; mais le vainqueur barbare fut bientôt infidele à ses promesses. La Reine captive fut conduite dans sa tente avec ses deux fils & ses deux filles. Elle étoit suivie de quarante jeunes filles, qui toutes intéressoient par leur beauté, & plus encore par leur malheur. Les Prêtres récitoient des prieres pour appaiser la colere céleste. Ensuite parut le Roi son époux, monté sur un éléphant, & vêtu d'un habit de velours noir. Il avoit la corde au cou, & paroissoit plus sensible au malheur de sa famille, qu'à sa propre infortune. Le lendemain, la Reine & ses enfans, avec les dames de sa suite, furent conduits sur une colline au milieu d'une soldatesque, qui, oubliant sa férocité naturelle, parut susceptible de pitié. Cette Princesse & ses enfans furent pendus par les pieds à des gibets destinés à des hommes flétris par un tissu de crimes.

Le Monarque infortuné survécut à sa famille pour ressentir chaque jour la douleur de son supplice. Il partagea leur sort ; & quelque temps après on lui attacha une pierre au cou , & il fut précipité dans la mer avec cinquante de ses principaux officiers , qui n'avoient d'autre crime que leur attachement pour leur pays & pour leur Roi. Cet excès de barbarie souleva tous les Bramas. La rebellion auroit eu des suites funestes , si la politique adroite du conquérant n'eût calmé la fureur du soldat par l'appas du butin. La ville capitale fut abandonnée au pillage. Cent millions d'or furent enlevés du trésor public , & furent la récompense de l'armée. Tout ce qui ne put tenter l'avarice du vainqueur , fut la proie des flammes. Dix-sept cens temples & cent quarante mille maisons furent réduites en cendres. Soixante mille habitans périrent par le fer ou le feu ; & ceux qui survécurent à la ruine de leur patrie , furent con-

damnés à languir dans un humiliant esclavage.

Les Rois voisins , jaloux de ses prospérités rapides , se liguerent pour l'arrêter dans le cours de ses victoires. Mandara alarmé fortifia ses frontieres , & se mit à la tête de neuf cens mille hommes. Sa célérité prévint ses ennemis , auxquels il ne laissa pas le temps de rassembler leurs forces. Il mit le siège devant Prom , capitale d'un royaume du même nom , qui pour lors étoit gouverné par une Reine tutrice de son fils âgé de treize ans. La résistance fut opiniâtre , & les habitans recevant de la Princesse des exemples de courage , auroient rendus inutiles les efforts des assiégeans , si des traîtres ne leur eussent ouvert les portes de la ville. Aussi-tôt que le Bramas s'en vit le maître , il se fit apporter les corps de deux mille enfans qui avoient été enveloppés dans le carnage général ; il les fit hacher , & en donna la chair à manger à ses éléphans. La Reine

Cruel dans
la victoire.

toute nue fut livrée à la brutalité du soldat effréné; des bourreaux armés de fouets lui déchirèrent le corps, & quand elle eut rendu le dernier soupir au milieu des plus affreux tourmens, on attachâ son cadavre avec celui du Roi son fils, & tous deux furent jetés dans la mer. On prétend qu'il ne s'abandonna à cet excès de cruauté, que par ressentiment contre le Roi d'Ava son pere, qui avoit refusé de la lui donner en mariage, tant l'amour offensé est capable de crimes. Trois cens des principaux officiers de l'Etat furent empalés, & leurs cadavres n'eurent d'autre sépulture que les eaux.

Le Roi d'Ava instruit de la fin tragique de sa fille, leva une nombreuse armée, dont il confia le commandement à son fils, qui ne respiroit que la vengeance du meurtre d'une sœur chérie. Mandara fit marcher contre lui un détachement de deux cens mille hommes aux ordres de son frere de lait, général

éprouvé par son courage & sa capacité. Les Bramas fondirent avec impétuosité sur l'arrière-garde ennemie. L'action fut sanglante & bien disputée. La victoire se déclara pour les Bramas, qui l'acheterent par la mort de cent quinze mille hommes, auxquels le Prince d'Ava n'avoit opposé que trente mille hommes, dont huit cens à peine se déroberent au fer du vainqueur.

Il tente la
conquête de
Siam.

Mandara, qui savoit vaincre & profiter de ses victoires, cherchoit des ennemis par-tout où il y avoit des hommes, pour avoir le droit d'en faire ses sujets. L'ambition s'irrite par ses succès; & plus elle a d'alimens, plus elle ressent de besoins. Il ne fut pas plutôt informé des troubles qui agitoient le royaume de Siam, qu'il fit des préparatifs pour s'approprier une si riche proie. Mais avant de rien entreprendre, il voulut consulter ses sujets, moins pour prendre leurs conseils, que pour avoir leurs suffra-

ges , dont il étoit assuré. Tous applaudirent à un dessein dont le succès leur ouvroit le chemin de la Chine. Martaban fut le lieu où il rassembla son armée forte de huit cens mille hommes de pied & de quarante mille chevaux. On y comptoit cinq mille éléphans , mille canons tirés par des buffles & des rhinocéros. Les vivres & les bagages étoient portés sur des bœufs. Cette milice courageuse & sans discipline étoit moins propre à combattre qu'à piller. Dix mille Européens instruits dans les évolutions militaires , auroient dissipé sans effort cette multitude confuse ; mais ils avoient affaire à un peuple aussi indiscipliné qu'eux , & qui leur cédoit beaucoup en courage. La principale force des Bramas consistoit dans deux mille braves Portugais commandés par Diégo Suarès , que la faveur du Roi avoit élevé aux premières dignités de l'Etat , dont ses talens l'avoient rendu digne. Il est à remarquer que

dans ce siècle les Portugais répandus dans l'Inde vendoient leurs services & leur sang aux Rois qui vouloient les payer. Ces héros aventuriers décidoient par leur valeur du destin de la guerre, & le Monarque qui en avoit le plus à sa solde, marchoit avec confiance à la victoire.

Les premiers coups tomberent sur le château de Tapanan, dont la garnison composée de six mille Siamois fut passée au fil de l'épée. Ce massacre ne fut pas suffisant pour assouvir la rage d'un vainqueur impitoyable, qui eut la cruauté de sacrifier les femmes & les enfans aux manes de ses soldats tués dans les opérations du siège. Après cette scène de carnage, il songea à se rendre maître de la capitale, dont le destin devoit entraîner celui des autres villes. Ainsi, sans s'arrêter devant des places de peu d'importance, qui auroient affoibli son armée, il marcha droit à la ville royale, pré-

cédé de soixante mille pionniers qui applanissoient les routes difficiles dans un pays couvert de forêts.

Les Siamois également ignorans dans l'art d'attaquer & de défendre les places, restoient dans une inaction stupide, tandis qu'une armée nombreuse investissoit leurs remparts. Glacés par l'effroi, & peu expérimentés, ils mettoient toute leur confiance dans la hauteur de leurs murailles, qu'ils regardoient comme inaccessibles. Ils furent enfin réveillés par le bruit d'un assaut. L'amour de la vie, plutôt que celui de la liberté, échauffant leur courage, ils opposèrent une fiere résistance à l'ennemi qui fut repoussé avec perte. Les assiégeans tenterent de nouvelles attaques, qui toutes aussi meurtrières, furent également malheureuses. Suarès voyant les soldats rebutés, & les éléphans effrayés par le feu, opina pour la retraite. Mais le Roi inébranlable dans la résolution de prendre cette

Assiège la capitale.

ville, ordonna un nouvel assaut; où donnant l'exemple de la plus grande intrépidité, il fut atteint d'une flèche qui l'obligea de garder le lit pendant sept jours. Sa blessure ralentit les opérations du siège. Il employa le temps où il ne pouvoit agir à faire construire des tours de bois de soixante-cinq pieds de haut, montées sur vingt-cinq roues de fer, & remplies de poix & d'autres matieres combustibles. Ces machines, qui manifestoient son intelligence dans les mécaniques, étoient destinées contre les remparts. On choisit, pour en faire usage, une nuit obscure & orageuse, où le feu des éclairs & le bruit des tonnerres redoubloient l'horreur qu'elles devoient inspirer. Ce fut au milieu de cette tempête effrayante qu'on les fit approcher des murailles.

Les Siamois se dépouillant de leur timidité naturelle, soutinrent avec courage cet assaut. Ils mirent le feu aux machines, qui ne de-

vinrent funestes qu'à leur auteur. Tant de résistance ne faisoit qu'enflammer le courage du Bramas ; & tandis qu'il délibéroit avec Suarès sur les moyens d'avancer les travaux , il reçut la nouvelle de la révolte des Péguans , qui étoient armés pour revendiquer les droits de leur ancienne indépendance. Il Leve le
siège. leva le siège ; & au lieu de s'obstiner à conquérir de nouveaux Etats , il jugea plus à propos de chercher les moyens de conserver son royaume.

Ce Prince , après avoir éteint le feu de la rebellion , se préparoit à tourner ses armes contre les Siamois , lorsqu'il fut assassiné par une troupe de conjurés , qui ne pouvoient se dissimuler qu'ils avoient tout à redouter de ses vengeances. Chaumagrin , frere de lait du Monarque assassiné , & principal instrument de ses victoires , fut aussi son successeur. Dès qu'il fut affermi sur le trône , il adopta le système guerrier de son prédécesseur. Ce

Bramas tiendrait un rang distingué parmi les héros, s'il avoit eu des historiens pour consacrer la mémoire de ses actions, qui ne sont parvenues jusqu'à nous que par des traditions incertaines. On raconte que son armée forte de seize cens mille hommes, inonda tous les royaumes voisins. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la Chine & à la Tartarie, & sa domination sur vingt-quatre grands royaumes.

Guerre de
l'éléphant
blanc.

La possession d'un éléphant blanc que le Roi de Siam affectionnoit, fut la cause ou le prétexte d'une guerre sanglante entre les deux Monarques. Le Bramas offrit des sommes immenses pour avoir cet animal, dont on vantoit par-tout l'intelligence & les talens; & sur le refus qu'il essuya, il résolut de l'obtenir par la force. Il n'est pas plus étonnant de voir des peuples armés pour s'approprier un éléphant, que de voir les Monarques Européens faire massacrer des milliers d'hommes pour l'acquisition d'une citadelle inutile.

Le Bramas entra avec une nombreuse armée dans le royaume de Siam. Il mit le siège devant la capitale, dont la résistance fit conjecturer qu'il seroit long & meurtrier. Ce fut pour épargner le sang de ses soldats, qu'il corrompit des ames vénales qui le rendirent maître de la ville, qu'il acheta plutôt qu'il ne la conquît. Le Monarque Siamois se soumit à être son tributaire. La Reine & ses enfans furent emmenés au Pégu, dont les Rois, depuis cette époque, ont pris le titre de Prince de l'éléphant blanc, parce que cet animal avoit occasionné une guerre dont l'issue avoit été si glorieuse.

Le Roi de Siam est tributaire des Bramas.

Après la mort de ce conquérant, son fils nommé Prunginiko, fut placé sur le trône. Son premier acte d'autorité fut d'exiger le tribut que le Monarque Siamois avoit consenti de payer. Mais celui-ci déclara qu'il ne connoissoit point de maître; & sur ce refus, le Bramas fit marcher son armée sous les

Refuse de payer le tribut.

ordres de ses lieutenans , pour tirer vengeance de l'infidélité de son vassal. Le Siamois alarmé de cette invasion , lui fit savoir que s'il étoit venu en personne , il n'auroit pas fait difficulté de lui rendre hommage ; mais qu'il ne pouvoit , sans avilir sa dignité , recevoir des ordres d'un subalterne. L'orgueilleux Bramas répondit qu'il exigeoit que les Rois ses tributaires fussent soumis jusqu'au dernier de ses esclaves.

Les Siamois commandés par le fils de leur Roi , qu'on nommoit le Prince Noir , pour le distinguer de son frere , se mirent en mouvement , & remporterent une victoire éclatante. Prunginiko plus irrité qu'abattu , leva une armée de dix - sept cens mille hommes , dont il confia le commandement à son fils aîné , qui , plein de confiance dans le nombre de ses troupes , prit le titre de Roi de Siam. Le bruit de sa marche répandit partout l'épouvante. Le Prince Noir , calme au milieu de la tempête , ne

Exploits
du Prince.

perdit point l'espérance de la dissiper. Ses soldats rassurés par son exemple, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. On engagea une action d'où dépendoit la destinée de l'Empire. Les deux chefs animés d'une ardeur égale, se cherchent & se rencontrent dans la mêlée, montés chacun sur leur éléphant. Ils s'élancent l'un contre l'autre, & prodigues de leur sang, ils paroissent moins craindre la mort, que la honte de succomber sous les coups d'un rival abhorré. Enfin le Prince Bramas tombe renversé sur la poussière, où il expire, en donnant des témoignages de désespoir & de rage. Ses soldats confusés se précipitent dans leur fuite: les Siamois les harcelent dans leur retraite pendant un mois, comme ils auroient poursuivi des bêtes féroces; & terribles dans leur vengeance, ils égorgent sans pitié leurs tyrans fugitifs.

Le Prince Noir, successeur de son pere, après avoir régné avec son successeur est un tyran.

gloire, laissa son Empire bien affermi au Prince Blanc son frere, qui n'avoit aucune intelligence dans le grand art de gouverner. Ce nouveau Monarque tourmenté par son avarice, & sans cesse agité par les inquiétudes de son esprit soupçonneux, sema dans ses États les troubles qu'il avoit dans son cœur. Il se laissa lâchement gouverner par un des principaux Seigneurs de sa cour, qui caressoit ses vices & ses foiblesses pour le rendre plus odieux. Ce favori infidele soutenu d'un bon nombre d'esclaves, dont deux cens quatre-vingt étoient Japonois, conçut le dessein de se placer sur le trône. Le Monarque flétri par la débauche, étoit menacé d'une mort prochaine; mais son fils, héritier présomptif de la couronne, étoit un obstacle aux vues ambitieuses du favori, qui rendit sa fidélité suspecte. Le pere séduit par la malignité de ses impostures, prononça, avant d'expirer, un arrêt de mort contre son fils innocent; mais le

Fait mourir son fils.

crime de sa mort fut puni sur son auteur, qui périt par l'ordre du successeur au trône.

Le sang du coupable fut la semence de nouveaux troubles. Les esclaves de cet ambitieux favori, & sur-tout les Japonois, s'armèrent pour venger la mort de leur maître. Ces brigands nourris dans le crime & la révolte, forcèrent le Monarque de leur livrer quatre des principaux Seigneurs de l'Etat qu'ils massacrèrent sans aucune pitié. Leur fureur impérieuse s'étendit jusques sur le Roi, qui fut contraint de signer de son propre sang les conditions qu'ils eurent l'audace de lui prescrire. Ils exigèrent encore qu'on leur remît les principaux Talapoins pour garants des promesses qu'ils avoient extorquées. Ce premier attentat fut suivi du pillage de la ville; & après avoir enlevé les dépouilles du citoyen, ils s'embarquèrent chargés d'un immense butin, sans être inquiétés. La tyrannie du dernier Roi avoit préparé tous ces crimes.

Nouveaux troubles.

Quiconque appelle des étrangers pour veiller à sa défense , décele qu'il n'est qu'un oppresseur ; il doit avoir plus de confiance dans des mercenaires qu'il enrichit , que dans des sujets qu'il dépouille : mais il fait souvent la triste expérience qu'il n'a payé que des traîtres pour être ses défenseurs. Tous les pays où le nombre des étrangers a dominé dans les armées , n'ont eu que des prospérités passagères , & les artisans de leurs succès ont été ceux de leur ruine.

Invasion
des étran-
gers.

Les peuples voisins voulurent profiter des troubles de ce royaume pour y faire une invasion. Leur armée pénétra jusqu'à trois journées de la capitale ; mais la retraite des Japonais y avoit rétabli le calme. Le Roi de Siam ayant réuni toutes ses forces , leur inspira tant de terreur , qu'ils se retirèrent sans oser hasarder la fortune d'un combat. Ce Prince secondé des Portugais , qui étoient les héros de l'Inde , reprit plusieurs provinces que les

Rois d'Ava & du Pégù lui avoient enlevées; & plein de reconnoissance pour ses braves défenseurs, il offrit au Roi de Portugal le port de Martavan, où ses flottes pouvoient le rendre dominateur des mers. Les ambassadeurs qui firent ces offres au Viceroi de Goa, en revinrent chargés de présens. Ils étoient accompagnés d'un Religieux Dominicain chargé de la négociation, qui fut reçu avec la plus grande distinction, & conclut un traité extrêmement avantageux aux Portugais. Ce premier succès occasionna une nouvelle ambassade en 1621, qui fut très-utile aux progrès de la foi. Des Religieux de S. François furent demandés par le Monarque pour prêcher l'Evangile dans ses États. Il leur fit bâtir une Eglise à ses dépens, & voulut les combler de richesses qu'ils refusèrent constamment. Ce désintéressement dont le pays fournit peu d'exemples, redoubla l'admiration qu'avoient fait naître leurs autres vertus.

Portrait du
Monarque.

Ce Prince fut un mélange de grandeur & de foiblesse, de vices & de vertus. Brave jusqu'à la témérité, il étoit cruel & féroce, vice qui déceale une ame lâche & timide, qui à force de prévoir le danger, immole à ses soupçons le coupable & l'innocent. Despote sans frein, il n'envahissoit le bien d'autrui que pour répandre des largesses. Il étoit tyran sans être avare. Rigide observateur de la justice, il livroit à la fureur des crocodiles & des tigres les voleurs & les brigands : il se faisoit même un plaisir barbare d'assister à leur supplice. Ingénieux dans ses vengeances, il enferma dans une cage un Roi son vassal qui s'étoit révolté, & ne lui accorda pour nourriture que la chair qu'il faisoit arracher de son corps. Bourreau de ses sujets, il coupa lui-même les jambes à sept dames de sa cour, pour les punir de ce qu'elles marchaient trop vite ; & fit la même opération à trois autres, qui avoient été

trop lentes à exécuter ses ordres. Ainsi c'étoit un crime également punissable d'aller trop vite ou trop lentement. Sa cruauté s'étendoit jusques sur les bêtes & les oiseaux. Il fit abattre la tête d'un cheval qui n'avoit point obéi à sa voix, & un tigre eut le même sort pour avoir respecté la vie d'un criminel qu'on lui avoit donné à dévorer.

Ce monstre couronné mourut dans son lit avec la tranquillité d'un Roi bienfaisant. Peut-être que l'horreur qu'inspiroient ses crimes fut adoucie par l'éclat de ses talens & de quelques vertus. Inviolable dans ses promesses, & rémunérateur des services, libéral & magnifique, il se faisoit des partisans, qui, devenus ses complices, l'assuroient de l'impunité de ses crimes. Il confia une somme considérable d'argent à un Portugais pour lui aller acheter des curiosités à Malaca. Cet agent forcené perdit au jeu toute la somme, & eut ensuite l'audace de reparoître à Siam,

où il devoit s'attendre d'être rigoureusement puni. Le Monarque lui fit un gracieux accueil, & lui dit :
» Je fais plus de cas de la confiance
» que tu témoignes en mes bontés,
» que de tout ce que tu aurois pu
» me rapporter de plus rare.

Son fils sup-
planté est ré-
tabli sur le
trône.

Ce Prince, comme tous les tyrans, avoit un favori qui introduisit dans le royaume cinq ou six cens Japonois déguisés en marchands, dont il vouloit faire les instrumens de sa grandeur ; & dès que le Monarque eut les yeux fermés, il se servit de cette soldatesque mercenaire pour mettre la couronne sur sa tête. Mais le fils du dernier Roi rassembla de nouveaux partisans, & arracha le sceptre des mains de l'usurpateur. Il fut plus heureux à le reprendre qu'à le conserver. Il fut assassiné quelque temps après, & laissa son trône à son frere puîné, qui conçut une haine invincible contre les Japonois qu'il croyoit toujours armés pour attenter à sa vie. Plusieurs furent mis
à

à mort, & les autres furent obligés d'évacuer le royaume. Le calme rétabli ne fut troublé que par le meurtre du frere du Roi, soupçonné d'aspirer au pouvoir suprême. Un Prince du sang profita de l'horreur que ce crime avoit inspirée, pour se faire proclamer Roi.

Ce nouvel usurpateur, sous pré-
texte de veiller à la défense de Nouvel
usurpateur.
l'Etat, entretint, même en temps de paix, des armes, qui d'ordinaire sont plus onéreuses au citoyen, que funestes à l'étranger; & ce fut en se tenant toujours armé, qu'il dissipa les partisans des légitimes héritiers du trône. Les Hollandois, dont il favorisoit le commerce, furent ses plus zélés défenseurs.

Il est à présumer que cet usurpateur est le célèbre Chaou-Pasa-Thong, à qui les uns donnent une naissance royale, & que d'autres assurent être né dans une condition vulgaire. Il avoit exercé pendant long-temps la charge de

Chaori , ou de Chancelier , où après avoir trompé son maître & vexé ses sujets , il se servit de ses richesses usurpées pour élever l'édifice de sa fortune. Ses trésors furent prodigués pour se faire des complices. Dès qu'il fut sur le trône , il y fit asseoir la fille de son prédécesseur. Cette Princesse ne pouvant consentir à se parer des dépouilles de ses quatre freres qui avoient des droits pour régner , vit avec horreur cette union criminelle. Le tyran indigné de cette affection fraternelle , prononça l'arrêt de leur mort.

Dès qu'il eut abattu les rivaux de sa grandeur , il s'abandonna à toute la férocité de son caractère. La mort de sa fille fournit à sa politique cruelle des prétextes pour se débarrasser de tous ceux qui pouvoient l'arrêter dans le sentier du crime. Après qu'il eut épuisé toute sa magnificence à célébrer ses funérailles , il recueillit lui-même ses cendres ; & appercevant un mor-

ceau de chair que la flamme avoit épargné, il se persuada que sa fille avoit été empoisonnée. Furieux dans ses soupçons, il fit arrêter toutes les femmes qui avoient été au service de la Princesse empoisonnée, & à force de tourmens, il voulut leur arracher l'aveu d'un crime imaginaire. Toute la cour ne fut qu'un théâtre de supplices. Tant de victimes ne purent assouvir la cruauté du tyran. Tous les grands du royaume furent cités à son tribunal. On fit creuser des fosses qu'on remplit de charbons, pour leur faire subir l'épreuve du feu. On commençoit par leur racier la plante des pieds avec un fer aigu, & on les faisoit ensuite passer sur des charbons ardens. Ceux dont les pieds étoient offensés par le feu, étoient réputés coupables.

Ce tyran, fécond dans la recherche des supplices, en inventoit de nouveaux. Les uns étoient écrasés sous les pieds des éléphans; d'autres enterrés jusqu'aux épaules,

Genres de
supplices.

imploroient la mort, qui seule pouvoit être le terme de leurs souffrances. C'eût été se rendre criminel, que de leur prêter le moindre secours, ou de hâter leur mort. Il fit usage d'un genre de supplice qui fait frémir la nature. On serroit si fortement le corps du malheureux avec un linge, qu'il sembloit n'être plus qu'un fragment de lui-même; on le piquoit avec des espèces d'aiguilles pour lui tirer du sang; ensuite on le coupoit en deux, & l'on mettoit la partie supérieure sur une plaque de cuivre qui arrêtoit le sang, & prolongeoit la vie de l'infortuné.

Trois mille victimes furent immolées à la barbare politique du tyran, qui, sous prétexte de venger la mort de sa fille, trouva le moyen de se délivrer des ennemis de son pouvoir usurpé. Il restoit encore des victimes plus sacrées à immoler : c'étoient les deux fils & les deux filles du feu Roi. Comme il ne pouvoit leur reprocher que leur

Massacre
de la famille
royale.

malheur & leur dégradation , il fit un crime à l'aînée d'avoir donné des témoignages d'une joie criminelle , lorsqu'on célébroit les funérailles de la Princesse. On la condamna à l'épreuve du feu avec toutes les dames de sa suite. La douleur lui arracha l'aveu d'un crime dont elle étoit innocente. Aussitôt le bourreau reçut l'ordre de couper un morceau de sa chair , & de le lui donner à manger. Quand on lui offrit ce mets révoltant , elle s'écria : » Exécrable tyran , tu » peux déchirer mon corps , mais » apprends que mon esprit n'est pas » dans ta dépendance ; tu éprouveras que ma constance me rend » supérieure aux tourmens : apprends aussi que tes attentats ne » resteront pas impunis , & mon » sang fera la semence d'où sortiront les vengeurs de ma famille » & de mon pays ». Le tyran plus furieux ordonna de mettre son corps en morceaux , & de les jeter dans la rivière.

Le frere de la Princesse, âgé de vingt ans, eut la même destinée. Il avoit affecté d'être en démen- ce; mais aussi-tôt qu'il fut monté sur l'échafaud, il fit connoître que c'étoit l'amour de la vie qui lui avoit inspiré ce bas artifice. Les graces de sa figure que son état rendoit plus touchantes, arrachèrent des larmes des plus insensibles. Dès qu'il vit approcher le bourreau, il s'exhala en invectives contre l'auteur de ses maux.

» Quoiqu'innocent, dit-il, je vais
» subir la mort du coupable. Le
» tyran veut que je meure; je ne
» m'abaisserai point à fléchir sa
» clémence, vertu qu'il ne connoît
» pas: j'aime mieux exciter la com-
» passion du peuple, & l'intéresser
» à ma vengeance.

Cet usurpateur, qui n'est connu que par des cruautés, mourut après un règne de trente ans. Il laissa un fils que les vœux & l'amour du peuple appeloient au trône; mais il fut supplanté par le frere de son pere,

Nouvel
usurpateur.

qui fonda ses droits sur la coutume qui mettoit la couronne sur la tête du Roi décédé, au préjudice de ses enfans. Le jeune Prince, habile à dissimuler son ressentiment, attendit des circonstances favorables pour le faire éclater. Son oncle, sans retenue dans ses passions, voulut prendre sa sœur pour concubine. La résistance qu'opposa le frere à cette alliance, fit résoudre sa mort, qu'il n'évita que par la fuite. Les Portugais touchés de son sort, & flattés de l'espoir de s'en faire un protecteur, lui offrirent leur secours pour revendiquer l'héritage de son frere. Ce Prince soutenu de mille de ces braves Européens, força les barrières du palais, dont il se rendit maître avant qu'on eût soupçonné qu'il en eût formé le dessein. L'usurpateur croyant se sauver à la faveur d'un déguisement, se confondit dans la foule de ses domestiques; mais un Portugais l'ayant aperçu dans le temps qu'il s'enfuyoit avec

Il devient
tyran.

Il est assassiné.

précipitation, le saisit, & lui plongea son poignard dans le sein. Le Prince ne punit que ceux qui avoient été les complices des crimes du tyran, & sa politique bienfaisante s'attacha les autres par des bienfaits.





CHAPITRE II.

Du règne de Chaou-Naraye.

LA mort de l'usurpateur ouvrit à son neveu une route pour monter sur le trône de son pere. Ce fut sous son règne que les barrières qui séparoisent l'Europe du royaume de Siam, furent détruites. L'accueil que Chaou-Naraye fit aux étrangers, en attira de toutes les parties du monde, qui se flatterent d'en rapporter des richesses qui n'existoient pas, ou qui du moins étoient exagérées par le récit des voyageurs infidèles.

Accueil fait
aux étran-
gers.

Ce Prince, né avec tous les talens de gouverner, eût été le créateur de sa nation, si l'indocilité de ses sujets ne se fût opposée à tout le bien qu'il vouloit leur faire; mais ils préférèrent toujours les anciens usages à des changemens utiles. Les abus fondés sur les pré-

jugés & les mœurs, sont rarement susceptibles de réforme.

Portrait
du nouveau
Roi.

Chaou, ambitieux de gloire, & entraîné par l'agitation de son esprit, ne s'enferma point, comme les autres Monarques de l'Inde, dans l'obscurité d'un sérail, pour y languir dans les voluptés & l'oubli de ses devoirs. Son trône ébranlé par les secousses des grands, exigeoit une main industrieuse pour en raffermir les fondemens, & ses premières conquêtes furent sur ses sujets. Les semences des guerres intestines furent étouffées dans le sang des rebelles. Humain par penchant, & sévère par politique, il comprit qu'il falloit être toujours armé du glaive, pour contenir dans le devoir des peuples prêts à rompre le frein de l'obéissance, s'ils ne sont arrêtés par la crainte.

Un Sancrat, fier de la dignité de son ministère, se crut en droit de lui faire des leçons. Ce précepteur des Rois osa lui représenter

que toute la nation murmuroit en secret de son excessive sévérité. Le Prince l'écouta sans paroître choqué de son zèle indiscret ; & quelques jours après , pour lui faire sentir l'injustice de ses remontrances , il envoya dans sa maison un singe , animal que les Siamois ont en horreur , avec ordre de le bien nourrir , & de lui laisser faire impunément toutes les malices dont cette espèce est capable. Le Sancrat eut beaucoup à souffrir des importunités de cet hôte , qui bouleversoient les meubles , brisoit les porcelaines , & mordoit tous les domestiques. Enfin excédé de cet ennemi qu'il étoit encore obligé de caresser , il supplia vivement le Monarque de l'en débarrasser. Eh quoi ! lui répondit le Prince , vous ne pouvez souffrir pendant deux jours les malices d'un animal , & vous voulez que j'endure toute ma vie les insolences d'un peuple mille fois plus méchant que tous les singes de nos forêts ? Apprenez que si je

Punition
d'un San-
crat.

punis les méchans , je fais encore mieux récompenser le mérite & la vertu.

Guerre contre les Péguans.

Aussi - tôt qu'il eut éteint le feu des rebellions , il se mit à la tête de ses armées ; & sa premiere expédition fut couronnée par des succès triomphans. Les Péguans avoient inondé ses frontieres, où ils avoient exercé les plus grands ravages. Ces peuples tant de fois vainqueurs des Siamois , firent la triste expérience qu'ils n'étoient pas invincibles ; & après avoir essuyé une honteuse défaite , ils se retirerent avec précipitation sur leurs terres avec les débris de leur armée.

Troubles domestiques.

Tandis qu'il repouffoit les invasions étrangères, les orages se formoient dans le sein de ses Etats. Ce Prince trop éclairé pour se livrer au culte superstitieux de l'idolâtrie , s'étoit élevé au - dessus des préjugés populaires. Les Talapoins craignant de tomber dans le mépris public, & que les peuples entraînés par l'exemple d'un Prince

respecté, ne désertassent les autels de leurs Dieux, crurent devoir prévenir la ruine de leur crédit par le meurtre de leur Roi. Le zèle des intérêts du Ciel excita en eux l'horreur d'attenter à sa vie ; & séduits par leur piété cruelle, ils choisirent, pour consommer leur crime, le jour d'une solennité où le Monarque devoit se rendre dans le temple, plutôt pour être le censeur que le complice de leurs cérémonies grossières. Le succès de ce complot sacrilège paroissoit assuré, parce que ses gardes n'avoient pas le privilège d'entrer dans l'enceinte du temple avec lui.

Un heureux hasard écarta ce danger. Deux officiers envoyés pour examiner les préparatifs de la cérémonie, s'aperçurent que le temple étoit rempli d'une armée de Talapoins, qui tous avoient des poignards & des épées sous leur robe. Ce spectacle de guerre fit naître des soupçons. Le Roi instruit par eux, ^{Talapoins} fit investir le temple par des soldats, ^{punis.}

qui égorgerent sans pitié ces Prêtres coupables.

Murmures
du peuple.

Cette punition légitime fut regardée comme un attentat sacrilège par le peuple, qui confond souvent la cause de Dieu avec les crimes de ses ministres. Les Prêtres intéressés à le décrier, le firent passer pour un Prince sanguinaire qui bravoit les hommes & les Dieux. Tel fut le germe de l'aversion que ce Monarque conserva contre les Talapoins.

Arrivée
des Evêques
François.

Ce fut dans ces circonstances favorables que les trois Evêques François dont j'ai parlé, abordèrent à Siam pour y planter l'étendard de la foi. Leurs lumières & leurs mœurs étoient bien propres à décréditer les Prêtres idolâtres plongés dans les ténèbres de l'ignorance & la fange de la débauche. Le Monarque, pour les avilir, crut devoir favoriser le Christianisme. Les Prélats établirent un Séminaire sur un terrain dont on leur fit présent. Le but de cette institution étoit d'élever la jeunesse, & de lui faire

apprendre les Langues des peuples voisins , qui tous avoient des établissemens dans la capitale, & qu'on appelloit *camps* : celui des François s'appelloit le camp de S. Joseph. Le Roi leur fit bâtir une Eglise à ses dépens. Cette libéralité sembloit manifester ses dispositions pour le Christianisme ; mais elle n'avoit d'autre principe que son indifférence pour tous les cultes, & surtout de son mépris pour les Prêtres idolâtres qu'il aimoit à humilier. Les Mahométans partageoient ses faveurs avec les Chrétiens ; & s'il s'étoit déterminé à faire le choix d'une Religion, il est probable qu'il auroit donné la préférence à l'alcoran. Un Prince environné de concubines se décide aisément pour la Religion qui autorise la licence de ses penchans. La logique du cœur fournit des argumens victorieux qui imposent silence à la raison. L'administration des affaires étoit confiée à un étranger, qui, né dans le sein du Christianisme,

Disposi-
tions favo-
rables du
Roi.

en favorisoit le succès. Cet homme, qui paroîtra du moins extraordinaire à ceux qui lui refuseront le nom de grand, fut également célèbre par son élévation & par sa chute. Il a joué un rôle trop important sur le théâtre du monde, pour ne pas en tracer le portrait.

Histoire de
Constantin
Faulcon.

Constantin Faulcon, Grec de nation, étoit né en 1650 dans l'isle de Céphalonie. Le Pere Tachard assure que son pere, noble Vénitien, l'avoit eu d'une fille des premieres familles de cette isle, dont il étoit alors gouverneur. Ce Jésuite, qu'on doit lire avec beaucoup de défiance, créoit des titres pour honorer ses amis & ses protecteurs, à qui la naissance en avoit refusé. Le nom de Faulcon ne se trouve point parmi ceux de la noblesse Vénitienne; & Forbin, mieux instruit & moins flatteur, le dit fils de Cabaretier d'un petit village appelé la Custode dans l'isle de Céphalonie, où il reçut une éducation proportionnée à ses facultés.

La nature libérale le vengea de l'avarice de la fortune. L'élévation de ses sentimens se manifesta dès qu'il put se connoître ; & sa fierté ne pouvant supporter un séjour où tout lui rappeloit la bassesse de son origine, il fit voile, à l'âge de douze ans , pour l'Angleterre , où il ne tarda pas à faire connoître des dispositions pour le commerce. Son imagination vive & féconde savoit tout embellir. Sa conversation facile & intéressante attestoit qu'il étoit né dans cette terre fortunée , qui forma autrefois les précepteurs des nations. Il se vit recherché des plus grands Seigneurs de la cour ; & son esprit , riche sans culture , lui donnoit une entrée chez les courtisans les plus délicats , & les savans les plus profonds. M. Vithe , riche négociant Anglois , démêla ses talens ; & voyant les avantages qu'il en pouvoit tirer , il l'emmena avec lui dans les Indes , où le succès justifia l'idée qu'il en avoit conçue.

Ses talens pour le commerce.

Après avoir passé par tous les

Ses naufrages.

degrés de la milice Angloise, il se trouva assez riche pour jouir de son indépendance, & il se mit à trafiquer pour son compte. Ses essais ne furent point heureux. Deux fois il mit en mer, & deux fois il fit naufrage vers l'embouchure de la riviere de Siam. Ses mauvais succès ne furent pas capables de rebuter son industrie commerçante. Il remit en mer, & fit un troisième naufrage sur la côte de Malabar. Il eut peine à soustraire sa vie à la fureur de la tempête, & il ne put sauver que deux mille écus, qui étoient les seuls débris de toute sa fortune. Resté seul sur un rivage désert & inconnu, il fut provoqué au sommeil par l'excès de ses fatigues & l'épuisement de ses forces.

Son songe.

Son imagination ébranlée par le malheur, lui peignit en dormant une personne belle & majestueuse, qui, jetant sur lui un regard tendre & affectueux, lui dit de retourner à Siam, où il jouiroit d'un meilleur sort. Ce songe, que dans

la suite il regarda comme une inspiration de la Divinité, lui fit rechercher les moyens d'exécuter ce qui lui étoit prescrit. Ainsi ce fut sur un songe frivole que cet homme, dont on exalte le génie, régla sa marche, qui le conduisit au faite de la grandeur; mais il ressentait alors des maux encore récents. Bien des infortunés sont parvenus à leur but, en suivant des guides aussi infidèles.

Le lendemain, comme il se promenoit triste & rêveur sur le rivage, où il contemploit l'élément redoutable qui avoit englouti sa fortune, il fut abordé par un homme qui offroit le spectacle de la tristesse & de la plus affreuse misère. C'étoit un ambassadeur Siamois, qui, en revenant de Perse, avoit fait naufrage sur la même côte. Ce ministre, dénué de tout, ne croyoit s'être sauvé des flots que pour expirer sur le rivage. Il fut agréablement surpris d'y trouver un homme humain & compatif-

Rencontre
inopinée.

fant, qui daigna le consoler. Le récit qu'ils firent réciproquement de leur désastre, leur fit éprouver l'un pour l'autre cette tendre émotion inconnue à ces ames flétries par une prospérité trop constante. Faulcon, qui étoit fort riche, comparé à son compagnon qui manquoit du nécessaire, usa de l'argent qui lui restoit pour lui fournir des vivres & des habits. Il acheta ensuite une barque, & fit voile avec lui pour Siam. Il trouva un asile dans le Séminaire, où il vécut des libéralités de l'Evêque de Beryte, qui vivoit pauvre pour subvenir aux besoins d'autrui.

Il retourne
à Siam.

Cet ambassadeur, touché d'un procédé si généreux, en fit l'éloge au Barcalon, qui voulut voir ce bienfaiteur. Faulcon déploya devant le ministre toute l'étendue de ses talens. La confiance qu'il inspira le rendit bientôt nécessaire au Barcalon, qui, ennemi du travail, aimoit plus les plaisirs que les affaires. Il crut devoir se reposer du

fardeau de l'administration sur un subalterne, dont les opérations bien dirigées relevoient la gloire du Monarque & de son premier ministre. Il fut choisi pour aller en ambassade dans un royaume voisin : il y parut avec éclat, sans qu'il en coûtât beaucoup au Roi qui l'avoit envoyé. Les Mores, exacteurs insatiables, épuisoient le trésor public : c'étoient eux qui se chargeoient de toutes les entreprises. Faulcon réprima leur avarice. Cette économie le rendit cher au Roi, qui, après la mort du Barcalon, le déclara héritier de cette dignité ; mais le Grec fut opiniâtre à la refuser, parce qu'il prévoyoit que sa qualité d'étranger lui attireroit la jalousie des grands, qui aspirent toujours aux honneurs, sans jamais travailler aux moyens de s'en rendre dignes. Mais s'il n'eut pas l'éclat du pouvoir, il en eut toute la réalité. Il eut soin de se tenir caché derrière la machine dont il dirigeoit tous les ressorts ;

Il s'insinua
dans la fa-
veur.

Son élévan-
tion.

& ministre sans en avoir le titre & les décorations, il présida comme une intelligence invisible aux destinées publiques. Un Malais qui avoit été revêtu de la dignité de Barcalon, tenta de rendre sa fidélité suspecte. La malignité de ses impostures fut reconnue, & il en fut puni par la perte de ses charges.

Tous les
peuples en
pensent dif-
féremment.

Les nations ont parlé diversement de cet homme singulier. Ceux qui examinent la bassesse d'où il est parti pour s'élever si haut, lui supposent des talens supérieurs pour applanir les obstacles qui arrêtent l'homme vulgaire dans sa marche. Mais l'expérience nous apprend que les favoris de la fortune n'ont pas toujours justifié son ouvrage. Le ministre qui préside aux conseils des Rois, souvent n'est destiné par la nature qu'à ramper dans les détails d'un comptoir. L'intrigant usurpe dans le lycée les décorations & les récompenses dues au sage, qui retenu par sa modestie dans l'ombre, y vit d'un pain trem-

pé de ses larmes. Un coup d'œil du Monarque suffit pour changer en or pur une argile dédaignée, & faire un vase de gloire d'un vase d'ignominie. Celui-là seul est digne de présider aux destinées publiques, qui y a été appelé par les vœux de la nation, toujours assez éclairée sur ses intérêts pour discerner ce qui lui convient; & ses regrets sur le ministre dégradé en font l'éloge comme la censure des caprices du maître.

Les Prêtres François soutenus par ses libéralités, & peut-être séduits par un extérieur imposant, ont accumulé, pour le peindre, les couleurs les plus intéressantes. Tachard, prodigue en éloges, lui donne beaucoup d'élévation dans l'ame, de souplesse dans l'esprit, d'aménité dans les mœurs, qualités bien rares dans un navigateur qui a passé sa jeunesse sur des vaisseaux, confondu avec le matelot sauvage & grossier. Il lui fait encore honneur d'une éloquence naturelle, &

beaucoup plus persuasive que celle qui emprunte sa beauté du coloris de l'art; & les preuves que ce Jésuite en donne, sont d'autant plus suspectes, qu'il laisse appercevoir qu'il étoit lui-même l'auteur des productions éloquentes dont il lui abandonne la gloire.

Il protège
les Chré-
tiens.

Les autres peuples de l'Europe, jaloux sans doute de sa prédilection pour les François & les Portugais Catholiques comme lui, ont pu se complaire à défigurer son portrait. Ils l'ont peint avec tous les vices qu'on reproche aux Grecs anciens & modernes, faux & dissimulé comme eux, cachant sous les dehors de la modération les inquiétudes d'une ambition démesurée; poli par système, & orgueilleux par caractère: il ne prenoit pas même le soin de déguiser ses vices à un peuple accoutumé à obéir en esclave: implacable dans ses vengeances, il abandonnoit adroitement à son maître le soin de punir ses ennemis.

Tous

Tous les peuples se réunissent sur quelques vertus , qui jamais ne se font démenties pendant tout le cours de sa vie. Contempteur sincere des richesses , il n'en faisoit usage que pour augmenter sa gloire. Son ame incorruptible ne fut jamais soupçonnée de vénalité dans la distribution de la justice. Passionné pour les honneurs dont sa naissance sembloit l'exclure , il n'en fut que plus ardent à les mériter. Véritablement attaché à son maître , il ne retira d'autres émolumens de ses services que le privilège de faire le commerce de mer , qui fournit à ses besoins & à ses largesses. Il paroît qu'il fut Catholique de bonne foi , puisque libre dans le choix , il quitta la Religion Anglicane qui eût moins gêné ses penchans. Il étoit d'une taille médiocre ; ses yeux étoient vifs & pleins de feu. Quoiqu'il eût une physionomie spirituelle , il avoit quelque chose de sombre & de ténébreux ,

qui déceloit l'agitation d'une ame dévorée de remords.

Tel étoit l'état de la cour de Siam , lorsqu'on y parla d'une alliance avec les François. Un traité aussi nouveau fixa les yeux des politiques , qui ne pouvoient en démêler les motifs. Les personnes jalouses de la faveur de Faulcon , publièrent qu'il n'avoit appelé les François que pour en faire les artisans de sa grandeur , & pour le placer sur un trône que son ambition dévorait. Il est possible que se sentant en butte à l'envie dans une cour étrangere , il ait voulu élever un rempart contre les assauts de ses ennemis , & qu'en protégeant les François , il ait eu plus d'égard à sa sûreté personnelle , qu'à la gloire de son maître. Quel qu'ait été son motif , il fit valoir les avantages que le royaume en retireroit pour le commerce. D'ailleurs les Hollandois , maîtres de la presqu'île de Malaca , étoient devenus

les arbitres des destinées de l'Inde , dont les Rois avoient besoin d'un allié qui pût balancer la puissance de ces Républicains redoutés ; & leur voisinage dangereux fut un fantôme dont le ministre se servit pour faire entrer le Monarque dans ses vues.

Les Evêques nouvellement arrivés à Siam , donnerent une si grande idée de leur maître , que le Monarque Siamois fut extrêmement flatté d'acquérir un aussi illustre allié. Les présens qu'on lui destinoit avoient été annoncés avec faste ; mais la crainte qu'ils ne devinssent la proie des Hollandois , qui pour lors étoient en guerre avec la France , avoit déterminé à les laisser à Bantam. Ce retardement pouvoit devenir funeste dans une cour dominée par l'avarice , & il étoit à craindre que les courtisans jaloux de la considération dont jouissoient les prélats , n'en prissent occasion pour leur nuire , en les rendant

coupables d'une intrigue secrète pour s'en rendre possesseurs.

Le Roi , impatient de recevoir ces présens , se persuada qu'en les faisant venir sous son nom , on les regarderoit comme un dépôt sacré. Mais à peine le vaisseau sur lequel ils étoient chargés eut-il mis à la voile , que les Hollandois , sans ménagement pour ce Prince , se les approprièrent par le droit de la guerre. La cour de Siam éclata en menaces sur cet attentat. Les Hollandois trop puissans pour redouter ses vengeances , prévinrent une rupture dont ils ne pouvoient attendre aucun fruit. Leur modération artificieuse eut pour but de diminuer la haute idée qu'on avoit de la magnificence de Louis XIV. Ainsi ils rendirent les effets les plus vils , & réservèrent les plus précieux pour rendre l'offrande plus méprisable.

Le Roi de Siam instruit de cette mauvaise foi , n'en fut que plus ardent à hâter l'alliance projetée ; &

pour en assurer le succès , il fit entrevoir un penchant décidé pour le Christianisme. Les temples des idoles furent fermés , & ceux qui transgressèrent cette défense furent sévèrement punis. Il se fit un plaisir d'entendre les Evêques discourir sur nos mysteres. Ses largesses contribuerent à l'embellissement du Séminaire. Il y fit porter une chaire dorée , dont la magnificence sembloit redoubler le respect pour les maximes qui y étoient annoncées. Dès que la cessation des hostilités entre les Hollandois & la France permit de se mettre en mer , il nomma des ambassadeurs capables de répondre par leurs talens à la majesté du Monarque qu'ils alloient approcher. Il fit bâtir une église à ses dépens. Cet édifice subsiste encore : la mémoire de son fondateur la fait respecter par les persécuteurs des disciples de Jesus-Christ. Le peuple libre dans le choix de son culte , se fût rangé en foule sous le drapeau de l'Evangile , si le

Barcalon n'eût abusé de son pouvoir pour traverser en secret les dispositions de son maître.

Les ambassadeurs qui partirent les premiers, furent arrêtés par mille obstacles différens. La cour impatiente de ne point recevoir de leurs nouvelles, fit partir deux autres Mandarins, qui avoient à leur tête M^{rs} Vachet & Pascal, Missionnaires éclairés, pour les diriger dans un pays dont les mœurs & les usages leur étoient inconnus. Ce fut au commencement de Janvier 1684, qu'ils mirent à la voile sur un vaisseau Anglois avec six jeunes Siamois, qu'on se proposoit d'instruire dans les arts de l'Europe. Après six mois de navigation, ils arriverent à Londres, d'où ils passerent à Calais.

Ce fut dans cette ville que M. Vachet se dépouilla du titre de chef d'ambassade, pour laisser les Mandarins jouir de tous les honneurs attachés à cette qualité. M. de Seignelay, avant de publier cette nou-

velle, voulut être informé par sa bouche du motif de cette ambassade. M. Vachet lui exposa que la gloire de Louis XIV avoit pénétré aux extrémités de l'Orient, & que le Roi de Siam, flatté de pouvoir contracter une alliance avec lui, lui offroit, pour l'obtenir, une place dans ses Etats, où la compagnie Françoisé pourroit établir un comptoir pour étendre son commerce dans la Chine & dans toutes les contrées de l'Inde.

Le ministre, prévenu par des bruits calomnieux, parut douter de la vérité de ce récit. » Gardez-vous, dit-il, de parler de cette » ambassade; on est bien informé » qu'elle n'a point été envoyée par » le Roi de Siam, & le Roi craint » droit de compromettre sa dignité, s'il lui envoyoit des ambassadeurs.

M. Vachet n'eut point de peine à dissiper cette prévention. Louis XIV mieux instruit, le fit appeler dans son cabinet, où il entra dans

de grands détails avec lui. Il fixa un jour pour donner audience aux ambassadeurs , à qui les ministres envoyèrent leurs carrosses & leurs officiers. Ils se rendirent à Versailles, où leur présence excita la curiosité de toute la cour. Leur parure étoit riche & élégante; leur bonnet étoit blanc, pointu, fort haut, & orné d'un cercle d'or de trois doigts de large. La nouveauté de ce spectacle le rendit intéressant. Ils furent conduits avec pompe à l'audience. Dès que Sa Majesté parut , ils se prosternerent le visage contre terre, les mains élevées sur leur tête, dans la même posture où ils se tiennent devant leur Souverain. Ce fut M. Vachet qui porta la parole, & le Monarque lui répondit : » Assurez ces » Mandarins que je ferai avec plaisir ce que désire de moi le Roi de » Siam mon frere.

Ils virent ensuite dîner le Roi , & la somptuosité de la table frappa des hommes accoutumés à une frugalité naturelle, & inspirée par le

climat. On les conduisit dans le parc, où l'on fit jouer les eaux, qui leur parurent l'effet d'une puissance magique. Après qu'on eut épuisé toute leur curiosité, on leur servit un splendide repas. Monsieur, frere unique du Roi, leur donna une magnifique fête à S. Cloud, où les vins qu'on leur servit affectèrent délicieusement leur palais. Les curiosités du cabinet du Prince fixerent leur attention, & plusieurs François furent étonnés de trouver du bon sens & du goût dans des étrangers venus de si loin. Le Prince de Condé, héritier de la magnanimité naturelle aux héros de sa maison, les appela à Chantilli. Ce Prince, qui à la solidité des talens joignoit le goût des fêtes, déploya toute sa magnificence. Les personnes les plus qualifiées eurent l'émulation de les recevoir; & pendant un séjour de plus de deux mois en France, ils y parurent plus grands que leur maître ne l'est dans ses Etats.

A leur arrivée dans leur patrie,

D v

ils rendirent compte de leur négociation; & le Roi flatté de leurs succès & des honneurs qu'on leur avoit rendus, fit appeler M. Vachet pour lui renouveler les assurances de sa protection. Il lui adressa ces paroles, qui doivent étonner dans la bouche d'un Prince idolâtre: » Pere Vachet, ne vous enorgueillissez pas du succès de votre » voyage; ce n'est pas vous qui » avez opéré de si grandes choses; » c'est le Dieu du ciel & de la terre, » à qui l'on doit en rendre des actions de grâces ». Cette négociation fut le fruit des intrigues de Faulcon, & sur-tout du zèle des Missionnaires pour la gloire de la Religion & de leur maître. Les négocians François, qui se promettoient d'ouvrir une nouvelle source de commerce, s'intéressèrent aussi vivement pour le succès.

Louis XIV avoit formé la résolution d'envoyer des Jésuites Mathématiciens à la Chine, dont les observations pouvoient perfection-

ner la géographie & la navigation. Il faisoit l'occasion de ces Mandarins pour exécuter son dessein. Le Chevalier de Chaumont fut nommé ambassadeur à Siam. On lui donna pour adjoint l'Abbé de Choisy, qui devoit résider aux Indes jusqu'à la conversion du Monarque au Christianisme, & travailler, de concert avec les Missionnaires, à ce grand ouvrage. Cet Abbé, qui avoit tous les talens agréables, étoit plutôt fait pour plaire que pour instruire ; & ce n'est pas par les arts d'agrément qu'on réussit dans l'apostolat.

M. le Chevalier de Chaumont mouilla dans la rade de Siam le 27 Septembre 1687, après six mois de navigation. Il étoit accompagné de M^{rs} Ceberet & la Loubere, chefs de la députation, de cinq Missionnaires, & de quatorze Jésuites. Le Pere Tachard, qui n'avoit d'autre caractère que le titre de Mathématicien, étoit l'ame de cette ambassade, dont lui seul étoit chargé

Les ambassadeurs arrivent à Siam.

de faire mouvoir les ressorts. L'importance qu'il attache aux moindres détails de cette négociation, doit rendre sa relation suspecte.

Les François furent reçus avec les distinctions les plus honorables. Le Roi de Siam déposant la fierté naturelle aux Monarques d'Asie, descendit dans la plus grande familiarité. Ce fut alors que les ambassadeurs s'érigerent en apôtres, & sollicitèrent le Roi d'embrasser le Christianisme. Leurs instances furent d'autant plus vives, qu'on étoit informé qu'il arrivoit un ambassadeur de Perse pour en faire un disciple de Mahomet. Les Missionnaires séduits par leur zèle & par le désir de faire un tel profélite, avoient exagéré ses dispositions favorables. Le Chevalier de Chaumont, qui n'étoit instruit que par eux & par Faulcon, qui, animé du même zèle, pouvoit encore avoir d'autres motifs, ne cessoit de représenter au Prince dans toutes les audiences le désir ardent que son maître avoit de le voir Chrétien.

Chaou-Narayé , fatigué de ses importunités , lui demanda quel motif avoit pu engager le Roi de France à croire qu'il voulût se faire Chrétien. Voici la réponse qu'il fit au mémoire qu'on lui présenta pour opérer sa conversion. Ce fut Falcon lui-même qui fut son interprète.

» Je suis fâché que le Monarque
» François exige de moi une chose
» si difficile. Je serois téméraire
» d'embrasser une Religion dont je
» ne suis pas encore instruit : je ne
» veux d'autre juge que ce Prince
» sage & vertueux. Un changement
» subit peut entraîner une révolution ; & je n'abandonnerois pas
» impunément une Religion reçue
» & suivie sans discontinuation dans
» mon royaume depuis deux mille
» deux cens vingt-neuf ans. Au
» reste , je suis extrêmement surpris
» de la vivacité avec laquelle ce
» Monarque soutient la cause du
» ciel : il semble que Dieu lui-même
» n'y prend aucun intérêt, & qu'il

Réponse au
mémoire.

» a laissé le culte qu'on lui doit à
» notre discrétion. Car enfin ce vrai
» Dieu, qui a créé le ciel & la terre,
» & tout ce qui respire & existe,
» qui a constitué l'essence des êtres,
» & leur a donné des inclinations
» différentes, ne pouvoit-il pas,
» en donnant aux hommes des ames
» & des corps semblables, leur ins-
» pirer les mêmes sentimens sur la
» Religion qu'il falloit suivre, &
» leur indiquer sans obscurité le
» culte qui lui étoit le plus agréa-
» ble, & soumettre toutes les na-
» tions à une loi uniforme? Puis-
» qu'il ne l'a pas fait, on doit en
» conclure qu'il ne l'a pas voulu.
» Cet ordre & cette unité de culte
» dépendent absolument de la pro-
» vidence divine, qui pouvoit aussi
» aisément l'introduire dans le mon-
» de, que la diversité des sectes
» qui s'y sont établies. Il est donc
» naturel de croire que le vrai Dieu
» prend autant de plaisir à se voir
» honoré par différens cultes, qu'à
» être glorifié par une prodigieuse

» quantité de créatures, qui toutes
» le louent à leur maniere. Cette
» beauté variée que nous admirons
» dans l'ordre physique, feroit-elle
» moins admirable dans l'ordre mo-
» ral, & moins digne de la sagesse
» d'un Dieu? Quoi qu'il en soit,
» puisque Dieu est le maître absolu
» du monde, & qu'il préside à tous
» les événemens, je résigne entié-
» rement ma personne & mes Etats
» entre les bras de sa providence,
» & je conjure de tout mon cœur
» son éternelle sagesse d'en disposer
» selon son bon plaisir.

Ces sophismes éblouissans dé-
celoient que le Prince n'avoit pas
de grandes dispositions au Chris-
tianisme. L'Abbé de Choisy, plein
de connoissance & d'esprit, étoit
bien capable d'en faire sentir la va-
nité; mais convaincu que la lo-
gique des Rois est difficile à ré-
futer, il se dégoûta de l'apostolat
par le peu d'espoir qu'il conçut du
succès. Les François n'en étoient
pas moins bien accueillis : & en

On déses-
pere de sa
conversion.

vertu d'un traité dont les conditions furent tenues secrètes, on livra aux troupes qu'ils firent venir Mergui & Bancok, qu'on regardoit comme les deux boulevards du royaume, l'un sur le golfe de Bengale, & l'autre sur le golfe de Siam. Des Farges y fut installé comme gouverneur & comme général de toute la milice Françoisé.

Ces étrangers transplantés dans le royaume de Siam, en furent regardés comme les défenseurs. Vingt-quatre furent choisis pour veiller à la sûreté du premier ministre; & le Monarque ne se montroit en public qu'avec une escorte de François. L'un d'eux fut élevé au grade de Colonel des Gardes. D'autres furent mis à la tête des régimens Siamois, pour y introduire la discipline militaire. Le soldat qui tomboit malade étoit transporté à Louvo, où il étoit mieux soigné que dans la maison paternelle. Ces distinctions s'étendirent sur tous les Chrétiens, qui jouirent de tous les

privilèges de citoyen. Il fut permis aux Jésuites François d'annoncer l'Evangile dans toute l'étendue du royaume. Le Roi en dispersa dans plusieurs couvens de Talapoins, sous prétexte d'apprendre la Langue Siamoise; mais c'étoit pour observer leurs démarches, parce que les prélats & leurs prêtres n'étoient ni propres ni disposés à jouer le rôle d'espions. Le ministre jeta les fondemens d'un collège destiné à l'éducation de la jeune noblesse, sous le nom de collège Constantinien.

M. le Chevalier de Chaumont, après avoir terminé sa négociation, partit de Siam sur la fin de l'année 1688. Il étoit accompagné de trois ambassadeurs Siamois, qui portoient au Roi de France de riches présens. Ils étoient également distingués par leur naissance & par leur dextérité dans les affaires. Le but de leur négociation étoit de demander des Ingénieurs pour instruire les Siamois dans l'art de for-

tifier, d'attaquer & de défendre les places. Ils étoient encore chargés de demander un corps de troupes qui pût former les Siamois aux exercices de la guerre.

Jalousie des
Siamois.

Les officiers & les soldats François restés dans le royaume de Siam, abusèrent de la considération dont ils jouissoient. Convaincus de la supériorité de leur force & de leurs talens, ils eurent l'imprudence de s'en prévaloir; & au lieu de se borner à plaire, ils voulurent être respectés. Railleurs indécens, ils censuroient avec hauteur tout ce qui n'étoit pas conforme à leurs usages & à leurs préjugés. Le peuple & les grands murmurèrent d'abord en silence de l'orgueil de ces hôtes insolens qui vouloient envahir tous les honneurs de la patrie. Les Evêques & leur Clergé étoient les seuls qui ne fussent point exposés aux traits de l'envie. Retirés dans leur Séminaire, & consacrés au travail, ils n'avoient ni la vanité de briller, ni

l'ambition d'étendre leur crédit ; ils n'étoient connus que par les services qu'ils rendoient au public , & sur-tout aux infortunés. Les Jésuites , animés sans doute des mêmes motifs , avoient une autre marche pour arriver au même but : c'étoit par l'éclat de leurs talens qu'ils tâchoient d'inspirer la confiance. Chirurgiens , médecins , astronomes , mathématiciens , ils voyoient des hommes de tous les rangs venir leur demander des conseils , & prendre leurs leçons. Mais en se faisant des disciples , ils multiplioient leurs ennemis. Plus ils développoient la supériorité de leurs connoissances , plus on leur soupçonnoit des desseins dangereux. On ne pouvoit se persuader que des hommes si instruits s'exposassent à tant de fatigues & de dangers , uniquement pour panser gratuitement des plaies , & pour apprendre à calculer les éclipses & le retour des comètes. Ils étoient admirés & haïs , & les Siamois étoient in-

formés que c'étoit par le faste des sciences profanes qu'ils avoient réussi à former un puissant parti dans le Japon. C'est ainsi qu'ils décrioient le zèle de ces religieux purs dans leurs motifs, & peut-être trop fastueux dans les moyens.

Plusieurs Siamois attachés à leurs préjugés & à leurs usages, furent alarmés de voir introduire tant de prêtres & de soldats étrangers dans le royaume. Ils n'apperçurent dans cette politique que le prélude d'une prochaine révolution dans les loix & la religion du pays. Faulcon, auteur de toutes ces nouveautés, devint l'objet de l'exécration publique. Un Malais, par un zèle indiscret, fit savoir au Roi que ce ministre, complice des François, avoit tramé une conspiration contre lui & l'Etat. Le Monarque prévenu ne daigna pas écouter les preuves qu'il s'offroit d'en donner; & au lieu de recevoir les récompenses qu'il croyoit être en droit d'exiger, il fut condamné à être dévoré par des tigres.

Calomnie
d'un Malais.

Le Prince de Johor écrivit au Monarque Siamois dont il étoit le vassal , pour l'engager à chasser de ses Etats des étrangers qui , après avoir été reçus comme alliés, oseroient bientôt s'ériger en maîtres. Ce Prince, fuscité par les Hollandois , offroit ses troupes pour affranchir le royaume de ces nouveaux tyrans; mais ses avis furent rejetés avec indignation , & l'on eût tranché la tête à ces envoyés, si Faulcon n'eût eu la politique d'arrêter cette violence , qui auroit pu avoir des suites funestes.

Avis donné
par le Prince
de Johor.

Je dois un peu m'arrêter sur cette ambassade , qui jeta plus d'éclat qu'elle ne procura d'utilité. Les prélats & leurs prêtres , qui en avoient été les premiers moteurs , n'avoient envisagé que l'intérêt du Christianisme. Les politiques en conçurent de grandes espérances pour la prospérité du Monarque François, qui , environné de flatteurs , s'abandonna à la séduction de leurs conseils. Le Pere

Tachard , attentif à faifir tout ce qui pouvoit intéreffer la gloire du maître , & contribuer à donner de l'éclat à fa compagnie , crut que le royaume de Siam étoit une conquête réfervée à fa fociété. Il fut fecondé du crédit du Pere de la Chaife , qui applanit tous les obstacles que les miniftres oppofoient à cette alliance difpendieufe fans fruit.

Le Chevalier de Chaumont & l'Abbé de Choify n'avoient vu que la fuperficie de la nation Siamoife. Ils avoient affifté à des chaffes & à des fêtes; on leur avoit étalé le tréfor royal, dont les richesses font bien capables d'en imposer , puifque l'usage eft établi d'y verfer chaque jour de l'or & de l'argent , fans qu'il foit permis d'y puiser même dans les néceffités urgentes de l'Etat. On les avoit conduits dans les temples , où on leur avoit afuré que les ftatues coloffales dont ils font embellis , étoient d'or mafif , quoiqu'elles ne foient que de

plâtre doré avec beaucoup d'art. Nos ambassadeurs éblouis par cet éclat, séduisirent la cour de France à leur tour.

Le Comte de Forbin, chef d'escadre, & digne Spartiate, avoit observé toute cette pompe en philosophe. Ce brave militaire, qui aimoit mieux le bruit du canon que le son efféminé des instrumens, s'aperçut que les François le laissoient aveugler par un faîte emprunté. La relation naïve qu'il a donnée de ce voyage, est une réfutation complète des mensonges brillans débités avec grace par le Pere Tachard & l'Abbé de Choisy. Ses yeux perçans pénétrèrent dans la misère du pays; & Faulcon craignant qu'il ne détruisît l'idée que les ambassadeurs en alloient donner en France, le demanda au Chevalier de Chaumont pour le mettre à la tête de la marine. Le Comte fut contraint d'obéir aux ordres de l'ambassadeur, & il fut installé ami-

Forbin est
élu amiral.

Roi de Siam. Ce titre imposant le mit en état de s'instruire d'un pays dont il lui fut facile de découvrir la misère & la foiblesse. Quelques jours après il fut admis à l'audience du Roi, qu'il trouva environné de Mandarins assis en rond sur des nattes d'osier : une seule lampe éclairait la salle ; & quand quelqu'un vouloit lire, il tiroit de sa poche une bougie de cire jaune qu'il allumoit ; & après la lecture, il l'éteignoit avec beaucoup d'économie. Un jour le Monarque gueux & vain demanda au Comte : » Eh » bien, mon amiral, ne vous féli- » citez - vous pas d'être resté dans » ma cour » ? Il fut obligé de répondre qu'il s'estimoit fort heureux d'être à son service. C'étoit en grinçant les dents, que ce marin plein de franchise fit ce mensonge effronté.

La rigueur avec laquelle il vit punir les plus petites fautes, alarma sa délicatesse. On fendoit la bouche jusqu'aux oreilles à ceux qui
ne

ne parloient pas assez , & on la faisoit coudre à ceux qui parloient trop. On coupoit les cuisses ou l'on brûloit les bras à ceux qui étoient tombés dans les fautes les plus légères. Forbin , surpris de voir les premiers Mandarins exposés à de si indignes traitemens , dont les freres du Roi n'étoient pas même exempts , craignit pour lui-même ; mais il fut rassuré par Faulcon , qui ufoit de tous les artifices pour le retenir. Il ne fut pas plus satisfait de ce qui lui fut assigné pour sa dépense & ses appointemens , qui n'étoient nullement proportionnés à ses fastueuses dignités. On lui donna trente-six esclaves pour le servir , & deux éléphans. Sa maison étoit petite & mal meublée. On lui fit présent de douze assiettes , de deux grandes coupes d'argent , de quatre douzaines de serviettes , & de deux bougies de cire jaune par jour. Tel étoit l'équipage du Comte de Forbin , amiral & généralissime des

troupes du royaume de Siam. Cette mesquinerie peut fixer l'idée qu'on doit avoir du luxe de ce Monarque Asiatique.

Il semble que la fortune , en retenant le Comte de Forbin chez une nation incapable de profiter de ses leçons , avoit prévu qu'elle lui fourniroit l'occasion d'en être le défenseur dans la révolte des Macassars , qui éclata deux ans après , & dont je vais rapporter les circonstances.





CHAPITRE III.

Révolte des Macassars.

UN peuple à qui le royaume de Siam avoit donné dans ses malheurs un asile , fut celui qui en ébranla les fondemens. Le Roi de Macassar , royaume de l'isle de Célèbes , avoit été détrôné par les Hollandois. Un de ses fils se déroband aux vengeances de ses vainqueurs , se retira auprès du Roi de Siam , qui , flatté du titre de protecteur d'un Prince infortuné , lui assigna un terrain où il lui fit bâtir des maisons pour lui & pour ceux qui l'avoient accompagné dans sa fuite. Ce lieu , qui depuis a conservé le nom de camp des Macassars , étoit contigu de celui des Malaïs , qui étoient Mahométans comme eux.

Les bienfaits prodigués à ce Prince fugitif , n'en firent qu'un ingrat ; & lorsqu'il devoit tout sacrifier

pour son bienfaiteur , il attenta contre sa vie , pour placer sur le trône le frere puîné du Monarque. Sa conspiration découverte le rendoit digne des plus rigoureux châtimens : mais Naraye , supérieur à l'offense , fut assez grand pour lui pardonner. Daen (c'étoit le nom de ce Prince perfide) enhardi par l'impunité , se crut d'autant plus redoutable , que le Prince avoit été généreux. Les ames basses regardent la clémence qu'on exerce envers elles comme une foiblesse , & non comme une vertu. Humilié d'un pardon qu'il n'avoit pas mérité , il s'en rendit encore plus indigne par une nouvelle conspiration. Il lui falloit des complices pour l'exécution de son complot parricide. Ses promesses artificieuses corrompirent les trois Princes de Champa , qui s'étoient refugiés comme lui à Siam , après la mort du Roi leur pere , pour dérober leur vie aux attentats de leur frere , qui , parvenu au trône , auroit , se-

lon l'usage des Musulmans, pu attenter aux jours des rivaux de sa grandeur. Ces Princes honteux de leur dégradation & de l'oubli où ils étoient condamnés, s'associerent au Prince de Macassar, pour se frayer un chemin au trône. Leur dessein étoit de mettre d'abord la couronne sur la tête du plus jeune des freres du Roi, & de régner sous le nom de ce fantôme couronné. Ils avoient résolu de détruire leur ouvrage après l'avoir élevé, & de lui substituer un d'entr'eux à la pluralité des suffrages. Il paroît que l'intérêt de leur religion justifioit à leurs yeux leur entreprise. Ils devoient proposer aux Chrétiens & Mahométans l'alternative de la mort ou de l'alcoran.

Un des trois Princes occupoit une place distinguée à la cour. Ce fut le plus jeune qui se mit à la tête de la conspiration. Il étoit dans cet âge où l'ignorance du danger précipite dans le crime sans en prévoir les suites funestes. Il s'aban-

donna aux conseils d'un Malaïs, homme audacieux, qui n'ayant rien à perdre, étoit prêt à tout enfreindre. Il falloit intéresser le Ciel dans leur cause, pour inspirer à leurs partisans cet enthousiasme fanatique qui fait envisager le terme de la vie comme le prélude d'une félicité éternelle.

Un Prêtre Mahométan les servit par ses impostures. Il publia dans le camp des Malaïs & des Macassars, qu'un présage funeste lui avoit apparu dans le Ciel, & que leur nation étoit menacée d'un grand désastre; & pendant trois mois il publia ses révélations effrayantes. Les délires d'un fanatique sont contagieux, & l'imposteur qui abuse du nom de la Divinité, compte bientôt de nombreux prosélytes. On l'écouta avec docilité, & il n'y eut que trois cens Malaïs qui furent rebelles à sa voix. Quand tous les esprits furent préparés, les trois chefs s'assemblerent pour chercher les moyens de faire entrer dans leur

parti ces trois cens Malaïs , dont le secours assuroit leur succès. Ils décidèrent que le jour de leur exécution ils les appelleroient dans l'assemblée , & qu'en voyant tous leurs concitoyens armés pour la cause commune , ils n'hésiteroient point de se réunir sous le même drapeau. Ils résolurent d'ouvrir les prisons , & de briser les chaînes des galériens pour en faire des soldats. Comme ils manquoient d'argent , ils formerent le dessein de piller le palais & le trésor public , afin d'enflammer les courages par l'espoir d'un si riche butin.

Le jour de l'exécution , les deux Princes , avant de frapper les premiers coups , écrivirent à leur frere qui étoit dans l'exercice de sa charge à Louvo , pour l'avertir de s'éloigner au plutôt de la cour. La lettre lui fut rendue au commencement de la nuit , & le courier disparut sans attendre une réponse. Sa fuite précipitée fit naître les soupçons du Prince , qui , pressen-

tant qu'elle renfermoit des secrets importants, la remit, sans l'ouvrir, à Faulcon, qui, alarmé de cette tempête, s'empressa d'en instruire son maître. Trois mille hommes furent sur le champ détachés pour défendre le palais de Siam. Les gardes du corps distribués dans les environs de Louvo, prévinrent par leur vigilance l'irruption des conjurés. Forbin fut envoyé à Bangkok pour veiller à la conservation de cette place importante.

Les conjurés ignorant qu'ils étoient découverts, s'assemblerent pour hâter l'exécution de leur dessein. Les trois cens Malais qu'on s'étoit flatté de corrompre, ne furent pas plutôt instruits de ce complot forcené, qu'ils firent éclater leur indignation, & ils protestèrent que loin de trahir le Roi leur bienfaiteur, ils étoient prêts à verser leur sang pour le défendre. Leur fidélité ramena plusieurs dans le devoir; & le Prêtre Mahométan tremblant pour sa vie, ne vit

d'autre ressource que d'aller révéler le secret de ceux qu'il avoit séduits.

Les Princes ne douterent plus qu'ils ne fussent découverts , surtout lorsqu'ils apprirent que le palais de Siam étoit défendu par trois mille hommes, & que les habitans armés veilloient sur les remparts. Ils se retirèrent dans leur habitation sans avoir rien entrepris. Le Roi assez puissant pour leur faire sentir ses vengeance, fut assez généreux pour vouloir leur pardonner.

Le capitaine Malaïs , qui avoit été l'ame du complot , déserta le camp des Princes qu'il avoit précipités dans l'abîme. Il découvrit tous les secrets & les ressorts de la conjuration , & il avoua qu'il ne s'étoit servi du nom des trois Princes que pour se faire proclamer Roi. Faulcon fut envoyé aux rebelles pour les faire rentrer par la douceur dans le devoir. Il accorda un pardon à tous ceux qui vin-

rent lui faire l'aveu de leur faute. Les Malaïs , qui ne s'en étoient écartés que parce qu'ils avoient été séduits , donnerent des témoignages de leur repentir & de leur obéissance. Mais les Macassars opiniâtres dans le crime , firent paroître un courage féroce , qui craignoit moins la mort que la honte de fléchir. Leur Prince fut cité plusieurs fois au tribunal du Roi , non pour y être jugé , mais pour y faire l'aveu de son crime , & pour révéler ses complices secrets. Il s'excusa sur différens prétextes , & allégua que n'étant pas coupable il ne vouloit pas avoir l'humiliation de se justifier ; que s'il avoit un reproche à se faire , c'étoit de n'avoir pas découvert les auteurs qui lui avoient confié leur secret ; mais que sa dignité ne lui avoit pas permis de jouer le rôle d'espion & de délateur , & que loin d'avoir voulu trahir le Roi son bienfaiteur , il étoit incapable de trahir le dernier de ses amis.

Le Roi qui ne pouvoit arrêter ce fier courage par la douceur , se vit réduit à la nécessité de recourir aux armes. Mais les Macassars , trop féroces pour pâlir à la vue du danger, lui firent connoître que l'ennemi le plus redoutable est celui qui fait mourir. Sur ces entrefaites , le Roi de Macassar envoya de l'argent & des esclaves au Prince rebelle , pour lui fournir les moyens de subsister. Le capitaine Malais , fauteur de la rebellion , crut devoir profiter de la galère qui avoit apporté ces présens à Bancok , pour aller chercher un asile dans une terre étrangere. Mais le Chevalier de Forbin prévint son évasion , sur un ordre qu'il avoit reçu de l'arrêter. Il avoit demandé , selon la coutume , un passeport pour sortir du royaume , & il l'avoit obtenu ; mais quand il arriva au passage de la chaîne que l'on avoit tendue au milieu de la riviere , Forbin lui envoya l'ordre de le venir trouver pour lui rendre compte des gens

de sa suite. Le capitaine prévint le danger dont il étoit menacé : il ne voulut se soumettre aux ordres du gouverneur qu'à condition de se rendre auprès de lui accompagné de tous ses gens bien armés. Après bien des contestations, on convint qu'il entreroit avec huit soldats armés de leurs poignards, dont la plupart sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont presque toujours empoisonnés. Cette arme est la distinction la plus honorable d'un Macassar : le plus grand trait de lâcheté est de la rendre à son ennemi ; & celui qui la tire sans tuer son adversaire, est deshonoré aux yeux de sa nation.

Intrépidité du capitaine.

Le capitaine qui prévoyoit le danger sans le craindre, descendit de son vaisseau, & protesta à ses compagnons qu'il étoit déterminé à enfoncer son poignard dans le sein du premier qui voudroit le désarmer. Dès qu'il fut entré dans la forteresse, on lui signifia de faire venir le reste de ses gens qui

étoient restés sur la galere. Il fallut obéir à la force. La salle étoit remplie de soldats qui lui en imposoient par leur nombre. Un officier lui demanda son poignard de la part du Roi, & au lieu d'obéir il le lui enfonça dans le cœur. Deux soldats Siamois tenterent de se saisir de ce forcené, mais ils eurent le même sort que leur officier. Un quatrième expira sous ses coups. Alors devenu plus furieux, il s'élança avec ses compagnons sur les soldats armés de piques, & se fit un passage en défiant la mort. Ils se jeterent dans l'embrasure d'un bastion, où le feu des mousquets les obligea de se précipiter dans les fossés. Tous devoient périr de leur chute. Il y en eut qui eurent encore assez de force pour se traîner sur les soldats postés pour empêcher leur fuite. Mais trop affoiblis par leurs blessures, ils reçurent le coup mortel qu'ils vouloient frapper. Le capitaine Macassar étoit expirant sur la poussiere. Un offi-

cier François s'avança pour se saisir de son poignard; mais au lieu de le prendre par la poignée, il ne tira que le fourreau. Le Macassar rappelé à la vie par la crainte de perdre son poignard, le prend, en fend le ventre du ravisseur; & épuisé par ce dernier effort, il expire sur son adversaire.

Cette férocité fit connoître à Forbin que ceux qui survivroient à leurs compagnons, vendroient cher leur vie. Il fit sortir sa garnison, qui étoit de quatre cens hommes. Les Macassars n'étoient que trente-deux, qui tous n'avoient de ressources que dans leur désespoir. Ces furieux, plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, voulurent prescrire la loi au lieu de la recevoir. Ils redemandèrent leur capitaine, & menacèrent de punir les François de leur refus. S'étant apperçus que Forbin faisoit des dispositions pour l'attaque, ils se préparèrent à une vigoureuse défense. Ils entortillèrent

Heureux désespoir des Macassars.

autour de leurs bras les pièces de toile dont ils couvrent leurs épaules , pour leur servir de bouclier. Un capitaine Anglois , plein de mépris pour ces furieux , offrit au général de les lui amener enchaînés. Il s'avance, & bientôt il est la victime de son courage imprudent. Les Macassars s'élancent sur lui , & le percent avec ses gens de plusieurs coups de poignard. La garnison , témoin de leur attaque impétueuse , est saisie d'une terreur générale ; elle prend la fuite , & se disperse. Forbin faisant de vains efforts pour la rallier , se vit exposé mille fois au danger de perdre la vie.

Si les Macassars avoient su profiter de l'épouvante qu'ils avoient semée , ils auroient pu se rendre maîtres de la forteresse ; mais plus avides du sang de leur ennemi , que jaloux de lui faire la loi , ils massacrerent sans pitié les soldats , les femmes & les enfans qui tomberent dans leurs mains ; & après avoir rassasié leur vengeance , ils se dis-

Ils ne profitent point de leur avantage.

perferent dans les bois , où les sangsues , les moucheron & la faim leur firent éprouver les plus cruelles souffrances. On les y poursuivit comme des bêtes fauves ; & malgré leur épuisement , ils eurent assez de courage pour mourir les armes à la main. Ils ne paroïsoient fâchés en mourant que de ne pouvoir pas verser le sang de leurs ennemis. Ceux qu'on fit prisonniers prioient qu'on hâtât le coup mortel ; & impatiens de mourir , ils n'envioient que la consolation d'aller rejoindre leurs compagnons , auxquels ils désespéroient de survivre.

Opiniâtreté
du Prince.

Le Prince Macassar , que l'exemple de ses compatriotes massacrés auroit dû déterminer à fléchir la clémence du Monarque irrité , persista dans le refus de paroître à la cour. On détacha six mille hommes pour le forcer d'obéir , & Faulcon fut nommé général de cette armée. Ce nombre étoit plus que suffisant pour accabler une poignée d'hommes sans discipline :

mais les Macassars sont les peuples les plus braves & les plus déterminés de l'Orient. Infatigables dans le travail, intrépides dans le danger, ils dédaignent ce luxe qui énerve les courages, & cette mollesse qui éteint tout germe d'une généreuse émulation. Lorsque la trompette les appelle au combat, ils prennent de l'opium qui leur cause une ivresse furieuse; & alors, transportés hors d'eux-mêmes, ils se précipitent avec un courage stupide au milieu de la mêlée, sans prévoir la mort ni la craindre.

Faulcon, qui espéroit plus de la sagesse des manoeuvres, que de la supériorité du nombre, s'embarqua sur un ballon avec un Anglois, capitaine d'un vaisseau de guerre qui étoit à la barre de Siam. Il prit encore avec lui un Missionnaire & plusieurs Européens plus dignes de sa confiance que les Siamois, qui trembloient au nom de leurs ennemis. Le capitaine des gardes du corps, à la tête de qua-

Faulcon
marche contre lui.

torze de ses esclaves, s'avança jusqu'aux maisons des Macassars, sans avoir eu la précaution d'ordonner au reste de ses gens de le suivre. Un Macassar sortant de son embuscade avec trente soldats, fondit sur lui, & le massâcra. Sept de ses esclaves eurent le même sort, & les autres se sauverent à la faveur de l'obscurité. Un Anglois, capitaine de vaisseau du Roi de Siam, attaqua en même temps la pointe de leur camp. Le feu de sa mousqueterie pénétra dans leurs cabanes, & les obligea de se retirer plus loin. Le capitaine, suivi de douze Anglois & d'un officier François, les y poursuivit. Les Macassars le reçurent avec une contenance fiere & assurée, & même ils s'avancerent armés de leurs poignards, bien déterminés à ne demander ni à faire aucun quartier. Le capitaine Anglois resta sur la place. Ses gens épouvantés se débänderent, & l'officier François se sauva à la nage.

Les Macassars abandonnerent leur camp ravagé par le feu , & tentèrent de passer dans le quartier des Portugais , pour y faire tomber toute leur fureur sur les Chrétiens. Faulcon prévoyant leur dessein , fit ses dispositions pour le prévenir ; & séduit par son courage , il alla droit à eux , n'étant suivi que de huit François , de deux Siamois & d'un Japonois. Il s'avança dans la plaine , où il trouva les ennemis partagés en deux corps pour l'envelopper. Ils prirent leur opium , & saisis d'une ivresse subite , ils tombèrent sur sa troupe comme des tigres affamés sur leur proie. Faulcon prévoyant qu'il alloit être accablé par le nombre , fit sa retraite en désordre , après avoir perdu la moitié de son monde.

Ruine des
Macassars.

L'expérience lui apprit qu'il falloit les attaquer avec précaution , & qu'on ne pouvoit se flatter de les vaincre qu'avec des forces supérieures. Il réunit toute son armée , & fondit sur les ennemis , qui

combattirent en désespérés, & qui enfin accablés par le nombre, se retirèrent les uns dans leurs cabanes, les autres derriere des haies de bambou. Vingt-deux se refugierent dans la mosquée, résolus de s'enfvelir sous ses ruines. On mit le feu aux maisons, & ils n'en sortirent que lorsqu'elles furent presque entièrement brûlées. Alors précipitant le moment de leur mort, ils s'élancerent, le sabre & la lance à la main, sur les piques de leurs ennemis, & combattirent jusqu'à ce qu'ils expirassent percés de coups.

Mort du Prince Macassar.

Le Prince de Macassar, blessé d'un coup de mousquet à l'épaule, aperçut Faulcon, qu'il regardoit comme son plus dangereux ennemi. Le désir de la vengeance lui rendit sa premiere vigueur, & furieux, il s'avança contre son rival abhorré; & tandis qu'il se mettoit en posture de le darder avec son javelot, un François lui tira un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ.

Ceux qui s'étoient retirés dans la mosquée se rendirent sans combattre. Trente-trois autres que leurs blessures avoient mis dans l'impuissance de se défendre, furent faits prisonniers. Un des fils du Prince, âgé de douze ans, vint implorer la clémence du vainqueur. On lui montra le cadavre de son pere : hélas ! s'écria-t-il, il est la cause du malheur de notre nation ; mais je ne suis pas moins sensible à la douleur de l'avoir perdu.

Massacre
des rebel-
les.

Ce peuple singulier mérite d'être connu. Il est un nouvel exemple, que c'est dans les climats qui inspirent le plus la mollesse, qu'on trouve les plus grands traits de férocité. On n'y connoît point l'usage des armes à feu, & on le regarde comme nuisible à la valeur personnelle, parce qu'il rend inutiles l'adresse & la force du corps. D'ailleurs cette arme empêche de goûter le fruit de la vengeance, en laissant ignorer le nombre des vic-

times qu'on a immolées. Au reste cette aversion pour les armes à feu vient peut-être de leur mal-adresse à s'en servir. Il faudroit qu'ils renoncassent à leur supériorité dans l'art de jeter les lances & les zagayes. C'est sur-tout dans la maniere de se servir du sabre & du poignard qu'ils montrent le plus de dextérité. Ils font encore usage de longues sarbacanes, dans lesquelles ils inferent des arrêtes empoisonnées. Quiconque est atteint de ces flèches meurtrieres, n'a pas plus de trois heures à vivre.

Leur maniere de se battre.

Forbin cite un exemple de leur intrépidité. Un de ces furieux venant à lui pour le percer, il le prévint en lui plongeant sa lance dans l'estomac : mais le Macassar, quoiqu'atteint d'un coup mortel, n'en étoit pas moins ardent à poursuivre la vengeance de sa mort. Il alloit toujours en avant à travers le fer, pour parvenir jusqu'à Forbin, qui, reculant toujours en lui

tenant sa lance dans le sein , donna le temps à d'autres lanciers de venir à son secours , & de tuer ce forcené. C'est dans les supplices qu'ils font sur-tout éclater leur constance.

Il se trouva parmi les prisonniers quatre soldats qui avoient quitté leur drapeau pour se joindre aux conjurés , & ce furent eux qu'on choisit pour donner un exemple de sévérité. Ils furent d'abord appliqués à la question : on leur enfonça des chevilles dans les ongles ; on leur écrasa les doigts ; on leur brûla les bras ; on leur pressa les tempes entre deux planches. Ils souffrirent tous ces maux sans donner aucun signe de sensibilité. Les Missionnaires se persuadant qu'épuisés par les tourmens ils seroient plus faciles à plier sous le joug de la foi , s'approcherent d'eux pour les attirer à Jesus-Christ ; mais sourds à leur voix , ils ne paroissoient touchés que de la cruelle vanité de sa-

Cruel supplice des défecteurs.

voir mourir. Après qu'on eut épuisé sur eux toute la rigueur des tourmens, on les attachâ à un poteau, les mains & les pieds liés, pour être dévorés par un tigre affamé qui ne fit que les flairer : mais les bourreaux furent ingénieux à irriter la colere de l'animal, qui à la fin dévora sa proie. L'un sentit manger son pied, sans faire aucun effort pour le retirer. Un autre sentit briser ses os sans pousser le moindre gémissement. Le troisième, pendant que l'animal s'abreuvoit du sang qui couloit sur son visage, ne daigna pas détourner les yeux.

Le Roi de Siam ne voulut point attenter à la vie des deux fils du Prince Macassar, qui furent menés à Louvo, & furent confiés aux soins d'un Chrétien de Constantinople, qui étoit au service des Siamois. Dans la suite ils passerent en France, où ils servirent dans la marine. Le ministre fit couper la tête à tous les rebelles qui étoient
morts

morts les armes à la main , & on les exposa dans leur camp , qui n'étoit plus qu'un désert. Les Anglois & les François qui avoient partagé avec lui les périls , & qui avoient été les instrumens de ses succès , furent comblés d'honneurs & de présens.





CHAPITRE IV.

*Révolution qui entraîne la ruine de
Faulcon & des François.*

Faulcon est
détesté.

TANDIS que Faulcon assuroit les prospérités de l'Etat, les grands, jaloux de son pouvoir & de sa gloire, étoient humiliés de ramper dans la dépendance d'un étranger. Les Talapoins, sans crédit & sans considération à la cour, voyoient d'un œil chagrin un ministre contempteur de leur culte, donner à la nation l'exemple d'abandonner leurs dieux & leurs superstitions. Le peuple, vil troupeau, qui abjure la raison & se dépouille de sa force pour obéir à un conducteur aussi foible & aussi imbécille que lui, adoptoit la haine de ses Prêtres, qui, pour venger la cause du Ciel, souffloient dans tous les cœurs des semences de discorde.

L'expérience doit avoir appris aux Rois que quand tout un peu-

ple est mécontent , il ne faut qu'un ambitieux pour le rendre rebelle : un seul homme suffit pour le tirer de l'ignorance où il est de ses forces réunies , & pour le faire passer de la bassesse de l'esclavage à l'amour de l'indépendance. Les Siamois , après avoir murmuré en secret , n'attendoient qu'un chef pour éclater. Tous les ordres de l'Etat soupiroient après un libérateur , & il ne faut être qu'ambitieux pour prendre ce titre imposant.

Un Mandarin , nommé Pitracha , profita des dispositions du peuple & des Prêtres pour élever l'édifice monstrueux de sa fortune. D'abord il se couvrit du voile de la religion , & zéléateur hypocrite des cérémonies de son pays , il s'attira la confiance des Talapoins & du peuple , qui le respectèrent comme le protecteur de leurs temples & du culte de leurs ancêtres. Ce masque imposteur est le plus sûr moyen pour attiser le feu de la rebellion , & la foule suit toujours celui qui

s'arme pour ses dieux. Quelques-uns disent qu'il étoit d'une naissance à ramer sur un ballon, plutôt qu'à monter sur le trône; mais je puis assurer, sur des mémoires authentiques qui m'ont été communiqués, qu'il étoit du sang royal par sa mere, & même qu'il étoit cousin germain du Roi régnant.

Sa mere, qui avoit été nourrice du Roi, avoit deux enfans, Pitracha dont je parle, & une fille, qui furent tous deux élevés dans le palais, & associés à tous les amusemens du jeune Monarque. Les premières impressions sont les plus durables. Le Roi conserva un constant attachement pour le compagnon des jeux de son enfance, qui dans la suite fut élevé aux premières dignités de l'Etat. La fille, née avec des appas, & formée dans l'art de plaire, fut admise dans le sérail, & devint la femme favorite. Mais bientôt dévorée d'une flamme adultere, elle conçut un amour criminel pour le frere du Monar-

que. Elle avoit trop de surveillans pour pouvoir tenir long-temps cette intrigue secrète : le crime fut découvert , & l'épouse infidelle fut dévorée par les tigres.

Pitracha dissimula le ressentiment de cette injure , pour ne pas perdre sa faveur ; & le Monarque charmé de l'insensibilité qu'il témoignoit , le chargea de faire battre à coups de rotins le Prince qui l'avoit outragé. Pitracha exécuta cet ordre avec tant de rigueur , que le Prince traîna depuis ce supplice une vie douloureuse , qui le rendoit incapable de toutes fonctions. L'autre frere du Roi avoit été enveloppé dans la conspiration des Macassars , & la vengeance qu'on avoit exercée sur lui , jointe à ses vices naturels , l'élognoient pour jamais du trône.

Le Monarque valétudinaire & sans héritiers ouvroit un vaste champ aux vœux de l'ambition. Pitracha dans un corps petit renfermoit une ame grande & élevée.

Sa physionomie étoit intéressante ; ses yeux vifs & animés pénétoient dans les replis les plus cachés ; & quoiqu'âgé de cinquante-six ans , il avoit toute la vigueur de la jeunesse. Son éloquence naturelle subjuguoit tous les suffrages ; populaire avec ses subalternes , & fier avec ses rivaux : il prenoit avec son maître le ton d'un censeur animé par l'amour du bien public. Sa franchise étoit un artifice adroit pour reprocher au Roi ses fautes & celles de ses ministres , qu'il rendoit odieux en jouant le rôle de zélé citoyen.

Tandis qu'il renfermoit dans son cœur des desseins criminels , ses partisans plus indiscrets aigrissoient l'esprit des peuples , en publiant que le ministre , en appelant une milice de François , s'étoit proposé de déposer le sceptre dans leurs mains , & d'élever le Christianisme sur les ruines de la religion de leurs peres. Bancok & Mergui , dont on les avoit mis en possession , forti-

fiôient les alarmes de la nation, & accréditoient ces impostures. Pittracha, tranquille au milieu de la fermentation générale, sembloit gémir des maux dont lui-même étoit l'auteur. Il avoit un concurrent dans la faveur, dont il crut devoir favoriser l'élévation pour mieux préparer sa chute. La jeunesse crédule s'abandonne aisément à la séduction, lorsqu'on intéresse sa vanité par la perspective d'une brillante fortune.

Il y avoit à la cour un favori âgé de vingt-deux ans, sur la tête duquel le Roi accumuloit tous les honneurs. Monpit étoit son nom. La considération dont il jouissoit, & qui s'étendoit sur toute sa famille, accrédita le soupçon qu'il étoit né du commerce secret d'une concubine avec le Monarque, qui le destinoit à être son successeur. Tous les peuples avoient les yeux fixés sur cet astre naissant qu'ils révéroient, comme devant un jour présider à leurs destinées.

Son inexpérience le rendoit plus facile à séduire, & sa faveur écartoit de lui toute défiance. Pitracha, blanchi dans le manège des cours, où les caresses sont les préludes des trahisons, le regarda comme un instrument propre à l'exécution de ses desseins. Il lui représenta qu'après avoir été adopté pour fils du Monarque, il n'avoit plus qu'un pas à faire pour être son successeur; mais qu'il falloit s'armer d'une fermeté courageuse pour ne pas rendre inutiles les promesses de la fortune.

Monpit, ébloui par l'éclat de la grandeur, s'abandonna sans réserve aux conseils d'un ennemi caché sous le masque de protecteur. Il le pria de lui servir de pere, & lui promit de partager l'héritage du trône avec lui. La cour fut gouvernée par un triumvirat, dont chacun étoit animé par des motifs différens. Le Roi languissant n'avoit plus qu'un fantôme de pouvoir, dont les favoris avoient la réalité. Les cœurs de la nation

étoient tous réunis pour Pitracha, qui, sous le voile de la modération, paroissoit fouler aux pieds une grandeur dont il étoit idolâtre. Son dévouement aux Talapoins les avoit intéressés à sa cause; & il n'est point de partisans plus zélés que ceux qui voient dans un ambitieux hypocrite le défenseur de leurs temples & de leurs rites sacrés.

Ses desseins ne purent rester cachés aux yeux perçans du ministre, assez clairvoyant pour les pénétrer, & trop foible pour les prévenir. Plein de confiance dans les François, il se flattoit de les opposer comme un rempart aux assauts de ses ennemis. Il fut averti que le Mandarin avoit contrefait les sceaux pour donner des ordres favorables à l'exécution de ses desseins. Ses complices répandus dans les provinces y levoient des soldats, sous prétexte de prévenir des dangers imaginaires. Pitracha désespérant de s'en faire un ami, chercha des

moyens de le perdre, en flattant sa vanité par des éloges que l'homme en place croit toujours mériter.

Artifice de
Pitracha.

» C'est un malheur , dit-il , pour
» vous & pour l'Etat , que votre
» qualité d'étranger vous éloigne
» du trône ; vous gouverneriez un
» jour , en qualité de Roi , un Em-
» pire que vous régissez aujour-
» d'hui en qualité de ministre. Le
» Roi qui connoît l'incapacité de
» ses freres , se fera toujours un
» scrupule de nous donner de tels
» maîtres ; & si la fortune cruelle
» les armoit du pouvoir , ils ne s'en
» serviroient que contre les favoris
» & les ministres , qu'ils détestent
» comme les auteurs des châtimens
» qu'ils ont subis. Croyez - moi ,
» prévenons leur vengeance ; &
» aussi-tôt que le Roi aura les yeux
» fermés , rendons - nous maîtres
» du palais , & je vous ferai con-
» duire à Bancok par mes amis ,
» où vous pourrez défier les me-
» naces de vos tyrans. Monpit est
» dans vos intérêts & les miens : no-

» tre salut dépend de notre union.
» Pour moi je suis résolu de m'en-
» sevelir dans la solitude, & de m'y
» consacrer au culte de nos dieux,
» qu'il est impossible de servir dans
» le tumulte des affaires.

Faulcon ne se laissa point éblouir par les apparences; & convaincu qu'un ambitieux n'a d'autres amis que ses complices, il lui répondit que fidele au service de ses maîtres, il se croiroit coupable s'il formoit des ligues, & que ceux qui le cherchoient étoient assurés de ne le trouver que dans le parti du Roi. Il résista à la tentation de tout révéler à son maître : la crainte d'aigrir son mal l'obligea de dissimuler. Il n'avoit point de preuves pour convaincre le coupable, & il auroit pu s'exposer à la peine infligée aux calomniateurs. Le Roi auroit difficilement ajouté foi à ce récit, & son cœur séduit auroit justifié ses deux favoris. Pittracha découvert auroit hâté l'exécution de ses complots, & l'on n'avoit pris

Défiance
du ministre

aucunes mesures pour les réprimer. Ainsi la dissimulation étoit nécessaire , & le politique doit feindre d'ignorer le crime qu'il est dans l'impuissance de punir.

Faulcon , pour conserver son crédit dans l'esprit des peuples , publia que l'élévation de Pitracha étoit son ouvrage ; & caressant le Mandarin pour mieux l'accabler , il déterminâ le Monarque moribond à lui déferer la régence du royaume. Pitracha affecta d'être reconnoissant , pour être ingrat avec succès. Ses démonstrations étoient si affectueuses , que le Grec qui se flattoit de sonder les plus sombres replis des cœurs , crut n'avoir point de partisan plus zélé , sur-tout lorsqu'appelé dans les conseils il vit toujours ses avis prévaloir. Arbitre absolu de toutes les graces , on l'exposa au danger de faire peu d'heureux & beaucoup de mécontents. Toutes les contestations discutées à son tribunal , redoubloient le nombre de ses ennemis , parce que

celui qui triomphe dans les questions litigieuses, se dispense de la reconnoissance sur la justice de sa cause; au lieu que celui qui succombe, impute sa défaite à la vénalité de ses juges.

Le nouveau régent n'avoit point de panégyriste plus éloquent que celui qu'il vouloit perdre, & le Roi écoutoit avec complaisance les éloges que le ministre prodiguoit à son ennemi secret. Il les exhorta à persévérer dans cette harmonie, d'où dépendoient les prospérités publiques. Il les fit embrasser, comme un gage d'une amitié durable: mais les caresses du courtisan ne sont que des pièges tendus à la simplicité crédule, qui n'a d'autre règle pour apprécier les hommes, que le vernis qui couvre leur superficie.

Le Roi veut
qu'ils soient
amis.

Les amis de Faulcon, plus clairvoyans, l'avertirent que l'orage étoit suspendu sur sa tête; mais il étoit aveuglé par l'habitude des succès, & son bonheur jusqu'alors

sans mélange de revers , lui faisoit oublier que la fortune se lasse de protéger les mêmes favoris. Familiarisé avec le commandement , il ne pouvoit s'imaginer que son crédit pût tomber , & l'heureux en place se croit toujours nécessaire. M. de Métellopolis , qui dans le calme de son ame voyoit mieux les objets , lui découvrit le précipice creusé sous ses pas ; mais il le traita avec le mépris qu'on a coutume de témoigner à des visionnaires , qui donnent leurs songes pour des réalités. Un Jésuite fut chassé ignominieusement de sa présence , pour avoir eu la hardiesse de lui donner des avis : il eut même l'indiscrétion ou la méchanceté de révéler aux autres Mandarins les auteurs des avis qu'on lui avoit donnés.

Enfin ses yeux s'ouvrirent sur son malheur , sans pouvoir y trouver de remède. Le Roi attaqué d'une hydropisie , étoit sans cesse expirant. La mort dont il ne pouvoit

se dissimuler les approches , le déterminâ à nommer Monpit pour son successeur. Ses parens & ses amis remplissoient tous les postes de confiance ; ils avoient même levé des troupes pour appuyer cette élection. Faulcon toujours dévoué aux volontés de son maître , étoit dans leurs intérêts. Pitracha condamna hautement ce choix. Il publia qu'il étoit déterminé à mettre la couronne sur la tête des freres du Roi , fantômes imposans qu'il faisoit paroître pour perpétuer son pouvoir. Il fit jouer tous les ressorts de sa politique artificieuse pour attirer les Princes à la cour , sous prétexte que le Roi leur frere vouloit choisir un d'eux pour lui succéder.

Faulcon favorable Monpit.

Ils balancerent long-temps à se rendre à ses pressantes sollicitations. Le plus jeune , plus hardi , ou peut-être plus ambitieux , s'y rendit avec la Princesse qu'il venoit d'épouser. On leur fit une magnifique entrée. Tous les grands s'empressèrent de

leur rendre hommage. Monpit & Faulcon furent les seuls qui eurent l'imprudence de s'en dispenser. L'aîné des Princes étant venu, quelque temps après, à la cour, refusa de leur donner audience, quand ils vinrent se présenter.

Dès que le régent eut en son pouvoir ceux qui pouvoient traverser ses desseins, il résolut d'attendre tranquillement la mort du Roi pour se faire proclamer son successeur. Mais ayant appris par ses émissaires que Monpit faisoit avancer des troupes pour le supplanter, il hâta l'exécution de son crime; & Monpit, qui, depuis quelques jours, veilloit aux côtés du Roi malade, fut adroitement attiré hors de sa chambre, où des satellites lui enfoncerent dans le sein leurs poignards, sans égards pour le Roi, qui leur crioit: épargnez mon fils.

Monpit est
massacré.

Faulcon, après s'être endormi trop long-temps dans une fausse sécurité, étoit enfin sorti de son

sommeil. Il ne pouvoit guérir le mal sans aller à la source; & c'étoit en faisant arrêter Pitracha, qu'il pouvoit faire rentrer les coupables dans le devoir: mais il étoit lui-même environné d'ennemis dans une cour où sa faveur & sa qualité d'étranger lui avoient attiré la haine publique. Ce n'étoit que par le bras des François qu'il pouvoit dissiper l'orage. Il leur écrivit de se rendre bien armés à Louvo, où leur présence étoit nécessaire pour l'intérêt réciproque des deux Rois alliés. La célérité dont usa des Farges fit voir qu'il étoit prêt à tout exécuter pour le bienfaiteur de sa nation. Il se mit en marche avec cent hommes choisis sur toute sa garnison, & ce petit nombre suffisoit pour en imposer à des milliers de Siamois.

Faulcon a recours aux François.

Des Farges se met en marche.

Le général passa par la capitale avant de se rendre à Louvo, & ce fut là qu'une circonspection timide l'empêcha d'aller plus loin. Le bruit de la mort du Roi avoit été semé

Sa circonspection timide.

par les rebelles, qui vouloient fonder la disposition des esprits, & tout annonçoit un embrasement général. Des Farges descendu au Séminaire, crut devoir prendre les conseils de ceux qui l'habitoient. La considération dont ils jouissoient lui fit regarder leur maison comme un asile inviolable & sacré; & la confiance qu'ils lui avoient inspirée l'invitoit à s'abandonner à leur prudence éprouvée.

Les Missionnaires trompés par les bruits populaires, lui exposèrent qu'il alloit affronter des périls sans fruit; que les routes étoient remplies d'embuscades tendues pour l'égorger avec tous les François de sa suite. Le général, sans être ému de ces remontrances dictées par l'intérêt qu'on prenoit à sa conservation, parut vouloir persévérer dans la résolution de secourir le Roi & son ministre contre les séditeux. Il y étoit d'autant plus déterminé, qu'il prévoyoit que la perte de Faulcon entraîneroit la

sienne , & que renfermé , sans espoir de secours , dans une ville mal fortifiée & mal pourvue , il faudroit se soumettre aux conditions les plus humiliantes qu'on voudroit lui prescrire. Mais ne voulant rien précipiter , il envoya un de ses officiers à Louvo pour voir tout par ses yeux. Tandis qu'il attendoit dans la capitale des instructions pour se décider , une rumeur secrète souleva les habitans contre lui. Le bruit se répandit que les François armés ne se rendoient à Louvo que pour piller le trésor public , & pour disposer du trône à leur gré. Le général , pour les rassurer , jugea à propos de leur ôter le spectacle de sa petite armée qui leur causoit tant d'alarmes. Il se retira à deux lieues de la ville avec ses troupes , & ce fut là que son envoyé vint lui rendre compte de l'état où il avoit trouvé la cour. Soit que cet officier eût été séduit par sa propre crainte , soit qu'il fût bien instruit des périls qu'il falloit.

affronter, son récit ébranla des Farges, qui s'abandonna aux premières impressions que ses amis lui avoient données en arrivant ; & au lieu de marcher à la gloire, il ne songea qu'à la retraite : ce ne fut plus ce guerrier prêt d'affronter la mort pour être le libérateur de son ami. Mais le courage se refroidit aisément dans des pays éloignés, où l'on n'a plus pour témoins ses parens & ses concitoyens. L'imagination ébranlée fait croire à l'étranger isolé que la nature n'enfante les hommes & les animaux que pour multiplier ses ennemis. C'est auprès de ses foyers que la valeur se nourrit & se soutient par l'espoir d'être secondée. Le courage n'a jamais sa source que dans le témoignage qu'on se rend de la supériorité de ses forces.

Des Farges, environné d'amis qui étendoient la circonspection jusqu'à la timidité, se détermina, par leurs conseils, à retourner à Bancok. Mais avant de partir, il

Il songe à
la retraite.

écrivit à Faulcon pour justifier sa retraite. Il lui représenta que sur le bruit qui couroit de la mort du Roi, il ne pouvoit sans imprudence tirer ses troupes d'une place qui faisoit toute leur sûreté, & que sa cour auroit droit de le punir d'avoir exposé témérairement des troupes confiées à ses ordres : qu'au reste il lui offroit, ainsi qu'à sa famille, un asile dans sa place, où les François étoient résolus de le défendre ou de périr avec lui.

Il écrit à
Faulcon.

Les partisans du ministre abandonné calomnient l'Evêque de Mételopolis & ses Missionnaires. Ils lui imputerent la honte de la retraite des François. Les principaux artisans de cette calomnie étoient ceux mêmes qui par leur état étoient obligés de la réfuter. Mais jaloux de l'estime dont ce prélat jouissoit, & qu'il n'ambitionnoit pas, ils tâchoient de les décrier pour envahir toute la considération, & pour s'élever sur leurs débris. Mais l'apologie du prélat

étoit facile. Devoit-il dissimuler un danger qui n'étoit que trop réel? Si les troupes eussent été taillées en pièces, ou faites prisonnières de guerre, avec quelle horreur l'Europe eût-elle appris qu'un Evêque François, séduit par trop de confiance, eût tu ce qu'il devoit révéler? N'auroit-on pas eu droit de le regarder comme l'auteur & le complice du massacre de ses concitoyens? Son devoir l'obligeoit à exposer ses motifs de crainte. C'étoit au général à rejeter ou à suivre ses conseils. Mais il est décidé qu'en marchant à Louvo il eût trahi le premier de ses devoirs, qui lui prescrivoit de garder sa place.

Faulcon abandonné à la discrétion de ses ennemis, se plaignit amèrement de la désertion des François; & quand il en apprit la nouvelle, il s'écria : » Hélas ! quand » ils me perdent, ils ne songent » pas qu'ils vont être enveloppés » dans ma ruine : & se tournant » vers ceux de sa suite, il les in-

» vita de le fuivre à l'église , en
» leur disant , j'ai eu tort de me re-
» poser sur des appuis humains. Je
» n'attends plus rien que de Dieu :
» voilà sa maison ; lui seul suffit
» pour me défendre , & il est mon
» seul protecteur ». Il crut ne point
devoir accepter l'offre que lui fit
le général de le recevoir dans sa
place : ç'eût été justifier les bruits
calomnieux qu'il ne l'avoit livrée
à des étrangers que pour s'y mén-
ager une retraite dans l'adversité.

Il aima mieux révéler au Roi
une partie du danger dont l'Etat
étoit menacé. Le remede du mal
étoit dans le choix d'un successeur
qui pût en imposer aux mutins. Le
Prince fit proclamer sa fille Reine,
& lui laissa la liberté de prendre
pour mari celui de ses oncles qu'elle
jugeroit le plus digne d'elle. Un si
foible remede ne pouvoit extirper
les humeurs inquiètes qui agitoient
tout le corps de l'Etat. Les fac-
tions se multiplièrent , & les chefs
n'attendoient que des circonstan-

ces favorables pour éclater sans péril. Les mesures que les conjurés gardoient avec Faulcon endormoient sa prudence. Il voyoit le danger, mais il le croyoit encore éloigné. Il fut trouver son maître, & lui dit : » Sire, il n'est plus temps » de se plaindre, ni même de parler ; il faut agir & se taire. Aux » maux pressans il faut des remèdes » décisifs, & tout ce qui les » pallie ne fait que favoriser leurs » progrès. C'est en faisant arrêter » Pittracha que vous pouvez dissiper » la faction effrayée. Souvenez-vous » que le succès de cette » entreprise exige le plus grand secret, & qu'il faut savoir dissimuler son ressentiment pour assurer » sa vengeance.

Le Monarque sentit l'importance de ce conseil. Sa raison affoiblie par l'habitude de souffrir, le rendoit incapable de garder le secret ; & il étoit trop irrité pour ne pas s'exhaler en reproches & en menaces. Pittracha en redouta les effets,

&

& fut les prévenir. Il rassemble ses partisans, leur expose la grandeur du danger qui leur étoit commun; il marche avec eux vers le palais, & se rend maître de la personne de son Roi. Faulcon alarmé de cette irruption subite, se montre indocile aux conseils de ses amis, qui veulent le retenir dans sa maison pour y attendre l'événement. Son attachement indiscret pour son maître le conduit au précipice; & croyant que l'inaction seroit injurieuse à sa fidélité, il ne prend conseil que de son courage & de son devoir.

Il se rend au palais, accompagné de Beauchamp, de Fretteville, de Vaudrille, de Laisse & du Chevalier des Farges, tous officiers François. Il se fait encore suivre par deux Portugais & seize Anglois soudoyés pour lui servir de gardes. Il part, & dit à sa femme: » Recevez » mes derniers adieux, madame; le » Roi est prisonnier, je vais mourir » à ses pieds ». Son zèle & son cou-

rage lui faisoient croire qu'avec cette petite troupe il s'ouvriroit un passage pour arriver à la chambre de son maître; mais à peine fut-il entré dans la première cour du palais, que Pitracha, à la tête d'une troupe de Siamois, l'arrêta prisonnier, comme traître à l'État, & déprédateur des finances. Dans le premier mouvement il se mit en défense; mais s'étant apperçu que ses gardes l'avoient lâchement abandonné, il sentit que la résistance seroit inutile. Les officiers François justifient la confiance qu'il avoit en leur courage, & restés seuls, ils se crurent en état de dissiper une multitude armée; mais il les exhorta à rendre leurs épées, & ils furent conduits dans les prisons publiques, sous prétexte de les soustraire à la fureur du peuple irrité.

Pitracha, arbitre absolu de la destinée de son maître, lui laissa le vain titre de Roi avec l'ombre du pouvoir; & pour rendre son usur-

pation moins odieuse, il ne prit que la qualité de premier Mandarin. Tout plia sous le poids de son autorité. Les Talapoins qu'il avoit trompés par son hypocrisie, l'exalterent comme le défenseur de leur culte & de leurs autels. Les Mandarins ne virent en lui que le libérateur de la patrie opprimée par des étrangers. Le peuple toujours malheureux, eut l'imbécillité de croire qu'en changeant de maître, il jouiroit d'un sort plus doux.

L'usurpateur assuré des suffrages de la nation, ne voyoit que les François qui pussent mettre un obstacle à sa grandeur. Ils lui sembloient redoutables, tant qu'ils seroient possesseurs des deux plus fortes places du royaume. Il envoya chercher M. de Métellopolis, qui, craignant d'être puni des conseils donnés à M. des Farges, s'excusa sur ses infirmités. M. de Lionne, nommé Evêque de Rosalie, fut chargé de cette commission. Le grand Mandarin prenant avec lui

un ton impérieux, lui dit : » C'est
» avec le plus grand scandale que
» j'apprends que les troupes Fran-
» çaises venues à Siam pour le ser-
» vice du Roi, refusent d'obéir à ses
» ordres. Je vous charge d'écrire à
» leur général, pour l'engager à
» obéir. S'il s'obstine dans son in-
» docilité, ce sera vous qui en serez
» puni. J'abandonnerai votre Sémi-
» naire & votre Eglise au pillage ;
» tous les François seront mis à la
» bouche du canon, & tous les
» Chrétiens seront exterminés.

M. de Rosalie répondit qu'il n'avoit aucune autorité sur le général François ; mais qu'il offroit sa médiation pour l'engager à se rendre lui-même à Louvo. Cette offre fut acceptée, & le prélat accompagné des deux Mandarins qui avoient été ambassadeurs en France, prit la route de Bancok. Des Farges instruit du motif de son voyage, flotta dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre. Enfin il se résolut à partir, & de suivre

M. de Rosalie & les deux Mandarins avec son fils, l'autre étant déjà détenu prisonnier à Bancok. Pittracha prenant un ton imposant, lui reprocha son refus d'amener les troupes que le Roi demandoit avec instance. Il le menaça d'employer la force pour l'y contraindre, & lui protesta que dix places comme Bancok seroient de foibles remparts pour le soustraire à ses vengeances.

Des Farges opposa la plus grande modération à la vivacité de ses menaces ; & après lui avoir laissé jeter tout son feu , il lui fit cette réponse : » Le Roi mon maître ne » m'a envoyé ici avec des troupes » qu'à la sollicitation du Roi de » Siam son allié & son ami ; mais » puisque ces troupes donnent de » l'ombrage, ordonnez qu'on nous » fournisse des vaisseaux, ou per- » mettez-nous d'en équiper. La célérité dont nous userons pour » hâter notre départ, ne vous laissera aucun lieu de douter de la » droiture du Roi mon maître.

Cette proposition fut rejetée, & le grand Mandarin le pressa plus vivement d'envoyer l'ordre par écrit à son lieutenant d'amener ses troupes. Le général lui répliqua qu'étant hors de la place, il n'y avoit plus d'autorité, & que le seul moyen d'engager la garnison à obéir, étoit de lui permettre de retourner à Bancok, promettant de tout tenter pour la résoudre à condescendre à ses volontés. Il offrit de donner ses enfans pour garants & pour ôtages de sa parole. Le grand Mandarin y consentit. Mais quand des Farges fut rentré dans la forteresse, les officiers & les soldats protestèrent qu'ils n'en sortiroient que pour retourner dans leur patrie. Pitracha informé de leur résolution, fit avancer des troupes. Les François évacuèrent le fort qu'ils occupoient vis-à-vis de Bancok : les Siamois s'en saisirent, & les hostilités commencèrent.

De Bruant & Beauregard, qui commandoient à Mergui, ne dou-

tant pas qu'on ne vînt bientôt les attaquer, firent leurs dispositions pour une vigoureuse défense. Ils n'avoient point à combattre pour la gloire; un motif plus puissant enflammoit leur courage. L'intérêt de leur vie leur inspiroit un généreux désespoir. Les Siamois les sommerent de sortir de la place; mais ils furent repoussés avec perte, & les vainqueurs s'étant saisis d'un de leurs vaisseaux & d'un navire Anglois qui étoient dans le port, s'embarquerent, & firent voile pour Pondichéri, où ils aborderent heureusement.

Les François renfermés dans Bancok inquiétoient l'usurpateur, qui se persuada que M. de Métellopolis auroit plus d'ascendant sur leur esprit que M. de Rosalie. Il le fit conduire à Bancok sous l'escorte d'une compagnie de Bras-peints, qui sont les huissiers & les exécuteurs de la justice. Cette milice aussi lâche qu'insolente, exerça mille indignités sur les domestiques du pré-

lat. Ils les mirent à la cangue liés & garrotés ; ils les exposèrent presque nuds aux ardeurs brûlantes du soleil , aux importunités des mouches , aux rigueurs de la soif & de la faim. L'Evêque & M. Basset, Missionnaire, furent également en butte à leurs outrages. On leur ravit la meilleure partie de leurs habits , & on leur enleva jusqu'à leur chapeau. Ce ne fut que le prélude des cruautés qu'on exerça sur eux dans le fort situé vis-à-vis Bangkok. Le Mandarin qui en étoit le commandant, les fit exposer sur un bastion que foudroyoit le canon des François , & ils ne cessèrent de tirer que lorsqu'ils eurent reconnu quelles étoient les victimes qu'on leur offroit à immoler.

La fiere résistance des François inspira des sentimens pacifiques aux Siamois. Le grand Mandarin monta sur le trône après la mort du Roi , crut devoir écarter des hôtes trop belliqueux pour n'être pas redoutables. Il fut arrêté qu'ils s'em-

barqueroient pour Pondichéri, à condition que l'Evêque & les Missionnaires s'engageroient, au péril de leur vie, de faire revenir les navires & les matelots qui seroient fournis.

Tandis que le nouveau Roi négocioit avec les François, son cœur dévoré d'inquiétudes & de soupçons, qui sont la première punition du crime, éprouvoit une soif qui ne pouvoit s'étancher que dans le sang de ses ennemis. Faulcon, qui autrefois l'avoit réduit à le craindre, fut le premier aliment qui assouvit sa vengeance. Dès que le tyran l'eut en son pouvoir, il le fit conduire en triomphe sur les murs du palais. Ce favori de la fortune tombé dans la plus accablante disgrâce, fut traîné dans la fange d'une prison, dont l'entrée fut interdite à tout le monde. Quelques-uns assurent qu'on lui attachâ au cou la tête de Monpit, comme une punition de sa complicité avec ce favori. On lui brûla la plante

des pieds, on lui ferra les tempes, pour lui arracher l'aveu des crimes qu'il n'avoit pas commis. Cet homme autrefois environné d'un peuple de flatteurs qui adoroient sa fortune, étoit gardé dans une étroite prison par de barbares satellites qui en éloignoient ceux qui auroient pu lui procurer quelque adoucissement. Son épouse moins infortunée découvrit le lieu où il gémissoit, & elle obtint la permission de lui fournir les choses les plus nécessaires. L'usurpateur, par un reste d'humanité, lui fit rendre son fils que des soldats avoient enlevé : mais cette faveur ne fut que passagère, & la férocité naturelle du tyran ne s'adoucit qu'un moment pour elle. On la soupçonnoit d'être dépositaire de trésors immenses, & c'étoit assez pour être traitée en coupable. On lui enleva ses armes, ses papiers & jusqu'à ses habits. On plaça un corps de garde devant son logis, & une sentinelle à la porte de sa chambre.

Cette foldatesque insolente, qui veilloit sur elle, lui arracha des plaintes ameres. » Eh ! qu'ai-je donc » fait, dit-elle, pour être traitée » en criminelle » ? Mais enfin rougissant de sa foiblesse, elle se rappela que les souffrances étoient l'héritage de Jesus-Christ, & qu'il ne convenoit qu'aux païens de s'affliger. Elle s'éleva au-dessus des craintes & de l'infortune. Elle avoit besoin de toute sa constance & de tout son mépris pour les biens de la terre. Deux jours après, une troupe armée vint enlever les meubles, l'argent & les bijoux accumulés dans son riche palais. Devenue insensible à la perte de tant de richesses, elle s'écria : » Enfin, » il ne nous reste plus que Dieu, » & personne n'aura le pouvoir de » nous l'ôter.

Pillage de
sa maison.

Ces ravisseurs avarés soupçonnerent qu'elle avoit des trésors cachés ; & leur chef impitoyable la menaçant de la mort, fit avancer deux bourreaux pour l'intimider,

Ses souffrances.

qui au premier signal la frapperent sur les bras, sans avoir égard à la fragilité de son sexe. Son aïeule & son fils, témoins de ses souffrances, attestoient leur sensibilité par leurs larmes & leurs cris. Tous les domestiques partageant leur douleur, étoient punis de leur sensibilité. Cette famille désolée se prosternoit aux pieds du Mandarin, qui, irrité par l'impuissance de trouver une nouvelle proie, ordonnoit aux bourreaux de redoubler leurs coups. » Hélas ! s'écrioit la victime » ensanglantée, ayez compassion » d'une infortunée, ou dérobez du » moins à ma famille la vue de mes » souffrances ». Ces paroles prononcées par une femme de vingt-deux ans, qui réunissoit les traits les plus touchans au coloris de la jeunesse, ne purent émouvoir le Mandarin. Il la fit enlever avec son fils & ses esclaves, & on ne laissa la liberté qu'à son aïeule, dont on respecta la vieillesse & les infirmités. On ignora pendant long-temps

le lieu de sa captivité. Un Missionnaire passant par les écuries du palais, apperçut la tante de cette dame qui étoit enfermée avec elle. Il obtint avec peine la permission de l'entretenir un moment. Il la trouva dans une prison obscure, couchée sur une natte ; ayant à ses côtés son fils malheureux & innocent comme elle, dont les cris & les larmes sembloient lui reprocher de l'avoir mis au monde pour souffrir. Cette femme élevée dans le luxe & la grandeur, supportoit la misère comme si elle fût née avec elle. Elle avoit cette sérénité, qui est le témoignage d'une ame calme & pure, & elle paroissoit plus tranquille dans son cachot ténébreux, qu'elle ne l'avoit été dans le tumulte de son palais.

On la conduisit en prison.

On respecta pendant quelque temps la vie de Faulcon, parce qu'étant sous la protection du Roi de France, on craignoit de s'attirer les vengeances de ses troupes. Mais l'usurpateur voyant le peu

d'intérêt que les François prenoient à la cause de leur ancien protecteur, crut pouvoir se débarrasser impunément d'un ennemi, qui dans les fers lui paroissoit encore redoutable. Il prononça l'arrêt de sa mort, qui le déclaroit criminel de léze-Majesté, crime que l'heureux en place a coutume d'imputer au ministre dégradé. Il fut puni pour avoir introduit dans le royaume des étrangers, dont il vouloit faire les instrumens de sa grandeur, & les artisans de ses crimes ambitieux.

Mort de
Faulcon.

On l'arracha de sa prison sur les six heures du soir, & monté sur un éléphant, il fut conduit dans une forêt voisine de Louvo pour y recevoir le coup mortel. Il semble que son ennemi barbare avoit choisi pour le lieu du supplice le silence de la solitude, comme s'il eût voulu ensevelir dans un éternel oubli l'horreur de son injuste vengeance. Il avoit le visage pâle & abattu, moins par la crainte de la mort

qui alloit finir ses miseres, que par l'effet des souffrances effuyées dans la prison. Ses regards étoient assurés; il ne pouffoit ni gémissemens ni plaintes : il ne sembloit occupé que de son Dieu, auquel il alloit se réunir. Arrivé dans la forêt où il devoit périr sous la hache du bourreau, il apperçut le fils du tyran qui présidoit à l'exécution. Il se tourna vers lui, non pour tenter de le fléchir, mais pour lui demander le temps de faire sa priere à l'Etre suprême qui alloit bientôt le juger. Les soldats parurent attendris de voir dans un état si déplorable celui qui peu auparavant avoit vu le peuple & les grands prosternés devant lui.

Après qu'il eut achevé sa priere, il protesta de son innocence; mais qu'en mourant sans être coupable, il avoit du moins la consolation de pouvoir expier par un supplice douloureux les foiblesses & les défordres d'une vie consacrée aux vanités de l'ambition. Il ajouta que

dans tout le cours de son ministère il n'avoit eu d'autre règle dans toutes ses actions que la gloire du vrai Dieu, le service de son Roi, & l'intérêt de l'Etat. Après cette protestation, il s'adressa une seconde fois au jeune Mandarin, & lui dit ces paroles, que sa douleur éloquente rendoit plus pathétiques que toutes les profusions de l'art. » Je vais
» mourir; songez que quand même
» je serois coupable, je laisse une
» femme & un fils qui sont innocens. Je ne vous demande pour
» eux ni trésors ni grandeur; laissez-
» les jouir du moins de la liberté &
» de la vie ». En achevant ces mots, il garda un profond silence, qui fut comme un signal donné à l'exécuteur, qui d'un revers de sabre le fendit en deux. Il tomba en jetant un soupir, qui fut le dernier de sa vie.

Ses dernières paroles.

Ainsi mourut à l'âge de quarante-un ans un homme qui, après avoir rampé dans les détails d'un comptoir, gouverna avec gloire

les rênes d'un grand Empire. Sa dextérité dans les affaires justifia le choix de son maître ; & il feroit compté parmi ces sublimes intelligences qui président aux prospérités publiques, si son couchant eût été aussi brillant que son aurore. Si les événemens tromperent sa prudence, c'est qu'incertain dans sa marche, il craignoit que sa qualité d'étranger ne rendît suspectes ses intentions les plus pures ; & timide à force d'être circonspect, il vit mal les objets, parce qu'il voyoit trop loin. Ses vertus furent ternies par quelques défauts. Colere & violent, il perdoit en un jour le fruit des bienfaits répandus pendant plusieurs années. Passionné pour la gloire, il avoit toutes les petiteesses de la vanité. La magnificence de ses équipages étoit une espèce d'insulte faite à la nation indigente, dont il sembloit avoir ravi les dépouilles. Le luxe de sa table offroit les productions de chaque province ; & quatre cens esclaves empref-

Ses vices &
ses vertus.

sés à servir , prévenoient les désirs des convives , & annonçoient la grandeur du maître. Libéral jusqu'à la profusion , il dépensa plus de cent mille écus en trois ans pour faire des présens. Sa politique trahie par ses penchans ne lui permit pas de prévoir que ses largesses pouvoient faire soupçonner qu'au lieu de vouloir faire des heureux , il n'achetoit que des complices pour s'élever sur les débris de son maître. Depuis sa conversion à l'Eglise Romaine , il fut soumis à tous ses dogmes , & en pratiqua toutes les maximes : & quoiqu'homme public , il ne se crut point dispensé des obligations imposées aux particuliers.

Sa femme détenue dans les prisons oublia ses propres souffrances , pour déplorer la perte de son époux. » Eh quoi ! s'écria-t-elle , » pourquoi est-il mort ? Quel étoit » son attentat , pour être traité en » criminel » ? Un Mandarin , parent de Pitracha , qui étoit alors auprès

d'elle , lui dit à l'oreille que son crime étoit sa faveur & ses talens. Au bout de quelque temps , elle fut condamnée avec son fils à l'humiliation de l'esclavage , & ce fut pour en remplir les fonctions qu'elle fut élargie.

La mort du Roi & de ses freres Mort du
Roi & de
ses freres. avoit précédé le supplice du ministre. On soupçonna que le Monarque avoit été empoisonné ; d'autres assurent qu'il succomba aux ennuis de la captivité. Le Mandarin, arbitre de la destinée de ses maîtres, le voyant prêt d'expirer , jugea à propos de détruire ses freres , qui pouvoient mettre un obstacle à son usurpation. Il les fit enfermer dans des sacs de velours , & les livra ensuite aux bourreaux , qui les as-
sommerent à coups de bois de sandal. Ce genre de mort , qui n'a rien d'infamant , étoit réservé aux Princes nés du sang royal. Le Roi suivit de près ses freres dans le tombeau. Les François favorisés par ce Prince , l'ont peint avec le pinceau.

Portrait du
Roi.

de la reconnoissance. Né avec des inclinations belliqueuses, mais ami de son peuple, il aima mieux adopter un systême pacifique, que de se livrer à des penchans qui font les calamités publiques. Quoiqu'il enchaînât son courage, il n'en fut pas moins redoutable à ses voisins, qui aimèrent mieux l'avoir pour allié que pour ennemi. Occupé des affaires de son royaume, il ne prenoit d'autres délassemens que la chasse, amusement ordinaire des hommes actifs & bouillans, & quelquefois de ceux qui sont surchargés du poids de leurs ennuis & de leur oisiveté. Il avoit le germe & le goût des sciences & des arts. Plusieurs étrangers avoient été appelés pour les enseigner; & la semence eût fructifié, si elle eût été jetée dans une terre propre à la recevoir. Il laissa une fille de vingt-huit ans. Elle avoit été proclamée Reine du vivant de son pere. Elle avoit ses terres, ses officiers, ses soldats, qui ne dépendoient que de ses volon-

tés. Chaque jour elle donnoit audience à toutes les femmes des Mandarins , sur un trône où elle recevoit les hommages de ces femmes , qui , couchées par terre & la tête baissée , étoient dans la même posture que leurs maris devant le Monarque. Elle étoit sévère jusqu'à la férocité , & sembloit plutôt née pour gouverner des bêtes, que pour commander à des hommes.





CHAPITRE V.

Démêlés des François avec l'usurpateur.

Caractere
du nouveau
Roi.

CETTE révolution fut conduite avec tant de dextérité, qu'elle ne causa aucun changement dans les destinées publiques. Les tempêtes grondoient dans le palais, & le calme régnoit dans les provinces. Pitracha, paisible possesseur du trône, se rendit dans sa capitale, où il fut proclamé Roi aux acclamations d'un peuple nombreux. Les dignités furent remplies par ses partisans ; & dédaignant la bassesse de la vengeance, il avança tous ceux dont il avoit eu sujet de se plaindre, dès qu'ils ne lui parurent plus à redouter. Le peuple fut soulagé, & ses aumônes versées sur les indigens lui concilierent tous les cœurs. Il épousa la fille de son prédécesseur. Cette Princesse témoigna d'abord de l'éloignement pour cette union ; mais cédant aux

mouvemens de son ambition, elle aima mieux vivre que de mourir victime d'un injurieux refus.

La négociation avec les François avoit été heureusement terminée, & il étoit convenu de leur fournir des navires & des matelots pour les transporter à Pondichéri; & pour montrer qu'il étoit fidele à ses engagements, il envoya au général François ses deux fils, qui jusqu'alors avoient été retenus à la cour. Tous les officiers arrêtés à Louvo furent aussi relâchés, & ce fut d'eux qu'on apprit les indignités exercées sur eux & sur les Chrétiens de différentes nations. Le Séminaire fut abandonné au pillage; les vierges chrétiennes furent prostituées à la brutalité du soldat: les plus privilégiées furent condamnées à servir de concubines. Des Prêtres missionnaires furent mis à la cangue, où leur exemple apprit à leur troupeau à souffrir sans se plaindre.

Orages
François
relâchés.

Tandis qu'on faisoit des prépa-

ratifs pour le départ des François ; leur générosité compatissante pensa replonger les affaires dans une nouvelle confusion. Madame Faulcon, trop foible pour soutenir les rigueurs de l'esclavage, engagea l'Evêque de Métellopolis à s'intéresser en sa faveur auprès du général François, qu'elle prioit de la recevoir sur ses vaisseaux. L'officieux prélat parla vivement pour elle ; mais des Farges, plus politique que reconnoissant, répondit qu'il falloit attendre que les Siamois lui eussent fourni tout ce qui étoit nécessaire pour sa navigation, & qu'alors il la feroit avertir. Mais elle avoit de puissans motifs de presser son départ, & tout délai lui étoit odieux.

Le fils du Roi, flétri par les plus sales débauches, avoit conçu pour elle la passion la plus impérieuse. Elle se fût rendue complice de la mort de son époux, en entrant dans le lit de son meurtrier. Ce fut en vain que pour la séduire il lui représenta

représenta que c'étoit le seul moyen de réparer les malheurs , & de soustraire son fils à la vengeance de ses ennemis. Cette femme héroïque répondit : » Ignorez-vous qui je suis , » & comment j'ai vécu ? Ma religion me défend un mariage si » criminel. J'ai tendrement aimé » mon mari ; & fidelle à sa mémoire , mon amour est fermé à » une nouvelle passion. Mon fils » m'est cher , & je dois vivre pour » lui ; mais je ne racheterai jamais » ma vie par une foiblesse.

Le jeune Prince , sans frein dans ses passions , crut pouvoir dompter ce cœur farouche & rebelle par l'éclat des plus insidieuses promesses. Mais il trouva une si fiere résistance , qu'il l'aima en tyran. Il employa la force & la violence pour hâter sa conquête. Elle fut enlevée & conduite au palais , où elle n'eût d'autre défense que ses cris & ses larmes. Le Prince craignant que cet enlèvement ne révélat le secret de ses débauches à

Passion du
fils du Roi
pour Madame
Faulcon.

son pere déjà irrité de ses désordres , prit le parti de la renvoyer , en lui déclarant que si elle persévéroit dans sa résistance , elle n'avoit qu'à se résoudre à mourir avec son fils. Ces menaces furent impuissantes. Elle aima mieux mourir innocente , que de vivre criminelle. Elle fut soutenue dans sa résolution par son aïeule âgée de quatre - vingt - huit ans , qui étoit issue des fameux martyrs du Japon , dont elle avoit le zèle héréditaire.

Elle est mise à la torture.

L'amour dédaigné est bientôt cruel. Le Prince , pour l'intimider , la fit accuser de péculat. Elle fut citée devant un juge , qui , convaincu de son innocence , eut la lâcheté de la condamner à recevoir cent coups de bâton. On la livra à des bourreaux impitoyables , qui , la voyant tomber sous les coups , ne lui en firent souffrir que la moitié. Sa famille fut enveloppée dans son châtiment. Elle eut à soutenir le douloureux spectacle de deux de ses oncles , de

deux de ses tantes , & de son frere aîné , qui furent amenés devant elle pour être la proie des tourmens. Son aïeule n'auroit point éprouvé un meilleur sort , si sa vieillesse & ses infirmités n'eussent inspiré un reste de pitié.

Tandis que cette femme forte & vertueuse ne présageoit qu'un avenir affligeant , Sainte-Marie , jeune officier François , s'offrit de la conduire sans péril à Bancok. Elle étoit trop malheureuse pour prendre des conseils de la prudence. Elle s'embarqua secrètement avec son fils dans le ballon de cet officier déterminé à tout entreprendre pour la soustraire à ses persécuteurs. Son arrivée à la forteresse y causa une allégresse universelle. Le général fut le seul qui fit éclater son mécontentement ; & ingrat & barbare , à force de prévoir le danger , il eut la lâcheté de vouloir la sacrifier , plutôt que d'être forcé de répandre pour elle le sang des François. » Hélas ! s'écria-t-elle , la

Elle se retire à Bancok.

H ij

» veuve de Faulcon fera-t-elle la
» seule qui n'ait point trouvé d'a-
» file sous la bannière de France?

Le Roi informé de son évasion, se persuada qu'elle avoit emporté avec elle d'immenses trésors. Il fit partir sur le champ deux Mandarins pour la réclamer, avec ordre, en cas de refus, de rompre le traité, & de recommencer les hostilités. Dès que le bruit de son arrivée s'en fut répandu, une ardeur générale saisit les François, qui vouloient combattre & mourir pour elle. Les larmes de cette veuve infortunée, l'innocence de son fils encore enfant, la reconnoissance qu'on devoit à la mémoire de son mari, qui avoit été le bienfaiteur des François, parlèrent éloquemment en sa faveur. Les officiers & les soldats réunirent leurs voix, & tous protestèrent qu'ils aimoient mieux s'exposer à périr, qu'à l'infamie d'avoir abusé de la confiance d'une femme infortunée qui s'étoit jetée dans leurs bras.

Un général qui doit tout régler sur la prudence, a d'autres maximes que des subalternes, dont on n'a droit d'exiger que du courage : l'un cherche l'utile, & les autres l'éclat. Des Farges, inébranlable dans la résolution de la renvoyer à Siam, employa pour l'y préparer M. de Métellopolis, que sa candeur & ses talens rendoient bien propre à une négociation aussi délicate. Ce prélat eut besoin de toute sa dextérité pour lui annoncer une nouvelle si affligeante. Il la trouva constamment résolue de ne retourner à Siam que quand elle y seroit forcée. Elle attendit quelques jours son arrêt ; & tandis qu'elle flotloit entre la crainte & l'espérance, un officier François vint lui signifier l'ordre de son départ.

Il fallut obéir, après avoir protesté contre la violence qu'on lui faisoit sous la bannière de France. Le Mandarin qui étoit venu la réclamer, se présenta pour la conduire au rivage, où l'on avoit pré-

On la livre
à son tyran.

paré un ballon prêt à mettre à la voile. Elle étoit accompagnée de son fils, d'une femme & d'un Missionnaire, dont le zèle affectueux soutenoit son courage. Son affliction redoubloit à mesure qu'elle s'éloignoit du lieu dont elle venoit d'être rejetée, quoiqu'abandonnée des François qu'elle ne pouvoit s'empêcher de regarder encore comme ses amis. La vue de Siam rendit sa douleur plus amere: c'étoit le théâtre des supplices de son mari; c'étoit là qu'elle prévoyoit de nouvelles persécutions; c'étoit là qu'elle s'attendoit d'être séparée pour jamais d'un fils, qui seul pouvoit encore l'attacher à la terre.

Elle est bien
traitée.

Sa destinée fut plus douce qu'elle ne l'avoit espéré. Le fils du Roi, rebuté de ses mépris, avoit éteint sa passion pour elle; ou peut-être que retenu par la crainte de son pere, il ne voulut pas donner de nouvelles scènes de violence & de scandale. On la mit dans les cuisines du Roi. Les fonctions que cet

emploi exige n'ont rien d'avilissant : c'est un grade d'honneur dans l'opinion des Siamois. Elle avoit sous ses ordres deux mille femmes pour le service du palais. C'étoit à sa vigilance qu'étoit confiée la garde de la vaisselle d'or & d'argent du Monarque , de sa garde-robe & de tous les fruits qu'on servoit sur sa table. Son désintéressement lui fit dédaigner les profits immenses attachés à sa charge ; & bien différente de celles qui l'avoient précédée , elle versoit tous les ans dans le trésor royal une somme considérable. Le Roi de Siam entouré d'hommes avides & corrompus , étoit étonné de voir une ame si pure ; & il disoit souvent qu'il n'y avoit que les Chrétiens capables de porter si loin le mépris des richesses.

Quoiqu'elle ne fût pas aussi malheureuse qu'elle avoit appréhendé de l'être , son cœur maternel eut beaucoup à souffrir de la séparation de son fils qu'on lui enleva.

Destinée de
son fils.

Elle gémit long - temps , dans la crainte qu'on eût confié son éducation à des Prêtres idolâtres : mais elle eut la consolation d'apprendre qu'il étoit élevé au Séminaire de Siam sous la conduite de l'Evêque & des Missionnaires François. Dans la suite il parvint au grade de capitaine de vaisseau du Roi sur la côte de Coromandel. Sa cour en 1749 le chargea d'une négociation auprès de M. Dupleix , alors gouverneur général des établissemens François dans les Indes Orientales. Ce gouverneur , qui avoit la solidité des talens sans en avoir l'éclat , étoit aussi magnifique que désintéressé. Il se souvint que ce négociateur étoit le fils d'un homme ami de sa nation. Il crut devoir s'acquitter envers lui de la reconnaissance que lui devoient les François , en l'exemptant de tous les droits qu'on exigeoit des étrangers. Il le renvoya satisfait du succès de sa négociation , & le combla des plus riches présens. Le nom

de Dupleix seroit gravé dans nos fastes, s'ils étoient consacrés aux citoyens bienfaisans.

Faulcon de retour à Siam, reçut un accueil favorable. Héritier des talens de son pere, il s'ouvrit un chemin aux premieres dignités. Son élévation & sa chute. Mais prodigue comme lui, il n'ambitionnoit les richesses que pour faire des présens aux Princes & aux Rois. Ses profusions, qui le mirent dans la plus haute faveur, épuiserent ses fonds. Il mourut pauvre en 1754, & laissa sa femme avec un fils & beaucoup de filles dans la plus affreuse indigence. Une d'elles fut mariée avec un armateur Hollandois, dont le vaisseau qui fit naufrage quelques années après, engloutit toute sa fortune. Elle perdit bientôt son époux; & lorsque les Siamois furent emmenés captifs au Pégu, elle contracta une nouvelle alliance avec un Métis Portugais, nommé Jeanchi, capitaine des troupes parmi les Bramas. Il

en fera parlé dans les autres révolutions.

Les autres filles ne survécurent pas long-temps à leur pere. Il ne reste plus qu'un fils nommé Jean Faulcon , marié au quartier des Portugais à Siam. Les Bramas l'emmenèrent prisonnier ; mais il trompa la vigilance de ses conducteurs , & trouva le moyen de retourner à Siam avec sa femme , où il vit dans l'obscurité. Tels sont les tristes restes de la postérité du célèbre Constantin Faulcon , qui , parti du sein de la médiocrité , ou plutôt de l'indigence , s'assit sur les degrés du trône , où il se rendit immortel sous le nom de Constance.

L'obstacle que la fuite de Madame Faulcon avoit opposé à l'exécution du traité conclu avec les François , fut aplani par son retour. Les deux partis étoient également empressés à hâter la réconciliation. Les François étoient impatiens de quitter un pays où ils

Préparatifs
des François
pour leur dé-
part.

ne pouvoient qu'affronter des périls sans gloire & sans fruit. Les Siamois ne pouvoient être sans inquiétudes, tant qu'ils auroient sous leurs toits des hôtes dont ils avoient éprouvé le courage héroïque. Je ne puis me dispenser de donner deux exemples de l'intrépidité de cette brave milice.

Saint-Cri, capitaine François, descendoit la rivière dans une barque, dont tout l'équipage composé d'Indiens étoit ivre & incapable d'agir : il n'avoit que deux Européens en état de le seconder. Les Siamois s'apperçurent qu'il étoit dans l'impuissance de se défendre. Ils se préparèrent pour l'abordage. Leur manœuvre intimida un des deux Européens, qui se jeta à la nage pour aller négocier avec eux. Il fut pris & chargé de fers. Saint-Cri, trop foible pour résister, craignit de tomber entre les mains de ces barbares. La mort lui parut plus douce que l'esclavage ; & brave jusqu'au désespoir, puisqu'il n'a-

Intrépidité d'un capitaine.

voit plus qu'un soldat avec lui, il mit sur son pont ses poudres & ses grenades. Il attendit d'un front calme l'abordage; & quand beaucoup de Siamois furent entrés dans la barque, il mit le feu aux poudres, qui firent sauter en l'air les ennemis.

La barque maltraitée par cette secousse, échoua sur le rivage. Les Siamois faussement persuadés que les poudres étoient épuisées, crurent pouvoir s'en emparer sans péril. Saint-Cri les fit bientôt repentir de leur confiance téméraire. Il mit le feu à des barils de poudre qu'il avoit réservés, & leur effet fut plus meurtrier que le premier; mais il trouva lui-même la mort. Son compagnon gagna le rivage le sabre à la main. Les barbares fondirent sur lui; & accablé par le nombre, il expira sous leurs coups, après en avoir tué cinq.

Un autre exemple fait honneur à la fermeté généreuse du général François, dont les deux fils étoient

retenus dans la capitale. Le Roi les obligea d'écrire à leur pere que s'il refusoit d'amener sa garnison à Louvo, on alloit les faire mourir.

Le général, qui avoit les sentimens d'un vrai pere, se souvint qu'il étoit homme public. Il leur répondit :

*Fermeté de
des Farges.*

» Mes enfans, je suis aussi sensible
» à votre malheur que vous-mêmes ; je donneroïis volontiers ma
» vie, si je pouvois racheter la vôtre par ce sacrifice. Je ne puis que
» vous exhorter à prendre à mon
» exemple des sentimens conformes à votre devoir. Si vous périssez, souvenez - vous que c'est
» pour votre Dieu, votre Roi &
» votre pays, & soyez assurés que
» votre mort sera bien vengée.

Ces traits héroïques avoient rendu le nom François formidable, & faisoient désirer leur départ. On leur fournit trois frégates ; & pour en assurer le retour, l'Evêque de Métellopolis, le chef du comptoir François, & les deux fils du général, furent donnés pour ôtages.

Les troupes évacuèrent la forteresse le premier Novembre 1688, & emmenerent aussi deux Mandarins, pour être les garants que tout seroit exécuté sans restriction de la part du Monarque. On descendit pendant la nuit jusqu'à l'embouchure de la rivière.

Le général François invita à un grand festin les Mandarins, qui s'y rendirent avec les ôtages François. Après le repas, ils redemandèrent leurs ôtages Siamois; mais des Farges leur déclara qu'il ne les rendroit que quand les quatre barques qui portoient ses bagages, trois officiers & quatorze soldats, seroient à la vue de ses vaisseaux. Les Mandarins formalisés de ce refus, se hâtèrent d'en aller rendre compte au Barcalon.

Le ministre furieux de l'infidélité des François, fit appeler M. de Métellopolis, & lui dit: » La cour punira sévèrement ces Mandarins » imprudens pour avoir remis les » ôtages François, sans s'être assu-

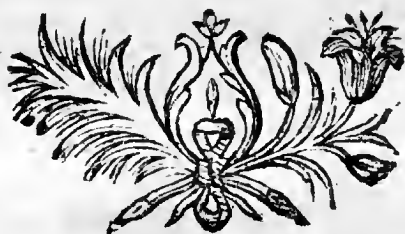
Incident
qui retarde
le départ.

» rés des nôtres. Vous & moi nous
» ferons enveloppés dans leur prof-
» cription. Vous serez regardé
» comme le complice de la perf-
» die des François ; & moi je serai
» puni d'avoir choisi des négocia-
» teurs infideles. Cherchons des
» moyens pour écarter un péril
» qui nous est commun ». Le pré-
lat, qui n'avoit point été admis au
conseil de des Farges, n'osoit le
condamner, & ne pouvoit le jus-
tifier. On convint qu'à mesure qu'on
rendroit un des trois ôtages, les
Siamois feroient partir le tiers de
ce qu'ils retenoient, & que le der-
nier tiers partiroit de l'embouchure
de la riviere, dans le temps que le
dernier Mandarin mettroit à la
voile. Des Farges relâcha sur le
champ le premier Mandarin ; mais
comme il avoit donné le premier
exemple de l'infidélité, les Siamois
se crurent autorisés à enfreindre
leur engagement ; & au lieu de ren-
voyer les barques, ils exigèrent
avec menace la restitution des deux
autres ôtages.

M. de Métellopolis écrivit au général une lettre pathétique, pour lui représenter que sa conduite alloit entraîner la ruine de tous les François & de l'Eglise naissante. Ces remontrances ne purent ébranler l'inflexible des Farges, qui, après avoir attendu pendant cinq jours l'exécution des promesses du

On met à la voile.

Barcalon, fit voile vers le détroit de Malaca, pour se rendre à Pondichéri avec les ôtages qui lui étoient absolument inutiles.



CHAPITRE VI.

Les Chrétiens sont persécutés après le départ de des Farges.

LE départ des François laissa les Chrétiens sans défenseurs. Les Siamois furieux de ce qu'on avoit enlevé leurs ôtages, suscitèrent une persécution sanglante, dont l'Evêque de Métellopolis fut la première victime. On l'arracha de son vaisseau avec outrage ; on le traîna ignominieusement dans la vase, & il resta long-temps exposé à l'ardeur du soleil & à la piqure des insectes. Les uns lui arrachotent la barbe ; d'autres lui crachoient au visage ; & ceux qui ne pouvoient en approcher pour le frapper , lui jetoient de la boue. Le Barcalon, témoin de tant d'outrages qu'il pouvoit empêcher d'un coup d'œil, parut inaccessible à la pitié. M. du Har, officier François, fut associé à ses souffrances. L'un & l'autre

Chrétiens persécutés.

furent chargés de chaînes. On les mit sur une galere, & on leur fit traverser le fleuve. Ils trouverent sur le rivage leurs infortunés compatriotes déchirés de coups. Le saint Evêque accablé d'infirmités, épuisé par ses souffrances, ne put soutenir ce spectacle douloureux. Ses forces s'affoiblirent; il tomba mourant dans la vase; d'où l'on eut beaucoup de peine à le retirer. Il passa tout le jour & la nuit suivante dans ses habits mouillés & couverts de boue, ce qui le rendit perclus de la moitié de ses membres. Un reste de vénération qu'on ne pouvoit refuser à sa vertu, attendrit ses persécuteurs. Les Siamois devenus sensibles, le conduisirent à Bancok, & l'enfermerent dans une cabane voisine de la maison d'une femme Chrétienne, dont le zèle officieux le rappela à la vie. Dès qu'il fut en état de supporter les fatigues du voyage, on le conduisit à la ville royale. Il fut mis sous une garde avare & cruelle,

qui, pour lui extorquer de l'argent, outroit les ordres sévères de son maître. Les autres François furent traînés dans la prison publique, séjour d'infection & de boue, où à force de souffrir, on se familiarise avec l'idée de la mort qu'on contemple sans la craindre.

Une soldatesque brutale fit une irruption dans le collège, d'où ils enleverent les prêtres, les écoliers & les domestiques. On ne respecta ni l'innocence de la jeunesse, ni les infirmités de la vieillesse. Tous furent conduits dans la prison, & confiés à un géolier féroce, qui se fit un mérite religieux de leur faire éprouver les rigueurs de la faim & les injures du temps. Sept François périrent de misère & de souffrances. Les Missionnaires, plus endurcis à la fatigue, résistèrent plus long-temps; mais neuf moururent quelques jours après avoir été élargis.

Toutes les rues de Siam offroient un spectacle de douleurs. Des prêtres

Cruautés
faites aux
François.

tres & des officiers François presque nuds , pâles & décharnés , se traînoient avec peine pour mendier de vils alimens qu'on leur jetoit avec mépris ; & malgré leur débilité , on les obligeoit de porter sur leurs épaules des paniers remplis d'immondices , tandis qu'une populace insolente & cruelle insultoit à leur malheur par des railleries indécentes & grossières.

Les Mahométans semblèrent suspendre leur haine naturelle contre les Chrétiens. Leur cœur s'attendrit sur leur sort. Ils eurent même la générosité de présenter une requête, où ils exposèrent que c'étoit attenter au droit des nations , que d'en user avec tant d'inhumanité envers des prisonniers de guerre : mais leur voix fut étouffée. Leur chef , qui étoit Mandarin de la première classe , craignit que cette requête ne parût être son ouvrage ; & jaloux de conserver sa faveur , il adopta le système cruel de la cour. Il exerça même les plus grandes rigueurs sur

deux Missionnaires, dont on l'avoit laissé l'arbitre. Ils furent condamnés aux travaux les plus pénibles & les plus avilissans. Des officiers Anglois ayant apperçu ces Prêtres vénérables courbés sous le poids des paniers, protestèrent hautement que si l'on n'arrêtoit le cours de tant de barbaries, ils ne feroient aucun quartier aux Mores qu'ils rencontreroient. Ils ne se bornèrent pas à faire des menaces vaines. Ils prêterent une somme considérable à ces deux infortunés. Les Missionnaires se font un devoir de publier que par-tout où ils ont trouvé des Anglois, ils ont éprouvé que la générosité leur étoit naturelle.

Anglois
compatif-
sans,

L'excès des miseres des prisonniers toucha leurs persécuteurs, qui adoucirent leur sort. Il leur fut permis de mendier chaque jour pendant une heure. Des personnes compatissantes leur faisoient des aumônes ; mais les criminels enchainés avec eux en faisoient leur

proie. Ceux qui avoient eu le bonheur de se soustraire par la fuite à la persécution, erroient de cabanes en cabanes. Un Chrétien Tonquinois bravant les défenses de leur donner un asile, en retira plusieurs dans sa maison. Les Jésuites Portugais, qui avoient eu le secret de se garantir de la persécution, n'usoient de leur liberté que pour procurer du soulagement à ces infortunés. M. Pomard, Missionnaire, qui avoit guéri le nouveau Roi d'une maladie dangereuse, n'avoit point été enveloppé dans le malheur commun: ce fut lui qui veilla particulièrement aux besoins de ses freres.

Excès de la
populace.

Le seul titre d'étranger, ou un seul mouvement de pitié, suffisoit pour allumer la haine & la fureur de la populace. Un Arménien, qui portoit des vivres aux prisonniers, fut mis aux fers, & il n'en sortit que pour être massacré par des prêtres fanatiques, qui croyoient servir leurs dieux par des assassi-

nats. Deux Portugais , après avoir été cruellement tourmentés , furent condamnés à servir les éléphans. Leurs femmes & leurs belles-mères furent réduites à l'esclavage. Une Religieuse venue de Manille fut traînée ignominieusement dans les rues avec un crucifix attaché sous les pieds , afin qu'on pût lui reprocher un jour qu'elle avoit foulé son Dieu.

Plusieurs Cafres esclaves triomphent des tourmens , & persévèrent dans leur foi. Les Tonquinois & les Cochinchinois , restés dans le camp de S. Joseph , furent préservés du pillage ; mais les uns furent condamnés à servir sur les galeres , & les autres dans les écuries des éléphans. Leurs femmes & leurs enfans furent employés aux travaux publics. Les Chrétiens Siamois ne furent point épargnés. Je n'entrerai point dans un plus grand détail de toutes ces souffrances : ce seroit offrir les mêmes scènes d'horreur & d'atrocité.

Les Portugais, tranquilles au milieu de la tempête, se félicitoient du naufrage des François. La malignité de leur jalousie fermoit leur cœur à la pitié, & ils négligeoient même la précaution de déguiser leur joie indiscrete. Ils se flattoient que débarrassés de toute concurrence, ils envahiroient le commerce des François, dont ils étoient bien éloignés d'avoir l'industrie, & sur-tout l'activité. Le Roi de la Cochinchine regarda cette persécution comme un attentat fait à l'humanité. On lui avoit présenté un mémoire où les François étoient peints comme des perturbateurs & des ambitieux, qui après avoir précipité le royaume de Siam dans le trouble & la confusion, porteroient les tempêtes dans ses Etats. Le Monarque clairvoyant démêla la malignité de cette imputation calomnieuse, & même il envoya des ambassadeurs à Siam pour y éteindre le feu de la persécution. Mais comme on étoit prévenu du sujet de leur

Le Roi de
la Cochinchine
protège les Chré-
tiens.

leur voyage, ils furent renvoyés sans avoir été entendus. Le Prince Cochinchinois fier & belliqueux, eût tiré vengeance de cet outrage, si la mort ne l'eût arrêté dans ses desseins.

La haine contre les Chrétiens commençoit à s'éteindre, lorsqu'on apprit que des Farges avoit abordé à Jonsalam avec cinq vaisseaux. Cette nouvelle répandit l'alarme. On se figura qu'il n'attendoit que de nouvelles forces pour venir demander vengeance des outrages faits à sa nation. Les imaginations ébranlées par la crainte le représentoient comme un vainqueur irrité, qui, le fer & la flamme à la main, alloit embraser leurs villes & leurs possessions. Les prisonniers furent resserrés plus étroitement, & leur sort devint plus affreux. Mais les craintes furent dissipées par une lettre qu'on reçut le lendemain du général François, qui manifestoit ses inclinations pacifiques. Après avoir exposé les justes

Des Farges
cause des
alarmes.

motifs qui l'avoient autorisé à garder les ôtages, il mandoit qu'il aimoit mieux renoncer à ses légitimes prétentions, que de rompre l'alliance qui subsistoit entre deux puissans Monarques. Qu'ainsi il renvoyoit les ôtages, avec serment de rendre en bon état les vaisseaux qu'on lui avoit fournis pour son embarquement. Il annonça en même temps la prochaine arrivée du chef du comptoir François, pour régler les comptes, & rembourser les sommes avancées, en cas que le prix des marchandises enlevées de la loge ne fût pas suffisant pour l'acquit des dettes.

Le jour même de la réception de ces deux lettres, l'Evêque délivré de ses chaînes, fut conduit à l'audience. Il lui fallut traverser la ville tout couvert de haillons, sans souliers & sans chapeau. On appela ensuite les Missionnaires, qui comparurent chargés de chaînes. Le Mandarin qui présidoit à l'assemblée, annonça avec fierté que

si le général François commettoit la moindre hostilité, on mettroit tous les Chrétiens à la bouche du canon, pour se venger de son infidélité. M. de Métellopolis reçut ordre d'écrire au général. Il obéit sur le champ; & quoique le Roi & ses Mandarins parussent satisfaits de sa lettre, ils lui en substituèrent une autre, où il apposa son cachet sans lui en donner la lecture. Les prisonniers, en attendant la réponse, furent dispensés du travail, & on les dispersa dans des prisons plus spacieuses, où ils eurent beaucoup moins à souffrir.

L'Evêque
lui écrit.

Des Farges, impatient de mettre à la voile, renvoya le dernier ôtage, qui se félicita beaucoup des bons traitemens qu'il avoit reçus. On se flattoit que ce témoignage & cette restitution engageroient la cour à ouvrir les prisons; mais il n'y eut que l'Evêque qui fut élargi. Les autres succombant sous les rigueurs d'une si longue détention, présentèrent une requête pour demander

la mort ou la liberté. Ce placet produisit son effet. On leur ôta leurs chaînes, on leur procura plusieurs adoucissements, & la cour fit défense de faire des railleries & de chanter des chansons contre les étrangers. On menaça de punir sévèrement ceux qui auroient la témérité de les troubler dans l'exercice de leur culte religieux. Ce premier trait de clémence fit naître l'espoir d'une liberté prochaine. Mais les Hollandois craignant de les voir rentrer en faveur, répandirent le bruit que la France faisoit un armement contre le royaume. On ajouta foi à cette imposture. Les prisonniers furent remis à la chaîne, où ils n'eurent d'autre consolation que le chant des hymnes sacrés. M. Paumard, Missionnaire accrédité à la cour, fit connoître que les bruits semés par des ennemis jaloux, n'étoient que des mensonges grossiers, & son témoignage n'étoit pas suspect dans une cour qui respectoit sa candeur. Les

Offices de-
savantageux
des Hollan-
dois.

prisonniers furent transférés dans une île voisine, dont la malignité de l'air fut aussi meurtrier que l'odeur putride des prisons. Plusieurs furent emportés par la contagion. Ceux qui leur survécurent traînèrent dans la langueur & l'épuisement des jours qui n'étoient qu'un supplice continu.

Tandis qu'ils souffroient sans espoir de soulagement, le Pere Tachard débarqua à Mergui sur la fin de l'année 1690; & avant de pénétrer plus avant dans le royaume, il fit savoir au Barcalon qu'il étoit porteur d'une lettre du Roi son maître, qu'il étoit chargé de renouveler l'alliance entre les deux couronnes, & qu'il ne pouvoit, sans compromettre le titre dont il étoit revêtu, demander une audience, avant d'être assuré de quelle maniere il seroit reçu. Deux Mandarins arrivés de France avec lui, l'avoient précédé à la cour, où ils avoient beaucoup exalté la magnificence du Monarque François, &

Arrivée du
P. Tachard.

les honneurs qu'on leur avoit dé-
férés , même après qu'il fut instruit
que ses troupes avoient été forcées
d'évacuer les forteresses de Mergui
& de Bancok. Ce témoignage flatta
la vanité des Siamois. Il leur parut
glorieux de se voir recherchés par
un Roi dont la puissance avoit hu-
milié la fierté des Hollandois , qui
seuls paroissoient redoutables aux
peuples de l'Inde.

Succès de
sa négocia-
tion.

Le premier fruit de cette ambaf-
sade fut la restitution du Séminaire ,
qui fut bientôt rétabli par l'activité
de l'Evêque de Métellopolis. Un
Arménien lui prêta une somme con-
sidérable , que M. Deslandes , chef
du comptoir François à Surate ,
eut la générosité d'acquitter. Le
zèle des Missionnaires devenu plus
actif & plus ardent par le feu de
la persécution , étoit ingénieux à
fournir aux besoins de tant d'infor-
tunés , dont les gémissemens & les
souffrances déchiroient leur cœur.
Le prélat alarmé du désespoir qui
leur faisoit sans cesse solliciter la

mort, s'offrit au Monarque pour être leur caution. Le respect qu'il avoit inspiré par ses vertus, le fit accepter pour garant: ce fut sur la foi de ses promesses qu'ils obtinrent leur liberté.

Le Séminaire se vit alors surchargé de cent treize personnes, qui n'avoient ni vêtemens pour se couvrir, ni d'alimens pour subsister. Le prélat se priva du nécessaire pour les soulager dans leurs besoins. On ne pouvoit découvrir par quel secret il multiplioit ses ressources; mais la générosité ne s'épuise jamais par ses largesses. Le Monarque lui-même fut étonné de sa charité féconde; & voulant lui fournir de nouveaux moyens pour exercer sa bienfaisance, il lui fit présent de cinq cens écus, pour remplir le vuide causé par ses largesses. Ce fut encore à sa sollicitation que plusieurs Chrétiens condamnés à l'esclavage furent remis en liberté. D'autres retenus par des Mandarins en crédit, ne purent as-

Sa bienfaisance.

souffrir l'avidité de leurs maîtres avarés : ils gémirent dans les fers jusqu'en 1695.

La persécution qui avoit couronné tant de martyrs, avoit aussi fait beaucoup d'apostats. Les Siamois cruels dans la recherche des supplices, sont trop lâches & trop efféminés pour les supporter ; & leur exemple est une nouvelle preuve que la cruauté est un vice qui a sa source dans un caractère mou & pusillanime.

Réflexion
sur cette ré-
volution.

L'histoire ne consacre les événemens que pour nous donner des leçons ; & quand on lit cette révolution, il est essentiel d'en démêler les ressorts. Faulcon, dont la grandeur étoit toujours incertaine & chancelante dans un pays où sa qualité d'étranger l'exposoit à la malignité de l'envie, crut pouvoir perpétuer son autorité en appelant des Européens pour les opposer aux Siamois, qui, comblés de ses bienfaits, n'en étoient pas moins ses ennemis. Ce n'est pas

qu'il eût l'ambition de monter sur le trône, comme ses ennemis l'ont publié : heureux d'occuper le second rang, il n'eût pu former que dans le délire le projet de parvenir au premier. Les François saisirent avec empressement l'occasion d'étendre leur puissance & leur commerce; & éblouis par l'éclat de ses promesses, ils eurent la légèreté de croire qu'ils alloient bientôt être les dominateurs de l'Inde.

Faulcon fit servir la religion à sa politique ambitieuse. Les personnes véritablement intéressées au triomphe de la foi, furent séduites par l'espérance de la conversion du Roi au Christianisme. Mais les officiers François, moins zélés & plus clairvoyans, s'aperçurent aisément que ce n'étoit qu'un piège tendu par le ministre à la simplicité crédule & bornée. Forbin interrogé sur ses dispositions par Louis XIV, lui répondit que ce Prince n'avoit jamais pensé à déserter le culte de ses peres, auquel

il paroissoit attaché ; & il ajouta que dans la premiere audience qu'il donna aux ambassadeurs, Chaumont s'étendit fort au long sur les maximes du Christianisme , & que Faulcon qui servoit d'interprète , n'en dit pas un seul mot à son maître ; que dans les audiences particulieres l'ambassadeur avoit toujours insisté sur la Religion ; mais que l'interprète adroit avoit toujours été infidele. L'Evêque de Métellopolis , qui étoit présent , & qui entendoit la Langue Siamoise , auroit pu révéler le secret ; mais il craignoit de s'attirer l'indignation d'un ministre qui savoit punir comme il savoit récompenser.

Le Pere Tachard fut un des principaux instigateurs de cette entreprise dispendieuse. Sans doute que séduit par son zèle , il eut une aveugle confiance dans ce ministre artificieux dont il fut le secretaire ; & Forbin assure avoir vu plusieurs brevets signés par *Monseigneur* , & plus bas , *Tachard*. Ainsi , tandis

que ce Pere présidoit aux délibérations publiques, les Evêques & leurs Prêtres se répandoient dans les humbles cabanès, où ils étoient plus assurés de trouver des disciples que dans le palais du Monarque. La révolution étoit facile à prévoir. Les inclinations du Roi pour les François étoient plutôt un caprice passager qu'un penchant décidé. Leur établissement ne pouvoit avoir tout au plus que la durée de la vie du Monarque, qui, en laissant son trône à son héritier, lui transmet rarement ses inclinations. Le début des François fut brillant, & leur faveur fut inconstante comme eux. C'est une destinée qu'ils éprouvent en tous lieux. La fortune leur sourit d'abord; ils semblent faits pour conquérir tous les cœurs, & finissent par être détestés.





CHAPITRE VII.

*Suite des principaux événemens jusqu'à
la révolution de 1760.*

Etat du
royaume.

LE royaume de Siam étoit florissant au-dedans, & respecté au-dehors sur la fin du siècle dernier. Le secours que Louis XIV daigna y envoyer, en assuroit les prospérités, & suffisoit peut-être pour corriger le vice de sa constitution ; mais ce qui devoit lui donner une splendeur nouvelle, fut la cause de ses malheurs & de son bouleversement. Les Siamois méconnurent le prix d'un bienfait qui faisoit leur sûreté, & préparoit leur gloire. Ce Prince pusillanime craignit d'être asservi par cinq cents hommes qu'on envoyoit pour le défendre. Ils furent regardés comme des ambitieux, qui, sous le titre affectueux d'amis, n'étoient venus que pour être leurs tyrans. Les Talapoins éleverent leur voix fé-

ditieuse contre leurs généreux défenseurs, & placèrent sur le trône un ambitieux qui les avoit éblouis par le faîte d'un zèle affecté pour leur culte.

Pitracha, placé sur un trône souillé du sang de la famille royale, étoit né avec tous les talens des grands hommes, & tous les vices des insignes scélérats. Dès qu'il eut forcé les François à quitter ses Etats, il ne vit rien qui pût lui faire ombre. Tandis qu'environné des adorateurs de sa fortune, il jouissoit du fruit de ses crimes, un Prêtre du Pégu, qui se disoit l'aîné des deux freres du dernier Roi, alluma le feu d'une nouvelle rebellion. Il avoit été long-temps prisonnier à Juthia, & pendant sa détention il s'étoit exactement informé de l'état de la cour. Cet imposteur embellit son roman des couleurs les plus séduisantes, & dix mille Siamois se rangerent sous ses enseignes. Il lui étoit plus facile de faire des dupes, que de faire sub-

Un Prêtre
suscite la re-
bellion.

sister une armée ; mais le fanatisme qu'il inspira fit fermer les yeux sur la grandeur des périls , & tous parurent résolus de venger leur chef, ou d'expirer avec lui.

Le fils du
Roi est sur
le point d'être pris.

Le fils du Roi s'étant proposé d'aller prendre quelques amusemens dans un lieu éloigné de quelques lieues de la capitale, s'y rendit avec une cour nombreuse & magnifique. Le Prêtre Péguan résolut de lui rendre des embuches dans un bois qu'il falloit traverser. Son dessein étoit de le massacrer avec toute sa suite, de marcher ensuite vers la ville, où tout étoit dans une fausse sécurité, & de se défaire du Roi & de toute sa famille. Ce projet concerté avec le plus grand mystère, auroit eu un entier succès, si la défiance naturelle aux enfans des tyrans n'eût éclairé le Prince sur le danger où il s'étoit précipité. Il apperçut cette multitude armée, & aussi-tôt il comprit que c'étoit pour attenter à sa vie : au lieu de la défendre, il s'enfuit avec précipita-

tion , laissant un riche butin , dont l'appas empêcha les conjurés de le poursuivre.

Lorsqu'ils eurent assouvi leur avidité , ils marcherent vers la capitale qu'ils espéroient trouver sans défense. Pitracha informé du péril qu'avoit couru son fils , rassembla sur le champ douze mille soldats qu'il détacha pour dissiper cette vile canaille. Le Prêtre rebelle fit d'abord une bonne contenance ; mais il commandoit à ses troupes sans courage & sans discipline , pour qui tout étoit à craindre , & rien à espérer. Sa petite armée faisie d'épouvante , se dispersa sans combattre. On ne put faire que trois cens prisonniers , & il n'en périt que trois cens par l'épée. Le Prêtre imposteur erra quelques jours dans les bois avec un jeune homme qui ne l'avoit point abandonné. Il fut trouvé dormant sous un arbre , & conduit à Juthia , où , en-

Punition
du rebelle.

ges de la populace ; ensuite on lui fendit le ventre , & pendant qu'il respiroit encore , il vit ses entrailles servir de pâture aux chiens.

Il paroît que Pitracha ne jouit pas long-temps de son usurpation , puisque l'on voit son fils placé sur le trône en 1700. Il signala les premières années de son règne par l'alliance scandaleuse qu'il contracta avec la veuve de son pere , qui lui donna sa main sans lui donner son cœur. Cette Princesse eut une destinée bien singulière. Elle fut successivement l'épouse du pere , du fils & du petit-fils. Cette victime de l'amour ne ressentit jamais la passion qu'elle avoit eu le malheur d'inspirer ; & ce fut pour s'arracher des bras d'un époux abhorré , qu'elle se retira dans un couvent , où elle mourut en 1715.

Portrait
du nouveau
Roi.

Le nouveau Monarque superstitieux & débauché , se livra tout entier aux impressions de ses Prêtres idolâtres , qui , par leurs mortifications , se chargeoient de racheter ses

fautes. A son exemple , chacun bâtit des temples d'idoles. Le commerce & l'industrie tomberent dans la langueur ; & le peuple occupé de cérémonies extravagantes , ne songea plus aux moyens de se garantir des invasions étrangères. Les faux dieux eurent de nombreux adorateurs , & l'Etat manqua de soldats pour le défendre. La fortune servit le royaume au défaut de la prudence. Les Rois voisins se faisoient mutuellement la guerre ; & trop occupés chez eux , ils ne pouvoient tenter de conquêtes chez l'étranger.

Ce fut sous ce règne que le royaume fut frappé du fléau de la stérilité. Une sécheresse continue changea le sol le plus fécond en une poussière aride. Le riz , qui est l'aliment ordinaire , fut bientôt épuisé ; & pour surcroît de misère , le poisson , qui y supplée , devint rare & empoisonné. Les eaux du Menan , qui naturellement sont claires & limpides , devinrent tout-à-coup

Phénomène
extraordinaire.

si épaisses & si vertes , qu'elles teignoient en cette couleur. Une espèce de crème encore plus épaisse & plus verte couvroit toute la superficie de ce grand fleuve : on n'y pêchoit que des poissons morts ou languissans. Le Roi craignant que ces eaux corrompues ne multipliasent les maladies dont le pays étoit affligé, fit défense d'en boire & de s'y laver. Cette défense excita le murmure du peuple , pour qui l'eau est la chose la plus nécessaire. La révolte étoit prête d'éclater , lorsque la cour se servit du frein de la superstition pour rétablir le calme. Les Prêtres publièrent qu'une divinité nommée *Prain* avoit apparu près d'une porte de la ville , & avoit déclaré que l'altération des eaux étoit un de ses bienfaits , & qu'elles étoient un remède assuré pour arrêter la contagion. A cette nouvelle , tout le peuple passa de l'abattement dans les douceurs de l'espérance : chacun courut au fleuve pour se laver & s'oindre de cette

crème, qui un moment auparavant leur paroïssoit meurtrière. Enfin au bout de quinze jours ce phénomène s'éclipfa. L'inondation causée par une pluie abondante se répandit dans les campagnes, & en hâta la fécondité.

Le règne de ce Prince, comme celui de ses successeurs, n'offre aucuns traits dignes de passer à la postérité. Son fils, héritier de son trône, n'est connu que par ses défaites. Son armée forte de cinquante mille hommes, & sa flotte qui portoit vingt mille combattans, entrèrent dans le royaume de Cambaye, alors déchiré par des troubles domestiques. Cette armée en eût fait la conquête, si elle eût été conduite par un général plus habile. Mais le Monarque Siamois assoupi dans les voluptés de son sérail, en avoit confié le commandement à son premier ministre, né pour les emplois pacifiques, & sans capacité pour la guerre. Ce ministre qui connoissoit la portée de ses

Défaite des
Siamois.

talens , n'avoit point brigué l'honneur du commandement ; mais le Roi qui ne se défioit point de son discernement dans le choix de ses agens , se persuada que celui qui favoit gouverner les Empires , favoit aussi les conquérir.

Le Roi de Cambaye , trop foible pour s'opposer au torrent qui menaçoit de l'engloutir , ordonna à tous ses sujets , habitans des frontieres , de se retirer avec leurs effets dans la capitale , & de réduire en cendres tout ce qu'ils ne pourroient pas emporter. Les campagnes furent ravagées. Cinquante lieues de pays furent changées en déserts arides , qui à peine fournissoient des subsistances aux animaux. Le Monarque se déclara vassal de celui de la Cochinchine , pour en obtenir un secours de quinze mille hommes de terre , & de trois mille sur des galeres destinées à protéger les côtes.

L'armée Siamoise , pleine de confiance dans la supériorité du

nombre, & plus fiere encore de ne point trouver d'ennemis pour lui disputer les passages, pénétra témérairement dans le pays; mais plus elle faisoit de progrès, plus elle approchoit de sa ruine. La famine plus cruelle que le fer des ennemis, exerça les plus affreux ravages dans leur camp. Les campagnes dévastées n'offroient aucuns fruits aux hommes, ni de fourrages aux animaux. On fut dans la nécessité de tuer les bêtes de somme pour en dévorer la chair. Les soldats qui n'étoient point accoutumés à cette nourriture, furent attaqués de dissenteries & de fièvres qui en emporterent la moitié. Le général qui avoit prévu ce désastre sans avoir pu le prévenir, se retira avec les débris de son armée, & sa retraite fut sans cesse inquiétée par les ennemis qui le harcelèrent.

Leur armée
est détruite.

La flotte Siamoise, quatre fois plus nombreuse que celle des ennemis, n'eut pas une meilleure des-

tinée. Leurs petites galeres rédui-
sirent en cendres la ville de Ponte-
amas. Deux cens tonneaux de dents
d'éléphans furent la proie des flam-
mes. Les Cochinchinois profiterent
de l'éloignement de ces galeres pour
attaquer les vaisseaux de charges
qui étoient à la rade à plus de
quatre mille de la ville embrasée.
Les galeres Siamoises retenues dans
la riviere extrêmement basse, ne
purent venir au secours de leurs
vaisseaux; & craignant qu'après cet
échec la famine ne fût aussi fu-
neste à la flotte qu'elle l'avoit été
à l'armée de terre, elles firent voile
pour leur pays.



CHAPITRE VIII.

Révolution de 1760.

AVANT de rapporter la révolution qui bouleversa le royaume de Siam en 1760, il est à propos de donner le précis de la succession au trône. L'héritier de Pittracha eut plusieurs fils; & comme il étoit mécontent de l'aîné, il désigna le second pour lui succéder. Celui-ci se montra véritablement digne du trône par le refus qu'il fit d'y monter au préjudice de son aîné, qu'il fit rentrer dans la jouissance des privilèges de la nature. Il n'exigea de lui qu'une condition, ce fut d'être son successeur en cas qu'il vînt à mourir le premier. Cette condition fut acceptée. L'aîné recueillit l'héritage de son pere, & le puîné fut déclaré grand Prince, c'est-à-dire héritier présomptif de la couronne.

Des successeurs au trône.

Le nouveau Roi eut plusieurs

Modération
d'un
Prince.

enfans ; & séduit par sa tendresse paternelle , il étouffa les sentimens de générosité dont son frere lui avoit donné un si noble exemple ; & infidele à ses engagemens , il nomma pour son successeur son fils aîné qui avoit embrassé la profession de Talapoin. Ce jeune Prince respectant la foi des traités , eut horreur d'être le complice du parjure de son pere. Il préféra la simplicité de la vie religieuse à l'éclat des grandeurs , dont il ne pouvoit jouir qu'en souillant la mémoire de l'auteur de ses jours. Le Monarque le voyant opiniâtre dans ses refus , désigna en 1733 son second fils pour être son successeur , & mourut quelque temps après d'un cancer à la gorge.

Le frere du Monarque décédé étoit revêtu du titre de grand Prince , & les Siamois étoient accoutumés à le respecter , comme devant être un jour leur maître. Cinq mille soldats qu'il entretenoit dans son palais , étoient toujours prêts à

à se dévouer pour appuyer ses droits. Son neveu, en faveur du testament de son pere, fit assembler dans le grand palais quarante mille hommes, pour en imposer au rival de son pouvoir. Il avoit eu soin de mettre dans ses intérêts les quatre premiers officiers du royaume ; & dépositaire du trésor de l'Etat, il lui étoit facile d'acheter des partisans. Tout le peuple étoit dans la dépendance des ministres, qui tous se flattoient de perpétuer & d'étendre leur autorité sous un Roi jeune & sans expérience, qui seroit obligé de se décharger sur eux du fardeau des affaires.

Troubles
domestiques.

Les grands, réunis sous le drapeau du jeune Prince, sembloient annoncer le triomphe de sa cause, & ce fut ce qui prépara sa chute. La jalousie du commandement mit la division, & rarement l'on est concurrent sans être ennemi. Les grands officiers s'imaginèrent que le Barcalon abusant de son auto-

rité illimitée , vouloit les rendre les instrumens de son ambition & de sa grandeur. Ils parurent craindre qu'après avoir été assez puissant pour tenir le grand Prince dans l'abaissement , il ne succombât à la tentation d'élever l'édifice de sa fortune sur les débris de la famille royale , & de mettre la couronne sur sa tête. Il leur sembla plus glorieux d'obéir à leurs anciens maîtres , que de se voir réduits à ramper sous la dépendance d'un de leurs égaux : ainsi tous travaillèrent en secret à détruire leur ouvrage.

Guerre civile.

La guerre éclata entre les deux Princes rivaux. Les inclinations du peuple partagées répandirent partout le désordre & le tumulte. Le grand & le petit palais se foudroyoient réciproquement par le canon. Tous les habitans alarmés attendoient la mort sous leurs toits , & la ville n'eût bientôt offert que des monceaux de ruine , si l'on n'eût eu des canoniers pour diriger

les coups de ces globes destructeurs.

Le Barcalon plein de cette confiance présomptueuse qu'inspire aux hommes vains la supériorité des forces , résolut d'engager une action décisive , dont le succès alloit le rendre maître du petit palais. On en vint aux mains. Les troupes du grand Prince furent mises en déroute , & furent poursuivies jusqu'au pied des murailles de son palais. Les vainqueurs tinrent conseil pour délibérer s'il étoit à propos de donner un assaut. Le Barcalon & ses partisans opinèrent pour l'affirmative ; mais il se trouva un des grands officiers qui représenta que la nuit approchant , rendroit l'attaque plus sanglante & plus meurtrière ; que d'ailleurs le soldat n'ayant point , dans les ténèbres , de témoins de son courage ou de sa lâcheté , étoit moins ardent à remplir son devoir ; & qu'en différant l'assaut jusqu'au lendemain , on épargneroit le sang précieux

Le grand Prince est défait.

de la nation. Cet avis prévalut, & l'attaque fut différée.

Il est vain-
queur à son
tour.

Le grand Prince instruit par des émissaires secrets de tout ce qui se passoit dans le camp de l'ennemi, profita de la sécurité qu'inspire l'ivresse d'un premier succès; & persuadé que celui qui attaque paroît toujours redoutable, il fondit avec impétuosité sur ceux qui s'étoient avancés au pied des murailles. Les ténèbres redoublent la terreur que cette attaque répand. Le bruit des armes, les cris des combattans qui portent ou reçoivent le trépas, faisoient croire aux Siamois que cette nuit terrible alloit les plonger dans une ombre éternelle. Les assiégés immobiles & sans défense se laissent égorger comme des animaux stupides. D'autres prennent la fuite & se débarrassent de leurs armes; ils sont poursuivis jusques sous les murs du grand palais. Le Roi envoie des troupes nouvelles pour opposer une digue

à ce torrent prêt de l'engloutir. Les soldats indociles & rebelles méconnoissent sa voix; & au lieu d'obéir à ses ordres, ils se rangent sous les drapeaux de son oncle.

Alors se voyant trahi & abandonné par ses sujets, il met toute sa confiance dans les Malais qu'il avoit à son service; & après les avoir encouragés par de magnifiques présens & par l'espoir des plus grandes récompenses, cette troupe sortit du palais avec une contenance fiere & assurée, qui sembloit être un témoignage de son zèle, & un présage de sa victoire. Mais à peine ces mercenaires furent-ils à quelque distance du palais, qu'ils donnerent un exemple de la plus grande infidélité, ou de leurs inclinations pusillanimes. Ces étrangers chargés de présens, désertent le drapeau de leur bienfaiteur. Les uns se retirent dans leur pays pour y jouir du fruit de leur trahison; & les autres plus coupables s'enrô-

Désertion
des Malais.

lent dans les troupes qu'ils avoient promis de combattre.

Faute du
Barcalon &
du Chacri.

Le Barcalon & le Chacri, du haut des murailles du grand palais, furent les tristes témoins de cette défection. Désespérant alors de leur salut, ils disparurent, sous prétexte d'aller donner des ordres. Les autres officiers ne les voyant plus reparoitre, se disperserent pour aller chercher un asile qui les mît à couvert du premier ressentiment du vainqueur. Le Roi resté seul avec ses deux freres, n'attendoit plus que la mort que des assassins vinrent bientôt lui donner. L'aîné s'étoit retiré dans sa pagode, où il gémissoit sur des désordres dont il n'étoit ni l'auteur ni le complice. Les deux Princes abandonnés de leurs adorateurs mercenaires, se sauverent avec quelques domestiques dans un bateau, emportant avec eux une somme considérable d'argent.

Aussi-tôt que le grand Prince eut

appris que le palais du Roi étoit abandonné, il ordonna à ses gens d'en prendre possession. Plusieurs Princes de la famille royale s'y tenoient enfermés comme dans un asile inviolable & sacré. On les chargea de chaînes ; on leur fit souffrir tous les tourmens que peut inventer la vengeance ingénieuse ; & après les avoir dépouillés de tous leurs biens , ils n'eurent plus que l'espoir de mourir. Cette guerre civile fit répandre beaucoup de sang ; mais il périt moins de monde dans le combat que sous le glaive des bourreaux.

Toute la famille royale est détruite.

Le nouveau Monarque , à son avènement au trône , donna l'exemple de la plus grande modération , qui fit oublier qu'il y étoit monté par le sacrifice sanglant de ses sujets. Il offrit à l'aîné de ses neveux la couronne ; mais il ne put l'arracher à son état. Ce Prince religieux protesta de mourir Talapoin , comme il arriva quelque temps après.

Le Roi se croyoit assis sur un trône chancelant, tant que les deux Princes fugitifs n'étoient point en son pouvoir. Les anciens ministres errans dans le royaume y entretenoient le feu des discordes civiles, qui étoit moins éteint qu'assoupi. Le Chacri & le Barcalon eurent l'imprudente audace de se montrer quelque temps après dans la capitale, revêtus d'un habit de Talapoin. Ils se flatterent de l'impunité de leur faute, en paroissant sous cet extérieur respecté. Le Monarque, pour ne point attenter aux privilèges de l'état qu'ils avoient embrassé, les fit arrêter par le chef des Talapoins. Ils comparurent au tribunal de leur juge, où ils subirent un examen rigoureux. Leurs réponses artificieuses & subtiles resisterent sans répliques. Ils alléguèrent qu'ils n'avoient été que les exécuteurs des ordres du Roi, à qui ils devoient une obéissance absolue. Ce fut par cette excuse qu'ils évitèrent le supplice terrible qui

Le Chacri
& le Barcalon
sont arrêtés.

Ils sont absous.

leur étoit préparé. On avoit résolu de les accrocher avec des hameçons par-dessous le menton , & de les suspendre en l'air jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. On vouloit que leur supplice ressemblât à celui des poissons , dont leur passion pour la pêche en avoit exterminé un grand nombre : crime exécrationnable aux yeux des Siamois , qui se font un scrupule de les faire mourir.

Les premiers juges n'ayant point trouvé de raisons pour les condamner , le Roi chercha d'autres moyens de s'en défaire. Il consulta les ministres & les dépositaires des loix du royaume , qui , après avoir approfondi les chefs d'accusation , répondirent que loin de mériter des châtimens , ils étoient dignes des plus grandes récompenses. Cette décision devoit surprendre , étant prononcée par des juges tremblans sous le sceptre d'un despote , qui d'un mot pouvoit les dégrader & les anéantir : mais les tyrans im-

plorent toujours le secours de la loi, lorsqu'elle parle pour prescrire aux peuples l'obéissance, & ils en violent la pudeur lorsqu'elle assigne des bornes à leur pouvoir usurpé. Ce fut le despote lui-même qui dicta cette décision, qui apprenoit » qu'un citoyen n'étoit jamais coupable en exécutant les ordres de » son maître.

Il ordonna de relâcher sur le champ les accusés; & comme s'il eût voulu honorer leur fidélité, il les fit supérieurs des deux premiers temples de la ville, où ils espéroient mener une vie tranquille à la faveur de leur obscurité, qui est le seul rempart du citoyen contre les attentats du pouvoir arbitraire. Mais à peine étoient-ils arrivés à leur retraite, que vers le milieu de la nuit cinq à six Malais vinrent les demander de la part du Roi. Ils pressentirent qu'on venoit leur prononcer l'arrêt de leur mort. Le Barcalon insensible à la vie, ne témoigna que du mépris pour elle;

& loin de paroître effrayé, il reprocha au Chacri sa foiblesse & sa pusillanimité. Il lui représenta qu'il falloit se soumettre sans murmurer aux coups qu'on ne pouvoit éviter. Lorsqu'ils furent un peu éloignés de la pagode, on les dépouilla de leur habit de Talapoin, & on leur mit une toile autour des reins. Le Barcalon voit sans émotion l'appareil de la mort. Il présente le sein au poignard de ses bourreaux, & il expire percé d'un seul coup. Le Chacri au contraire, ardent à défendre sa vie, reçut plusieurs blessures avant de tomber. Leurs corps furent enlevés pour être empalés : on les exposa à la vue de la multitude, comme un monument des justes vengeances du Monarque.

Ils sont
massacrés.

Les deux Princes qui s'étoient sauvés donnoient toujours de vives inquiétudes. Ils échappèrent pendant long-temps aux recherches qu'on fit pour découvrir leur asile. Il étoit intéressant de prévenir leur passage chez quelque na-

Evasion des
Princes.

tion voisine, où ils auroient pu jeter les semences d'une révolution. Ils s'étoient tenus cachés dans un champ de riz, où ils furent bientôt abandonnés de leurs domestiques, à l'exception d'un seul qui leur resta fidèle. Ce serviteur zélé alloit leur chercher un peu de riz & du poisson pour les nourrir. Ils passèrent un mois de la sorte, exposés aux intempéries de l'air, & en proie aux besoins & à la crainte.

A la fin ce domestique fut reconnu dans la place publique où il achetoit quelques alimens pour ses maîtres infortunés. Plusieurs personnes déposèrent qu'il s'étoit sauvé avec eux, & qu'étant compagnon de leur fuite, il devoit savoir l'endroit où ils se cachoient. Les souffrances lui arrachèrent son secret.

Ils sont dé-
couverts.

Les Princes enlevés de leur retraite furent transférés dans les prisons du palais. Dès ce moment ils ne doutèrent plus que leur mort ne fût prochaine, & que leur oncle ne leur pardonneroit jamais, étant

les fils de son ennemi. Ils furent interrogés ; & dans leurs réponses ils montrèrent plus de résolution qu'on n'en devoit attendre de Princes aussi jeunes, dont l'éducation n'avoit pu rectifier les penchans vicieux. Leur condamnation avoit précédé l'examen de leur procès ; ainsi ils furent condamnés tout d'une voix à la mort.

Le plus jeune avoit fait faire des masques pour une pièce qu'il avoit ordonné de représenter. Il demanda, avant de mourir, qu'on lui accordât la consolation de les voir : ce qui marquoit beaucoup d'enfance, ou beaucoup de penchant à la frivolité. La Reine sollicita vainement leur grace. Le Roi lui répondit qu'ils étoient nés avec des inclinations qui seroient un jour funestes à l'Etat. Effectivement ces Princes, qui devoient exciter la compassion, ne furent nullement regretés. On étoit généralement convaincu de la perversité de leurs penchans. Ce ne fut que par leur

Leurs mauvaises inclinations.

mort que le grand Prince devint réellement Roi. Il réunit toute sa tendresse dans son neveu qui avoit constamment refusé la couronne que les Siamois avoient voulu lui déferer. Cette prédilection du Monarque excita la jalousie de son fils aîné , qui forma la résolution de l'assassiner. Il associa deux de ses freres à son crime , & le jour fut pris pour l'exécution de ce barbare dessein. Le Prince étant allé rendre ses devoirs au Roi , fut attendu par ses cousins germains , qui , à certains mouvemens , lui firent connoître qu'ils alloient attenter à sa vie. Il rentre tout effrayé , & se prosterne aux pieds du Monarque , qui , instruit de l'attentat , fit des informations pour le constater. Le second & le troisième des fils furent convaincus d'être les auteurs de cette inhumanité. Le pere , saisi d'horreur , les fit paroître devant lui , & leur infligea des peines si rigoureuses , que pour s'y soustraire , ils protesterent que c'é-

Les Prin-
ces conspi-
rent la perte
de leur cou-
sin.

toit par complaisance pour leur frere aîné qu'ils s'étoient précipités dans le crime. Le pere fut saisi d'angoisse en apprenant que son fils le plus chéri étoit le plus coupable. Il le fit appeler, & le fit coucher par terre pour être puni.

Le Prince Talapoin témoin d'une scène sanglante dont il étoit la cause innocente, sentit la conséquence d'un châtiment infligé à celui qui pouvoit être un jour son maître. Il se prosterna sur le corps du coupable, en s'écriant : Seigneur, ordonnez qu'on frappe plutôt sur moi que sur votre fils. Le Roi étoit pere; il fut bientôt séduit par son cœur. Sa colere désarmée n'éclata qu'en menaces contre son fils criminel, qui, pour se réconcilier avec le Prince Talapoin, embrassa la vie monastique dans le même couvent : mais dans l'ombre de la retraite il jouissoit de tout l'éclat du pouvoir. Les principaux officiers de l'Etat & le peuple continuerent à le respecter comme l'hé-

Générosité du Prince Talapoin.

ritier présomptif de la couronne. En effet il sortit de sa pagode en 1740, & son pere le déclara son successeur au trône. Depuis ce moment, il occupa le palais que les grands Princes ont coutume d'habiter. Il reconnut mal la prédilection de son pere. Ses vices le rendirent en 1756 l'objet de la haine paternelle. Il fut accusé par son frere bâtard d'avoir souillé le lit de son pere, & condamné sans forme de procès à une prison perpétuelle.

Il ne restoit au Roi que deux fils légitimes qu'il avoit eu de la fene Reine. L'aîné vivoit abruti dans la plus infame débauche: ce fut un sujet pour l'exclure de la succession au trône, d'autant plus qu'il étoit encore affligé d'une lèpre dégoûtante. Le cadet lui fut préféré; il s'appeloit Chaoual-Padou, c'est-à-dire Seigneur du temple. Ce Prince élevé depuis sa tendre enfance dans les pagodes au milieu des Talapoins, y avoit puisé le poison de l'erreur. Partisan zélé du culte in-

sensé de son pays , il s'étoit concilié tous les cœurs de la nation qui voyoient leurs superstitions annoblies par un si illustre exemple. Sévere observateur de la justice , il punissoit rigoureusement la fraude & le larcin. Ses belles qualités le firent reconnoître d'un consentement unanime pour grand Prince par tous les grands & le peuple. Son mariage , qui suivit de près son couronnement , fut regardé comme le présage de la prospérité de l'Empire. Le pere , courbé sous le poids des années , mourut en 1748 , âgé de quatre-vingts ans.

Chaoual - Padou fut aussi - tôt reconnu par tous les officiers de l'Etat. Quelques-uns de ses freres bâtards tenterent d'allumer une guerre civile ; mais leur révolte ne resta point impunie. Ils furent jetés dans les prisons , où ils moururent de misere. Leur mort rendit le calme à l'Etat : le peuple soumis ne lui donna aucune inquiétude. Mais son frere qu'il eut la foiblesse de

Chaoual-
Padou monte
au trône.

Il abdique
la couronne.

rappeler à la cour, offrit le scandale de la dissolution ; & censeur amer de l'administration publique, il se comportoit plutôt en Roi qu'en sujet ; & pour adoucir le chagrin de sa dégradation, il affectoit de se placer à la droite du Roi, trop modeste & trop foible pour l'en punir. Enfin le Monarque rebuté d'avoir sans cesse à essuyer ses caprices impérieux, résolut d'abdiquer une couronne dont le poids l'accabloit. Il renonça de lui-même au tumulte des affaires, & préféra le silence des pagodes, où rien ne troubloit la tranquillité de son ame. Il reprit l'habit de Talapoin ; & enfermé avec environ mille Prêtres idolâtres, il ambitionna la vanité de les surpasser dans la prétendue science de connoître l'avenir. Il chercha le secret de se rendre invisible & immortel par le moyen du vis-argent, dont il prit une dose si forte, que toutes les dents lui en tomberent. Entièrement occupé de ces frivolités qui dévoient la pe-

titeffe de son ame, il devint indifférent aux destinées publiques, & n'eut d'autre amusement que de fouiller dans les archives du mensonge, & d'y puiser des fables consacrées par une imbécille crédulité.

Tandis qu'il vivoit étranger sur la terre, l'ennemi porta la désolation & l'épouvante jusqu'aux portes de la capitale. Le Roi, sans capacité pour les affaires & pour la guerre, étoit dans l'impuissance de conjurer l'orage. Les Princes & les grands de l'Etat se rendirent en foule à la pagode de Chaoual-Padou, & lui firent les plus vives instances pour venir reprendre les rênes de l'Empire ébranlé. Il se rendit à leurs vœux; & son frere se dépouillant de sa fierté, parce qu'il n'étoit plus temps de se dissimuler sa foiblesse & son incapacité, lui remit dans les mains un sceptre qu'il ne pouvoit plus porter. Il l'invita lui-même à remonter sur un trône que lui seul étoit digne d'occuper. Il céda à tant d'instances réitérées, & fit

Irruption
des Bramas.

le sacrifice de son goût pour la retraite. Mais avant d'entrer dans les détails de cette révolution , je dois faire connoître quelles étoient les forces & la situation des peuples qui venoient l'attaquer.

En 1754 , les Bramas , peuple du royaume d'Ava , languissoient depuis cinq ans sous la domination Péguane. Ils avoient vu mourir leur Roi , leur Reine , & la plupart des Princes de leur nation. Le souvenir de leurs maux passés , & le sentiment actuel de leur servitude & de leur humiliation , les faisoient sans cesse soupirer après un libérateur. Ils n'en cherchèrent point parmi ces hommes amollis par le luxe des cours , & qui , fiers de leurs titres usurpés , mesurent leurs talens sur leur ambition. Ils jetèrent les yeux sur un de leurs compatriotes , nommé Manlong , jardinier de profession , qui , dans un corps condamné à des fonctions abjectes & pénibles , avoit le courage & la fermeté d'un héros. Ils

Les Bramas
élisent un
Roi.

le prient tous d'une commune voix d'accepter le sceptre & la couronne, pour les affranchir du joug de leurs tyrans. » Oui, répond cet homme » extraordinaire, je consens à être » votre Roi ; mais avant toutes » choses, je veux éprouver si vous » êtes dignes d'avoir un chef tel » que moi. Je vous ordonne d'aller » abattre les têtes de tous ces ty- » rans subalternes que les Péguans » ont mis en place pour vous op- » primer ». Tous répondirent, si vous n'exigez de nous que ce sacrifice, vous allez bientôt être obéi ; & dans le même instant ils coururent massacrer tous les officiers de justice & de guerre que leurs tyrans avoient envoyés pour les contenir dans l'obéissance. Ils revinrent ensuite vers leur héros, les mains teintes du sang de leurs oppresseurs, & ils le proclamèrent Roi d'une voix unanime.

Ce nouveau Monarque fit distribuer des armes à ses sujets. Il leur apprit l'art de monter à cheval, &

Talens de
ce nouveau
Monarque.

de se servir avec avantage du fusil, deux talens dans lesquels il excelloit lui-même. Ses fusiliers eurent ordre de tirer sur quiconque auroit la lâcheté de reculer, soit dans les sièges, soit dans la mêlée. Cette discipline nouvelle fut rigoureusement observée. Les Bramas devenus invincibles, dictèrent des loix à tous les habitans du Pégou. Un de leurs généraux, qui s'étoit retiré dans les forêts avec son armée, apprenant que celle des Bramas étoit retournée dans le royaume d'Ava, profita de son éloignement pour reprendre Siriam, ville & port du Pégou. Il s'y rendit le maître d'un navire, le fit promptement équiper, & partit au commencement de 1759 pour Pondichéri à la côte de Coromandel. Il écrivit en même temps au gouverneur des établissemens François dans les Indes Orientales, une lettre accompagnée de riches présens, pour en obtenir du canon & des munitions de guerre.

Ce navire ne put gagner la côte de Coromandel ; les vents l'obligèrent de relâcher à Mergui, ville & port du royaume de Siam. L'armée des Bramas revint à Siriam, trois jours après la sortie de ce bâtiment. Leur nouveau Roi, qui étoit à leur tête, voulut intimider les peuples par des exemples de sévérité. La ville fut détruite de fond en comble. Au seul bruit de sa marche, les Péguans s'enfoncerent dans les forêts avec leur général.

Motif de la guerre contre les Siamois.

Le gouverneur de Tavail, ville voisine du Pégu, y avoit établi une domination indépendante. Le Roi des Bramas s'avança jusqu'à Martavan, ville limitrophe de Tavail, où il manda le gouverneur, qui, trop foible pour résister, prit le parti d'obéir. Sa soumission ne garantit point sa vie ; on lui fit trancher la tête dès qu'il fut arrivé. Ce fut dans cet endroit que le Roi entendant parler des richesses de Siam, conçut le dessein d'en faire la conquête ; mais voulant couvrir

sa cupidité d'un voile honnête, il prit prétexte de leur redemander le navire qui avoit été enlevé à Siriam, d'où il avoit été conduit dans le port de Mergui. La cour de Siam informée de la destination de ce bâtiment pour Pondichéri, ordonna que ce navire suivît sa route, afin d'entretenir la bonne amitié qui subsistoit entr'elle & les établissemens François. Ce refus servit de prétexte à une guerre qui fit répandre beaucoup de sang. Le Roi des Bramas, après s'être emparé des vaisseaux & des richesses de tout le pays, fixa sa résidence à Tavail. Ce fut delà qu'il fit partir trente navires, pour piller & réduire en cendres la ville de Mergui, avec ordre de faire éprouver la même destinée à Tennasserim, capitale de la province de ce nom.

Les Bramas
font la prise
de Mergui &
de Tennasserim.

A l'approche de cette flotte, les habitans de Mergui prirent la fuite, & la ville autrefois si peuplée ne fut plus qu'un vaste désert. M^{rs} Andrien & Lefebvre, Missionnaires François,

François, ne voyant que des dangers & des souffrances inutiles, s'embarquerent avec le troupeau confié à leur vigilance sur deux navires, dont l'un étoit François, & l'autre étoit le même que le Roi d'Ava réclamoit. Les habitans fugitifs, après avoir long-temps erré sans objet, furent chercher un asile dans les bois & les isles désertes.

Le Roi des Bramas étonné de la terreur qu'inspiroient son nom & ses armes, se persuada que la conquête de tout le royaume de Siam lui seroit facile. Une province entière subjuguée par sa petite flotte, lui fit espérer que rien ne pourroit s'opposer aux succès de ses forces réunies, & se rendit en personne à Tavail, qu'il avoit indiqué pour rendez-vous aux différens corps de son armée.

Ils rassemblent leurs armées.

Lorsque la cour de Siam eut reçu la nouvelle de l'irruption des Bramas, le Barcalon envoya demander des Chrétiens à l'Evêque de Tabraca, qui répondit qu'il en-

verroit volontiers tous ceux qu'il croiroit en état de défendre leur Roi & leur pays. Il convoqua sur le champ son troupeau, pour lui représenter le danger dont la patrie étoit menacée, & pour élever leur courage au-dessus des périls. Il les fit souvenir des engagements sacrés qui les lioient à leur maître & à leur pays. Le troupeau docile à la voix du pasteur, se souvint que le Dieu de paix qu'il servoit étoit aussi le Dieu des batailles. Plus d'un cent prirent les armes pour la défense commune. Cette milice méprisnable par le nombre, étoit suffisante pour donner aux autres l'exemple du courage.

Impuissance du Monarque Siamois.

Le Roi Talapoin venoit de remonter sur le trône; mais comme il n'étoit propre qu'à des fonctions pacifiques, il étoit sans ressource pour soutenir avec gloire une guerre contre un peuple aussi belliqueux. Il connoissoit trop la pusillanimité de ses sujets, pour mettre sa confiance en eux. Ses magasins étoient

remplis de canons, de bombes, & d'autres armes ; mais il manquoit de bras pour s'en servir. Il commandoit à une multitude confuse & tremblante, également incapable d'attaquer & de se défendre. On avoit été dans la nécessité de lever à la hâte des troupes sans discipline & sans courage, qui pâlissoient au bruit du mousquet. On en composa une armée nombreuse, embarrassante à elle-même par sa confusion, & qui n'en imposa nullement aux ennemis.

Cette milice pusillanime abandonnoit ses armes aux approches des Bramas, & vaincue sans combattre, elle se refugioit dans la ville royale qu'elle surchargeoit d'habitans inutiles. Les Chrétiens bien différens étoient animés d'une audace héroïque. L'idée qu'on avoit de leur valeur avoit déterminé le Roi à leur confier la garde du palais & des bastions de la ville ; mais ils ne pouvoient se multiplier pour opposer une digue au torrent qui

Valeur des
Chrétiens.

inondoit les campagnes. Ils avoient laissé leur habitation sans défense ; & plus attachés à leur devoir qu'à leurs biens , ils les avoient abandonnés à la rapacité d'un ennemi qui n'étoit armé que pour piller.

Le moment de la ruine de Siam n'étoit point encore arrivé. Le Roi des Bramas étoit alors à trois journées de chemin de la ville royale , lorsqu'il fut attaqué d'un abcès mortel. Ce Prince , moins sensible à son mal qu'à l'obstacle qui l'arrêtoit dans le cours triomphant de ses prospérités , fit appeler auprès de son lit quelques Européens qui servoient dans son armée. Il leur demanda en combien de temps ils pourroient prendre cette ville. Ces aventuriers lui répondirent qu'ils ne demandoient que trois jours pour l'en rendre le maître. Volez promptement , répliqua le Roi , à cette riche conquête ; & si la fortune ne seconde pas votre courage , venez me rejoindre sur le champ.

L'armée se mit en mouvement,

Tous les bourgs & villages furent dévorés par les flammes. Les faux-bourgs de la ville royale furent enveloppés dans cet incendie. Le seul quartier des Chrétiens fut respecté. Les Bramas prévenus de leur valeur, n'osèrent se mesurer avec des hommes trop détachés de la terre pour craindre de mourir. Quelques Chrétiens qui n'avoient point imité les autres dans leur fuite, tuerent deux ennemis avec les fusils du Séminaire; & cette défense audacieuse fut le salut de tous. Les Bramas effrayés n'eurent plus la tentation de les attaquer. Le quartier des Hollandois fut réduit en cendres: on n'épargna que la loge qui contenoit des marchandises trop riches & trop précieuses, pour ne pas tenter l'avare cupidité de ces brigands guerriers. Tandis que la ville étoit menacée, le fer & la flamme ravageoient les provinces, dont les habitans chargés de chaînes, étoient menés en captivité. Les enfans trop foibles pour partager

Cruauté des
Bramas.

leurs souffrances, étoient les tristes témoins des supplices des auteurs de leurs jours. Ils les voyoient dans la torture jeter encore un œil de tendresse sur eux. On fit subir la question à plusieurs enfans, pour les engager à révéler l'endroit où les trésors de leurs parens étoient cachés. C'étoit sur ce témoignage extorqué par la violence des tourmens, que ces impitoyables exacteurs massacroient sans pitié des infortunés qui n'avoient à se reprocher que de n'être pas assez riches pour assouvir l'avarice de leurs bourreaux.

Les supérieurs des Talapoins qu'on soupçonnoit d'être dépositaires de grands trésors, étoient mis sur le gril à différentes reprises, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert le lieu où ils avoient déposé leurs richesses. Les femmes étoient si étroitement attachées au-dessous du jarret, que la corde s'enfonçoit dans leur chair. Leurs bourreaux inexorables leur faisoient subir un

interrogatoire à coups de plat de fabre , sans que les cris & la désolation des enfans qu'on forçoit d'assister à ce cruel spectacle , pussent émouvoir la compassion de ces cœurs durs & flétris.

Les hommes étoient encore plus cruellement traités. - On leur attachoit les jambes comme on faisoit aux femmes , & pour surcroît de maux , on leur lioit les bras derrière le dos , de façon que les deux coudes se touchoient. Il sembloit , dans cet état pénible & douloureux , que leur estomac alloit se fendre en deux ; ce qui causoit à ces malheureuses victimes des douleurs si aiguës dans l'emboîtement des os , qu'elle les privoit de tout sentiment. La cupidité est plus ingénieuse dans la recherche des supplices , que l'ambition la plus démesurée.

Tandis que les campagnes offroient ce spectacle de désolation , la ville royale de Siam étoit vigoureusement attaquée. Mais l'ennemi ,

après plusieurs assauts inutiles, fut obligé d'abandonner son entreprise; & profitant des ténèbres de la nuit pour cacher sa honte & sa retraite, il fit les mêmes signaux qu'auparavant, dans le dessein de faire croire aux Siamois qu'il étoit encore autour de leurs murailles.

Retraite des
Bramas.

Ce fut la nouvelle de la mort du Roi des Bramas qui les détermina à renoncer à leur conquête. Le plus jeune de ses fils, qui avoit reçu ses derniers soupirs, se fit proclamer Roi. Il avoit besoin de l'armée pour affermir son autorité naissante, & pour en imposer aux murmureurs. Les troupes eurent ordre d'évacuer les provinces du royaume de Siam, & jamais retraite ne se fit avec plus de précipitation.

Les Siamois délivrés de leurs oppresseurs, rentrèrent dans leurs anciennes possessions. Instruits par l'expérience, ils auroient dû chercher les moyens de prévenir de nouvelles incursions. Les Hollandois établis dans le royaume, pou-

voient leur fournir des canoniers, dont ils avoient un grand nombre à Batavia dans l'isle de Java; mais leur tranquillité stupide leur dissimula le danger; & présomptueux sans courage, ils auroient cru s'avilir en implorant le secours d'une nation étrangère pour en recevoir des leçons. La haute idée que ce peuple s'est formée de lui-même, lui fit croire que les Chrétiens élevés à Siam étoient un boulevard assuré contre les assauts de l'étranger. Les témoignages d'intrépidité qu'ils avoient donnés les fit respecter comme des héros qui veilloient à la défense commune. Ils appeloient l'Eglise François l'Eglise de la victoire; & en reconnaissance des services qu'ils en avoient reçus, ils firent présent à l'Evêque, à ses Prêtres & à leurs disciples, d'habits convenables à leur état. Tous les Chrétiens qui avoient contribué à la défense de la patrie, furent gratifiés d'une somme d'argent. Huit d'entr'eux qui

Les Chrétiens sont récompensés.

s'étoient les plus distingués dans les périls , furent élevés aux premiers grades de la milice.

On n'avoit pas moins de confiance dans leur sagesse que dans leur valeur. On les consulta sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la sûreté de l'Empire. Ces hommes embrasés d'un zèle impétueux, montrèrent que s'ils fa-voient combattre pour la patrie, ils favoient aussi défendre la cause de leur Dieu. Ils représentèrent que puisque les temples des idoles avoient servi de retraite aux Bramas pendant la guerre , ils étoient d'avis qu'on détruisît toutes les pagodes qui étoient autour de la ville, d'autant plus qu'en cas d'une nouvelle irruption, on seroit dans l'impossibilité de les conserver. Cette proposition, qui fut applaudie par le frere aîné du Monarque, fut regardée comme un attentat sacrilège par les autres Princes & par tous les Talapoins. Le Monarque se rangea de leur parti, parce qu'il

Projet d'a-
bolir les pa-
godes.

conservoit toujours un grand penchant pour son premier état, & qu'au milieu de l'éclat du trône il soupiroit en secret pour l'obscurité des pagodes.

Animé d'un zèle insensé pour le culte de son pays, il se montra jaloux des louanges que le public donnoit à l'Evêque de Tabraca, qu'on s'accoutumoit à révéler comme une intelligence céleste envoyée pour réformer les mœurs. Cette vénération qu'inspiroit l'adorateur & le ministre d'un Dieu étranger, parut au Monarque une censure du culte établi. Il enjoignit à ses sujets de n'employer que des termes Européens dans les titres honorifiques qu'ils lui donnoient, & de supprimer les mots Siamois qui désignoient le respect & la grandeur. Cet ordre fut mal exécuté. Les grands & le peuple ne cessèrent jamais de lui témoigner des égards, & ils continuèrent à lui déférer des titres, qu'il aimoit mieux mériter que de les recevoir. Cette animo-

Jalousie du
Roi contre
l'Evêque.

sité excitée par une basse jalousie, n'eut pourtant point de suites funestes, parce que le Prince étoit plus foible que méchant.

Tout annonçoit un calme durable, lorsque l'État se vit replongé dans une nouvelle confusion. Le Monarque prononça un arrêt de mort contre le favori de son frere, soupçonné d'avoir entretenu des intelligences secretes avec l'ennemi. Cet arrêt fut regardé comme un abus du pouvoir. Les despotes sont plus souvent punis que les Rois citoyens, parce que tout excès n'a qu'une existence passagere. Le peuple demanda compte d'un sang versé sur de légers soupçons. Un mécontentement général détermina le Monarque à rentrer dans sa pagode, & il parut descendre du trône avec plus de plaisir qu'il n'y étoit monté. Son frere aîné reprit les rênes de l'Empire, & son ambition rallumée lui fit reprendre une place dont l'élévation mettoit dans un plus grand jour ses vices & ses foiblesses.

Le Roi abdi-
que la cou-
ronne.

Ce fut au mois de Mai 1762 que le Prince abdiqua la couronné pour embrasser l'état de Talapoin. Un grand nombre de Siamois suivit cet exemple contagieux. Tout s'ennoblit par l'exemple d'un maître. L'Etat se vit alors surchargé de citoyens inutiles, qui fuyoient les hommes qu'ils auroient dû servir. On n'entendit plus parler que de fortilèges & de devinations : tous avoient la manie de composer des filtres pour allumer un amour impur & criminel : tous recherchoient le secret imaginaire de se rendre invisibles, pour pouvoir voler leurs maîtres, ou commettre des assassinats avec impunité : & c'étoit la religion qui avoit enfanté un délire qui ouvroit la porte à tous les crimes.

Les Talapoints se livrent au dérèglement.

Les Talapoints plus fiers de la dignité de leur état, depuis que le Roi avoit pris leur habit, exigeoient les mêmes honneurs qu'on rendoit à leurs dieux. La multitude ignorante & séduite épuisoit sa fortune

pour leur faire des aumônes, & pour entretenir leur paresse. Ces ministres sacrés, pauvres par état, trouvoient l'abondance dans l'imbécillité du vulgaire, fonds intarissable, & toujours ouvert aux imposteurs. Ce n'est pas que leurs mœurs dussent inspirer beaucoup de respect pour eux. Ils offroient souvent des scènes de scandale; & assurés de l'impunité, ils dédaignoient de jeter un voile sur les plaisirs sales & impurs auxquels ils se livroient. Avarés & artificieux, ils enlevoient par la subtilité de la chicane tout ce qu'ils ne pouvoient s'approprier par la séduction.

Débauche
du Roi.

Le Monarque régnoit autorisoit tous ces désordres par ses exemples. Sans frein dans ses desirs, sans pudeur dans ses actions, il n'avoit d'autre règle que ses penchans; & dans l'ivresse de ses passions brutales, il eut l'impudence de se marier publiquement avec sa sœur de pere. Les grands, tranquilles au sein de la pauvreté, s'étoient familia-

risés avec elle. Trop foibles & trop lâches pour s'ériger en réformateurs des abus, ils aimoient mieux être les complices de la tyrannie, que de s'exposer à en devenir les victimes. Les ministres abrutis par les débauches où ils se plongeient pour complaire à leur maître, ne savoient ni prévoir ni craindre les orages. Leur sécurité étoit fondée sur la nouvelle que le Roi des Bramas, Prince inquiet & belliqueux, avoit été détrôné à son retour dans le royaume d'Ava, & que son frere aîné satisfait de régner sur ses propres sujets, n'avoit point l'ambition des conquêtes. Un système pacifique lui parut nécessaire pour affermir sa domination sur un peuple turbulent, & ami des nouveautés dont il vouloit adoucir les mœurs féroces.

Constant dans le dessein d'entretenir la paix, il blâma hautement ceux qui avoient conseillé à son pere de tenter une irruption dans le royaume de Siam, qu'on avoit

Pacifiques
dispositions
du Roi des
Bramas.

arrosé du sang des Bramas , plus précieux que les viles dépouilles qu'on en avoit enlevées. Des inclinations si pacifiques promettoient aux royaumes voisins un calme durable ; mais l'heure marquée arriva pour punir un peuple plongé dans le sommeil & la dissolution. Le Monarque pacifique fut enlevé par une mort prématurée ; & son successeur dévoré d'ambition , & trop resserré dans ses Etats , fut la verge dont Dieu se servit pour frapper les Siamois.





CHAPITRE IX.

Révolution de 1767.

LE nouveau Roi des Bramas ne respiroit que la guerre & les combats. Entraîné par l'agitation de son caractère, il mit sa gloire à porter chez l'étranger les tempêtes qu'il avoit dans son cœur. Trop fier & trop présomptueux pour dissimuler, il disoit hautement qu'il avoit promis à son pere mourant d'achever la ruine d'un peuple lâche & pusillanime, qui n'attendoit qu'un conquérant pour en recevoir des fers. Quelques Mandarins suspendirent ses desseins ambitieux. Ses premieres victoires furent remportées sur ses sujets indociles & rebelles. Dès qu'il les eut vaincus & punis, il envoya un de ses généraux à la tête de cinq mille hommes de ses meilleures troupes, pour reprendre Tavail, dont le gouverneur, quoique Bramas, s'étoit rendu indépendant en 1761.

Caractere
du nouveau
Roi.

Rebellion
du gouver-
neur.

Ce rebelle ne se sentant point assez puissant pour se soutenir par ses propres forces , rechercha l'alliance des Anglois , qui lui fournirent toutes sortes de munitions de guerre. Dans le même temps un vaisseau de la côte de Coromandel , chargé de riches présens pour le Pégu , fut obligé de relâcher à Tavail. L'appas d'une riche proie séduisit le gouverneur , qui résolut de s'approprier tant d'effets précieux , pour acheter l'alliance des Siamois , qui seuls pouvoient le maintenir dans ses usurpations. Ravisseur injuste de ces magnifiques dépouilles , il les envoya au Roi de Siam , dont il sollicita l'assistance. Les ministres délibérèrent s'il étoit de la dignité de leur maître de recevoir cette ambassade ; & long - temps incertains des avantages ou des maux qui devoient en résulter , ils crurent devoir s'en rapporter à la prudence de l'Evêque de Tabraca & des Missionnaires , qui n'ayant point d'intérêt personnel à démêler , de-

Il recher-
che l'allian-
ce des Sia-
mois.

voient avoir des lumieres plus pures & plus étendues. Ils répondirent avec la candeur qui leur étoit naturelle , que c'étoit blesser l'équité & la politique , que de se déclarer le protecteur d'un rebelle. Ils ajouterent que Tavail avoit toujours été sous l'obéissance des Bramas , & qu'en accordant du secours à l'ambitieux qui en avoit usurpé la souveraineté , c'étoit se rendre complice de sa rebellion , & exposer le royaume aux vengeances d'un voisin redoutable qui n'avoit rien à craindre de ses défaites , & qui avoit tout à espérer de ses victoires. Les ministres du Roi satisfaits de cette réponse , exigerent qu'on la leur donnât par écrit , persuadés que l'autorité du Prélat & des Missionnaires éprouvés par leurs mœurs & par leur prudence , feroit d'un grand poids sur l'esprit du Roi.

Le mémoire fut dressé , & les ministres le présentèrent au beaufrere du Monarque , dont le cœur

avide dévorait en secret les présens du gouverneur rebelle. Il parut indigné de ce que par une fausse délicatesse on enlevait les alimens de son avarice. Il déchira l'écrit qui renfermoit des principes d'où dépendoient le calme & les prospérités de l'Empire. C'est ainsi que dans tous les temps les destinées publiques ont dépendu de l'avidité d'un particulier.

Il reçoit
du secours.

Les intrigues des favoris prévalurent, & les ambassadeurs furent reçus avec honneur, & écoutés avec complaisance. Des ordres pressans furent envoyés au gouverneur de Tennasserim, pour faire partir des hommes & des armes au secours de Tavail; mais cette démarche fut infructueuse. Le gouverneur de cette ville s'étoit rendu l'objet de l'exécration publique : c'étoit par l'effusion du sang des premiers citoyens qu'il avoit voulu cimenter sa domination naissante, & ses nouveaux sujets étoient tous devenus ses ennemis. Le peuple op-

primé attenta deux ou trois fois à sa vie en 1762 ; & plus il punissoit , & plus il se faisoit détester. Tant de conspirations sont une leçon pour les Rois & les ministres qui abusent de leur pouvoir : il ne faut que verser une goutte de sang innocent pour faire naître des millions de vengeurs ; & la sévérité des châtimens a souvent changé en rebelles des peuples qui n'étoient que murmurateurs.

Le général des Bramas étoit arrivé à Martavan avec son armée. Ce fut de cette ville qu'il écrivit au gouverneur , pour le sommer de le recevoir sans résistance dans sa place. Il fit les plus terribles menaces aux habitans qui refuseroient de concourir au succès de ses desseins. Le peuple de Tavail , qui voyoit une armée prête à investir ses remparts , déclara qu'il étoit résolu de rentrer sous l'obéissance de son légitime maître. L'usurpateur environné d'ennemis étrangers & domestiques , foible au - dedans , &

Il est sommé
de se rendre.

menacé au-dehors, n'avoit d'autres ressources que dans la fuite. Il fit équiper un brigantin pour favoriser son évasion ; mais le peuple, dont il étoit abhorré, soupçonnant son dessein, y mit le feu, soit par un sentiment de vengeance, soit pour l'empêcher d'enlever ses trésors. Il eut l'imprudence de se montrer en public : il éprouva que les despotes cessent d'être respectés, dès qu'ils n'ont plus la force en main. Ses sujets autrefois esclaves tremblans, penserent le massacrer à une des portes de la ville. Les femmes toujours les plus ardentes dans les émotions populaires, briguerent l'honneur de lui porter les premiers coups. Elles s'applaudissoient de voir devant elles un suppliant, qui auparavant exigeoit une obéissance sans réplique.

Il est outragé par ses sujets.

Ce rebelle long-temps errant & fugitif, chercha un asile dans le port de Mergui, où il fut suivi de ses parens & de quelques partisans, assez généreux pour vouloir par-

tager ses infortunes , ou peut-être assez coupables pour avoir à redouter la sévérité d'un juge courroucé. Sa flotte, composée de soixante galeres, ne rassura point les habitans effrayés d'avoir dans leurs murs un proscrit que poursuivoit une armée victorieuse. La consternation fut générale : les uns s'enfuirent dans les forêts, & les autres dans les isles désertes, craignant moins d'y périr par la famine, que d'avoir à répondre à un vainqueur irrité.

Le gouverneur craignit que ceux Sa fuite. qui lui avoient donné un asile ne respectassent pas long - temps les droits de l'hospitalité. Il ne leur demanda qu'un foible secours pour aller reprendre sa ville qu'il avoit quittée sur des avis infideles. Il avoit réfléchi que la lettre du général des Bramas lui étoit parvenue par le moyen des gardes avancées, qu'il entretenoit même en temps de paix. Dès-lors il commença à douter de son authenticité, & soupçonna

Son retour.

qu'elle étoit l'ouvrage de quelques mécontents qui l'avoient fabriquée pour lui donner de fausses alarmes, & l'obliger à s'éloigner. Il se familiarisa si fort avec cette idée, qu'il se persuada n'avoir d'autres ennemis que ses sujets. Ce fut ainsi que victime de sa crédulité, il s'alla lui-même abandonner à la discrétion d'un maître qu'il avoit offensé.

Cette conjecture s'accrédita si fort, que les capitaines des vaisseaux qui étoient dans le port de Mergui, & qui avoient été alarmés à la première nouvelle de l'approche des Bramas, se crurent dans une entière assurance. Le commerce interrompu pendant quelque temps refleurit comme auparavant. Les fugitifs revinrent sous leurs toits, & la ville changée en un désert pendant huit jours, revit ses anciens habitans. Les Chrétiens avoient témoigné le plus vif empressement de s'embarquer pour la côte de Coromandel, & il n'y en eut plus un seul qui daignât profiter de l'offre officieuse

officieuse d'un capitaine Portugais qui mit à la voile le 8 Janvier 1765 ; mais ils ne furent pas long-temps à s'appercevoir qu'ils avoient été la dupe de leur fécurité.

Le 10 Janvier on entendit tout-à-coup sur le soir, du côté de la riviére, le bruit confus d'une multitude qui faisoit retentir les airs de ses clameurs. Ce tumulte fit conjecturer que l'ennemi alloit paroître, & que les premieres alarmes n'étoient que trop bien fondées. En effet il n'étoit plus éloigné que de trois ou quatre lieues de la ville, & un pilote avoit apperçu dix de leurs bâtimens. Un calme passager succéda à ce premier trouble. Le pilote interrogé répondit qu'il n'avoit rien vu, & sur son témoignage chacun se retira paisiblement dans sa maison.

Irruption
des Bramas.

Les Missionnaires plus calmes, parce qu'ils avoient été les témoins de la tranquillité qui régnoit à bord des navires mouillés au milieu de la riviére, assurerent que le bruit

qu'on croyoit avoir entendu n'étoit qu'une erreur des imaginations ébranlées par la crainte. Mais une cinquantaine de coups de canon qu'on entendit gronder sur les quatre heures du matin, furent le signal non équivoque de l'arrivée des Bramas. Les habitans éplorés ne virent plus que l'image de la mort, ou d'une captivité prochaine. Les capitaines des vaisseaux marchands coupent aussi-tôt leurs câbles, & craignant de tomber au pouvoir d'un farouche ennemi, ils s'abandonnent sans pilote au cours de l'eau, sans appréhender les accidens d'une riviere que les inégalités de son lit rendent sujette aux naufrages.

Les Chrétiens se dispersent.

Les Chrétiens qui avoient un souvenir récent des malheurs de la dernière guerre, frissonnoient d'horreur en se représentant ces animaux féroces s'abreuver du sang des vieillards décrépits, & des enfans égorés sur les cadavres encore fumans de leurs meres. Tous gagnent leurs

barques, & font leurs efforts pour se dérober à une mort inévitable. Les Bramas font leur descente sans trouver de résistance. L'amour de la vie faisoit oublier les moyens de la défendre. Les tourbillons de flammes qui s'élèvent de tous côtés font juger aux habitans que tout leur pays n'est plus qu'un bucher dont le feu va les dévorer.

M^{rs} Andrien & Alari descendent l'un & l'autre à l'église, où ils sont bientôt suivis par une foule de Chrétiens. Ces deux Missionnaires les exhortent à faire généreusement le sacrifice de leur vie, & promettent de leur apprendre, par leur exemple, à mourir. Le feu qui dévorait les maisons voisines étoit prêt à se communiquer à l'église. M. Alari songe à se sauver, en invitant les autres à veiller à leur conservation. Il prend quelque argent pour sa subsistance, & enterre le reste au pied d'un arbre, dans l'espoir de l'y retrouver après l'incendie. Il s'apperçoit que les ennemis

Missionnaires
arrêtés.

s'étoient emparés de la porte. Alors, pour se soustraire au péril qui menaçoit ses jours, il se fît d'un jeune domestique qui savoit la Langue des Bramas, & le charge de dire aux soldats qui gardoient la porte, que lui ni ses compagnons n'étoient point dans l'intention de faire résistance. Le Bramas satisfait de cette réponse, & de quelque argent qui lui fut donné, n'avança point sa lance, mais il demanda un chapeau, qui, quoiqu'à moitié usé, n'excita pas moins ses desirs : on lui en fit volontiers le sacrifice. Mais les soldats qui se présentèrent ensuite n'eurent pas la même modération ; ils le dépouillèrent de tous ses habits. Ce fut en vain qu'il leur représenta que la nudité offensoit la pudeur. Il parloit à des Bramas ; il ne fut point écouté.

Pillage de
leur maison.

Les mêmes soldats avides d'une plus riche proie, entrèrent dans la maison pour la piller. Ils mirent en pièces le coffre qui renfermoit les vases sacrés, que leurs mains im-

pies profanèrent. Les Missionnaires dépouillés & presque nus furent traînés vers le port pour y être embarqués. Comme la mer étoit orageuse, il leur fallut parcourir une grande étendue de terrain couvert de boue; & ils auroient été ensevelis dans la vase, s'ils n'avoient été soutenus par deux domestiques du pays qui ne les avoient point encore abandonnés.

A peine étoient-ils embarqués, qu'ils reçurent l'ordre de revenir sur leurs pas. Dès qu'ils furent arrivés dans la tente du général, où ils étoient assis par terre, on leur donna plusieurs coups de canne pour leur faire abaisser les jambes, ce qu'ils n'avoient pas fait, parce qu'ils ignoroient la manière dont les Bramas se tiennent devant les grands. Le général environné de ses farouches satellites, leur commanda d'une voix menaçante d'aller avec les autres Chrétiens attaquer les vaisseaux qui avoient coupé leurs câbles. M. Alari, qu'on char-

Ils sont mal-
traités.

geoit aussi de porter une lettre aux capitaines , répondit que sa qualité de Prêtre lui interdisoit l'usage des armes , & sur-tout l'effusion du sang humain. Plusieurs spectateurs attesterent la vérité de ce qu'il venoit d'avancer. Cette excuse fut reçue ; mais échappés à ce danger , ils étoient réservés à des malheurs plus grands.

Des satellites armés de lances les conduisirent au bord de la rivière , où ils furent les témoins des plus grands scandales & des plus sales abominations. On les exposa au milieu du marché public , les pieds dans la boue , depuis la pointe du jour jusques vers le midi. On leur avoit enlevé leurs chapeaux , qui seuls pouvoient les garantir des ardeurs brûlantes du soleil. Ils étoient dans l'attente continuelle de la mort qu'ils envisageoient sans trouble & sans crainte. Une foi vive soutenoit leur constance , & ils ne paroissoient sensibles qu'au malheur des Chrétiens tombés comme eux dans la captivité.

Le général resté sur le rivage faisoit d'exactes perquisitions pour découvrir l'endroit où les particuliers avoient déposé leurs richesses, & c'étoit par la force des tourmens qu'il leur arrachoit ce secret. M. Andrien fut dénoncé comme un homme opulent; & sur l'opinion qu'on lui donna de ses richesses, il se rend à l'église avec Gaspard, domestique incorruptible de ce vertueux Missionnaire. Il emploie alternativement les prières & les menaces pour l'engager à découvrir l'endroit où son maître avoit caché ses trésors. Le jeune homme lui répond avec candeur, » que » son maître étant un Prêtre détaché des biens de la terre, n'avoit jamais possédé que ce que les Bramas lui avoient enlevé ». Cette réponse n'étoit pas satisfaisante pour l'avare Bramas, qui le condamna à souffrir la torture. On lui fit mettre les pieds sur un brazier ardent, & l'on se flatta que la violence du feu lui feroit révéler

Avarice du général.

un secret que le ton imposant de l'autorité n'avoit pu lui arracher.

Héroïsme
d'un jeune
Chrétien.

Gaspard, qui avoit résisté à la séduction des promesses, se montra encore supérieur aux tourmens. Tant de constance ne fit qu'irriter le barbare, qui auroit dû en admirer l'héroïsme. Il tire son sabre pour lui trancher la tête. Ce jeune homme, âgé de dix-sept ans, montre une ame élevée au-dessus de la crainte: il ne descend point à la priere pour racheter une vie qu'il paroît dédaigner: il ne demande que le temps suffisant pour recommander son ame à Dieu qui alloit le recevoir dans son sein. » Laissez-moi faire ma priere, lui » dit-il, & puis faites de moi tout » ce que vous voudrez ». On lui accorda ce délai, qu'il ne chercha point à prolonger; & après une courte priere, il s'écria: frappez.

Le général étonné de voir tant d'héroïsme dans un âge où les hommes ordinaires ne sont susceptibles que de crainte, fut saisi d'une

subite admiration. Il crut devoir attacher à son service celui qui venoit de lui donner un si noble témoignage de fidélité pour ses maîtres ; & depuis ce temps il le traita moins en esclave qu'en favori. Si l'on compare les atrocités exercées par cette nation dans la guerre de 1760 avec la conduite qu'elle tint dans cette dernière irruption , on s'appercevra qu'elle s'étoit un peu dépouillée de son ancienne férocité. Les enfans , dans la précédente , avoient été associés aux supplices de leurs peres ; & dans celle-ci ils n'en furent que les tristes spectateurs. Mais cet heureux changement qui commençoit à s'opérer dans les mœurs & le caractère des Bramas , étoit encore trop foible pour faire méconnoître leurs traits primitifs , sur-tout lorsqu'ils sont abandonnés aux vœux immodérés de l'avarice. C'est dont on restera convaincu en lisant les traits suivans.

Lorsque le Roi des Bramas en-

Coutume
des Bramas.

M v

treprend une guerre, il ne se réserve que le pere & la mere du vaincu pour en faire ses esclaves; & par un trait de générosité, il abandonne les enfans au général & aux autres officiers subalternes. Il s'en suit de ce partage que les enfans sont pour jamais séparés des auteurs de leurs jours. Voici un exemple touchant des peines qu'éprouvent ces innocentes victimes qu'on arrache aux caresses de leurs parens. On y voit les efforts que la nature victorieuse fait pour les rapprocher de ce qu'ils ont de plus cher.

Un enfant de six ans isolé sur une barque, soupiroit sans cesse après son pere & sa mere dont on venoit de le séparer. Ses yeux baignés de larmes restoient fixés vers l'endroit où il les avoit vu disparaître. Enfin au bout de deux ou trois jours il apperçoit sur le rivage une de ses tantes dont il étoit extrêmement chéri. Cette femme inconsolable de la perte de son ne-

veu , suivoit constamment la barque , pour se consoler par un spectacle qui ne faisoit que rendre sa douleur plus amere. L'enfant , pour qui la vue de sa tante n'est qu'un nouveau tourment , tant qu'il en est séparé , pleure , crie & se désolé ; il lui tend les bras , il l'appelle à son secours ; enfin il se précipite dans la riviere pour aller la rejoindre. Le Bramas insensible à ce triomphe de la nature , ne sauve cet enfant du naufrage que pour lui faire ressentir plus vivement la perte de sa liberté. Un cœur tendre & sensible l'eût rendu à ses parens ; mais le farouche capitaine le jette dans le fond de son ballon , afin de n'être plus exposé à le perdre.

Désespoir
d'un enfant

Les Bramas sont sans cesse brûlés de la soif des richesses ; & quoiqu'ils aient des inclinations belliqueuses , c'est plutôt l'amour du pillage qu'un sentiment de gloire qui les rend prodigues de leur sang. La guerre n'est pour eux qu'un métier ; & celui qui revient avec le

Avarice des
Bramas.

plus riche butin a le plus de part aux honneurs de la patrie. L'ennemi qui tombe en leur pouvoir a tout à craindre , lorsqu'il est dans l'impuissance d'assouvir leur avarice ; & l'on peut assurer qu'ils ne sont cruels que par un excès de cupidité. Un Chrétien pauvre qu'on croyoit fort opulent fut appliqué à la torture , pour lui faire déclarer le dépôt des richesses qu'il n'avoit pas. Les souffrances ne purent lui arracher le moindre aveu. Le Bramas irrité tire son sabre pour lui trancher la tête en présence de son épouse désolée & de sa mere expirante. Effrayé par l'appareil de la mort qu'il est si naturel de craindre , il demande un délai , se flattant de trouver les moyens d'assouvir l'avarice de son maître barbare. Il ne put réaliser ses promesses ; & pour le punir de son impuissance , il fut jeté pieds & mains liés dans la riviere. La mere presque expirante sent ranimer ses forces éteintes ; elle promene ses regards sur la

superficie des eaux destinées à être le tombeau de son fils ; & dans le temps qu'il est sur le point d'être submergé, elle le saisit par les cheveux, & lui donne une seconde fois la vie.

Un pilote nommé Rolland jouissoit de quelque considération à Mer-gui, où il faisoit un commerce considérable. Il fut long-temps incertain sur le parti qu'il devoit prendre. Lorsqu'il vit les Bramas maîtres de la ville, il fut tenté de mettre à la voile ; mais son vaisseau délabré lui fit croire que ce parti étoit le plus dangereux. Il se retira avec une partie de sa famille dans la cabane de quelques Chrétiens qui lui donnerent l'hospitalité ; mais il y fut bientôt découvert & dépouillé de tous ses effets. Ce pilote fut malheureusement trouvé avec des armes, qui penserent lui devenir plus funestes qu'elles ne lui avoient été utiles dans le cours de ses navigations. Il fut interrogé sur leur usage. Il répondit qu'au premier bruit

Du capitaine Rolland.

de l'arrivée des Bramas à Mergui , on s'étoit imaginé que c'étoit une invasion des Malaïs , nation connue dans les Indes par ses pirateries & ses brigandages ; & qu'ayant aussi-tôt pris le parti de la fuite , il s'étoit muni d'armes pour se défendre contre les tigres dont les forêts étoient remplies. Cette réponse fut bien reçue. Le pilote & ses compagnons n'eurent plus à craindre pour leur liberté ni pour leur vie. L'ennemi plein de modération leur rendit quelques vêtemens , & même leur laissa pour se nourrir beaucoup plus qu'ils n'avoient lieu d'espérer d'un vainqueur pressé lui-même par la famine.

Tout acte de défense est aux yeux des Bramas un attentat irrémissible ; & si l'on a une fois levé le bras sur eux , il n'y a plus de grace à en attendre. Ainsi au lieu de respecter la valeur dans un ennemi , ils n'ont d'indulgence que pour le lâche qui se prosterne devant eux. Un vaisseau More , en mettant à la

voile, avoit tiré quelques coups de canon sur leurs vaisseaux. Quatre ^{Mores mas-} matelots qui n'avoient point eu le ^{sacrés.} temps de se rembarquer, furent impitoyablement massacrés, pour expier la faute de leurs compagnons. Leur destinée cruelle faisoit trembler les Chrétiens. Plusieurs étoient convaincus d'avoir pris les armes, & ils ne pouvoient se dissimuler qu'on alloit bientôt prononcer l'arrêt de leur mort. Les bourreaux n'attendoient plus qu'un signal pour porter le coup mortel. Dans ce moment terrible, un vieillard vénérable se traînant sur les mains, s'avance & se prosterne aux pieds du général : il lui représente que les Missionnaires destinés à la mort n'étoient connus que par leur bienfaisance & leur zèle pour le soulagement des infortunés, & que bien loin d'avoir pris les armes pour attaquer, leur religion leur défendoit de s'en servir pour conserver leur vie.

Générosité
d'un vieil-
lard.

Tous ceux qui étoient présens

parurent attendris, & s'intéressèrent vivement auprès du général, qui enfin se laissa fléchir. L'arrêt de mort fut révoqué. Les Chrétiens & les Mahométans qui devoient être enveloppés dans un carnage commun, furent destinés à être transportés au Pégu, pour y augmenter le nombre des esclaves du Monarque.

Du capitaine
Jeanchi.

Un événement imprévu causa aux Chrétiens une joie d'autant plus sensible, qu'ils avoient moins lieu de l'espérer. Dans le temps que ces infortunés, n'attendant plus rien du côté des hommes, se tournoient uniquement vers Dieu, au sein duquel ils brûloient de se réunir, ils virent entrer dans leur navire un jeune Métis Portugais, nouvellement arrivé du Pégu, qui s'offrit pour être leur libérateur, à condition qu'ils le suivroient dans ce royaume pour y consoler les Chrétiens restés sans pasteurs. Ce jeune homme, nommé Jeanchi, étoit natif de Macao en

Chine. Il avoit été fait esclave à Mergui par les Bramas en 1760, & emmené au Pégu, où il avoit trouvé par son industrie le moyen de se procurer la liberté. Ses talens y furent bientôt connus & récompensés. Il épousa dans la suite la petite-fille de Constantin Falcon, & fut l'héritier de son zèle pour le Christianisme.

Les Missionnaires reçurent leur libérateur comme un envoyé de Dieu. Il les réclama comme ministres de sa religion, & fut les présenter en cette qualité au général, qui aussi-tôt les lui remit. Comme ses devoirs l'appeloient souvent dans des lieux éloignés, il les remit entre les mains d'un capitaine Bramas, qui beaucoup plus humain que le premier, ne les reçut point avec cette hauteur insultante qui dispense de la reconnoissance des services. Le capitaine occupé de ses affaires ne songea point à leur fournir des subsistances. Jeanchi leur envoya sur le soir un peu de riz, qu'ils par-

Il assiste les
Chrétiens.

tagerent avec d'autres Chrétiens qui étoient dévorés des mêmes besoins. Cet ami généreux fit ses efforts pour rassembler en une seule famille tous les Chrétiens épars. Il les logea dans les maisons que le feu avoit épargnées. Tantôt il rassembloit de jeunes enfans qu'il venoit rendre à leurs parens désolés : tantôt c'étoit une femme qu'il rendoit à son époux ; & lorsqu'il ne pouvoit les obtenir par ses insinuations , il alloit se prosterner aux pieds des commandans pour les fléchir. C'étoit là que véhément & pathétique il plaidoit avec une éloquence victorieuse la cause commune. » Donnez-moi la mort , leur » disoit-il , & ne me laissez pas plus » long - temps le témoin de leurs » maux que je ressens tout entiers.

Ces remontrances étoient écoutées , parce qu'il étoit révééré comme le héros de la nation. Sa prudence avoit dirigé les opérations , & son courage avoit hâté les succès. Mais malgré la vivacité de ses

instances & l'éclat de son crédit, il ne put obtenir les filles chrétiennes que ces barbares vouloient garder pour assouvir leur brutalité. On entendoit avec émotion les gémissemens de ces colombes pures & sans tache, qui soupiroient après un secours qu'on ne pouvoit leur donner. Les femmes plus heureuses étoient à couvert de l'incontinence de ces barbares, qui se font un scrupule d'attenter à la sainteté de l'union conjugale. Ce respect étoit un frein qui réprimoit l'impétuosité de leurs désirs ; & il suffisoit qu'un homme réclamât une femme comme son épouse, pour ne point attenter à sa pudeur. Plusieurs vierges se dirent mariées, & par cet innocent mensonge, elles eurent le secret de se dérober aux caresses brutales de ces hommes, qu'elles regardoient moins comme des amans que comme des bourreaux.

Des vierges
chrétiennes.

Les vaisseaux qui avoient été dans la nécessité de fuir avec précipitation, avoient abandonné sur

le rivage une partie de leurs marchandises & de leurs cordages. Les Missionnaires & les autres Chrétiens furent destinés à les transporter sur d'autres navires : tous sans distinction furent employés à ce travail. Le maître se vit confondu avec son esclave. Des femmes respectables par leur rang & leur vieillesse, marchaient courbées sous des fardeaux qui épuisoient leurs forces , & souvent les fouets étoient employés pour animer leur activité.

Expédition
contre Tennasserim.

Les Bramas étoient trop avides pour borner leur avarice à la conquête de Mergui. Un de leurs généraux partit avec le gros de l'armée , & s'avança contre Tennasserim , capitale de la province de ce nom. Cette ville fortifiée par l'art & la nature ne parut pas un assez fort boulevard pour arrêter cette horde de vagabonds , qui arriva au pied des remparts sans trouver de résistance. Les portes étoient ouvertes. Les habitans épouvantés s'é-

toient refugiés dans les bois pour éviter un danger qu'ils étoient assez forts pour braver. La crainte avoit exagéré le nombre de leurs ennemis; & aux yeux des hommes timides les fantômes sont des réalités. Leur gouverneur leur avoit donné l'exemple de la désertion, & ils furent plutôt vaincus par leur frayeur, que par les armes & la valeur de leur ennemi. Les Bramas chargerent leur butin sur leurs vaisseaux; & quand ils eurent enlevé tout ce qui pouvoit tenter leur avarice, ils réduisirent la ville en cendres, & leur armée retourna triomphante à Mergui.

L'officieux Jeanchi toujours inquiet pour la vie des Missionnaires, les fit embarquer avec leur troupeau. La navigation ne fut que de six jours; & quoiqu'ils n'éprouvasent aucuns besoins, ils eurent d'autres peines à dévorer. On les menaçoit sans cesse de la mort, s'il arrivoit que la moindre chose fût égarée sur ces vaisseaux chargés

Départ des
Chrétiens.

d'effets pillés au profit du Roi. Vingt soldats armés de lances & de poignards observoient tous leurs mouvemens, & il leur fut défendu de devancer les navires armés en guerre, dont ils furent toujours escortés jusqu'à leur entrée dans le port.

Ils furent accueillis en arrivant par deux Chrétiens du Pégu, qui leur témoignèrent la joie la plus affectueuse. Ils étoient pilotes d'un navire appartenant à un Mahométan riche & puissant, qui n'usoit de son crédit que pour protéger les malheureux. Ils leur annoncèrent que leur maître avoit obtenu la permission de les prendre sur leur vaisseau, où ils seroient en sûreté. Après ce récit consolant, ils partirent pour être présentés à ce Mahométan généreux, nommé Mamafadech, qui témoigna la plus grande sensibilité pour leur état; & ce qui fut plus consolant pour eux, il promit d'arracher les filles chrétiennes des bras de leurs ravif-

seurs effrénés. En effet l'ordre fut publié le lendemain dans la ville : défense fut faite aux Bramas , de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, d'insulter aucuns Chrétiens.

Le Mahométan , sans bornes dans ses libéralités , versoit ses largesses sur les Chrétiens , & les dirigeoit par la sagesse de ses conseils. La trempe de son cœur le tournoit sans cesse vers les infortunés. Son esprit éclairé par l'expérience , faisoit avec la plus grande sagacité les penchans de la nation. Les Missionnaires rassurés par son crédit , commencerent à respirer. Mais dans le moment qu'ils se flattoient de l'espoir d'un calme durable , ils furent cités devant le général , qui , leur montrant les vases & les ornemens sacrés qu'on leur avoit enlevés , leur dit de reconnoître ce qui leur appartenoit. Après avoir satisfait à cette question , il leur demanda quelle quantité d'argent on leur avoit prise. Cette question insidieuse embarrassa M. Andrien , qui

Générosité
d'un Maho-
métan.

Les Mission-
naires mis à
la torture.

craignit de nuire à ceux qui l'avoient dépouillé, & dont il avoit lieu de redouter le ressentiment. Il déclara que ne sachant point assez la Langue du pays, il ne pouvoit pas s'expliquer. Cette réponse le fit soupçonner d'avoir de l'argent caché. Le général ordonna de le mettre à la torture. Il y avoit auprès de lui une chaudiere remplie de plomb fondu, dans laquelle on plongeoit la main de ceux dont on vouloit arracher le secret. On le fit approcher de la matiere embrasée, & un soldat lui saisit la main, qu'il tint suspendue sur la chaudiere, n'attendant qu'un dernier signal pour l'y plonger.

M. Andrien se tournant alors devant son juge avec une contenance tranquille & modeste qui déceloit le calme & la pureté de son ame, lui protesta qu'il n'avoit rien caché; & dans le même moment Mamafadech instruit de sa situation, accourut pour le délivrer d'un péril si pressant.

Son

Son compagnon s'attendoit à subir le même interrogatoire. Son sort étoit bien différent. Il ignoroit que cacher de l'argent étoit un crime capital chez les Bramas. Il en avoit remis au capitaine Jeanchi pour racheter les Chrétiens de la mort & de l'esclavage, & il s'étoit réservé une somme modique pour le soulagement de ses freres. C'est ce qui causoit son embarras pour l'interrogatoire qu'il craignoit de subir. Il avoit été élevé dans une école où les restrictions mentales & les équivoques insidieuses sont prosrites comme autant d'attentats contre la vérité simple & ingénue. Il prévint Jeanchi que s'il étoit pressé de répondre, il étoit disposé à ne pas s'avilir par un mensonge.

Le pilote sentit les conséquences d'un aveu qui pouvoit être également funeste à l'un & à l'autre; & pour les prévenir, il remit tous les effets, avec la clause que toutes ses dépenses lui seroient rembour-

Ils sont traduits par Jeanchi.

fées ; & quelques jours après il fufcita à fes amis une vive perfécution , moins par haine que par foibleffe. Il avoit été convaincu d'avoir gardé l'argent d'une vierge chrétienne qui l'avoit dénoncé au Viceroi. Il craignit que la déposition de M. Alari n'aggravât fa première faute , & il crut ne pouvoir mieux faire son apologie , qu'en déclarant au Viceroi qu'il venoit de remettre à ce Miffionnaire le dépôt qu'il lui avoit confié.

Le Bramas irrité cita les Miffionnaires à son tribunal. Ils y comparurent deftitués de tout fecours humain. Ils ignoroient la Langue du pays , qui leur étoit néceffaire pour faire éclater leur innocence , & ils n'avoient d'autre interprête que leur délateur , qui , craignant de paroître leur complice , pouvoit affoiblir & déguifer leurs réponfes. L'événement ne justifia que trop leur crainte. Leurs raifons furent mal expofées au Viceroi , qui , transporté de colere , parce qu'il n'étoit

pas bien instruit, prononça un arrêt de mort contre les accusés sans défense.

On leur lia les bras avec des cordes, & ils furent traînés à une petite distance pour se prosterner devant le trône du Viceroi. Alors on leur ôta leurs entraves, ce qu'ils regarderent comme un présage assuré de leur délivrance. Mais ils se virent tout-à-coup environnés d'une soldatesque impie, qui, la lance à la main, n'attendoit que le signal pour les égorger. Leur constance inaltérable & leur sérénité sembloient défier la fureur de leurs bourreaux. Un farouche soldat approche trois ou quatre fois sa lance sur le sein de M. Alari, & lui dit : » Déclare où tu as caché ton argent, ou je vais te percer ». L'homme apostolique lui répond tranquillement qu'il n'en a pas. Son compagnon interrogé fait la même réponse. Le Viceroi craignant que le secret de leurs trésors ne fût enseveli dans leur tombeau, tenta de

Leur constance.

le leur arracher par la force des souffrances. Un soldat, par son ordre, se saisit d'un bâton de sept à huit pieds de long, & gros à proportion.

Les Missionnaires prosternés le visage contre terre, soupiroient après le moment d'entrer dans la jouissance de l'héritage de Jesus-Christ. Un soldat robuste s'approche, & leur applique plusieurs coups de bâton avec autant de violence que s'il eût voulu faire l'essai de ses forces. Leur corps n'étoit qu'une plaie ensanglantée. On les laissa dans la même situation pendant quelques heures. Ils étoient exposés aux ardeurs brûlantes du soleil, qui rendoient leurs blessures plus douloureuses. La piqure des moucheron & des insectes qui dévoroient leur chair & s'abreuvoient de leur sang, leur causoit un nouveau supplice : ils n'avoient autour d'eux que des bourreaux armés & prêts à frapper le coup mortel.

Le Viceroy étonné de leur confiance , resta convaincu que des hommes si détachés de la terre ne pouvoient être éblouis par la vanité des richesses. Il fit signe à l'interprète qui les avoit si mal servis , de les faire lever , & d'en disposer à son gré. Ils furent prendre quelque nourriture que les Chrétiens plus affligés qu'eux de leurs maux leur avoient préparée. La situation dans laquelle ils avoient été retenus leur fit éprouver pendant longtemps les douleurs les plus aiguës.

Leur délivrance.

Jeanchi rongé de remords , ne pouvoit dissimuler sa confusion. Les Missionnaires convaincus & touchés de son repentir , exhortèrent les Chrétiens à ne lui en point faire de reproches : tant il est vrai que ceux qui savent souffrir sont toujours assez généreux pour pardonner les offenses. Il continua à vivre au milieu du troupeau dont il avoit voulu dévorer les pasteurs. Les Missionnaires furent transférés dans une vile cabane exposée à la

Remords de Jeanchi.

malignité de l'air. La rosée de la nuit & la mauvaise nourriture furent un obstacle au rétablissement de leurs forces épuisées. Mamafadech, toujours compatissant & toujours ami des hommes, leur offrit son vaisseau qui mouilloit à quelques lieues delà. Leur santé s'y rétablit, & ils eurent la consolation d'y voir arriver successivement tous les Chrétiens, qui se trouverent délivrés sur l'eau de toutes les incommodités qu'ils avoient essuyées sur la terre. Enfin cinq ou six jours après ils firent voile pour Rangon, port de mer du royaume d'Ava.

L'armée des Bramas plus occupée à piller qu'à faire des conquêtes, dévorait dans la débauche l'héritage des vaincus. Lorsqu'ils eurent épuisé leur butin, ils cherchèrent une nouvelle proie. Le général flatté de ses premiers succès, se promettoit des triomphes faciles. Il

L'armée
marche vers
la capitale.

marcha contre Juthia, persuadé que la conquête de la capitale donneroit aux autres villes l'exemple de

la soumission. Il fallut traverser d'immenses forêts, & franchir des montagnes escarpées. Tous ces obstacles furent prévus & applanis. Les provinces situées au nord-ouest de la ville royale furent ravagées. Les habitans ne se déroberent à la mort ou à l'esclavage qu'en se dispersant dans les forêts, où ils disputèrent aux bêtes féroces leur pâture. Le feu qui dévorait les bourgs & les villages, jeta l'épouvante dans la capitale. Les Siamois menacés d'une ruine prochaine, réunissent leurs forces. Ils marchent en tremblant contre un ennemi dont ils avoient tant de fois éprouvé la valeur. Ils tentent le sort d'une bataille, & combattent avec plus d'ardeur qu'ils n'avoient coutume d'en faire paroître. Leur défaite sanglante laissa tout le pays au pouvoir du vainqueur. Les campagnes ravagées par la flamme n'offrirent plus que des cendres arides, & la famine dont on fut menacé fut un

fléau aussi terrible que le fer des barbares.

Tandis que cette armée victorieuse portoit par-tout la désolation, un nouvel essain de barbares couvrit ce royaume dévasté. Les Bramas ne trouvant point de résistance, parcouroient en vainqueurs les provinces, & laissoient par-tout des traces de leurs ravages. Ils construisirent une ville au confluent des deux rivières, qu'ils nommerent Michoug. Ce nouveau boulevard étoit un asile qu'ils se préparoient en cas d'un revers, pour en faire le centre de leur puissance.

Indolence
du Roi Siamois.

Pendant que les tempêtes ébranloient tout l'Empire, le Roi de Siam renfermé dans son sérail, se consoloit avec ses concubines du malheur de ses sujets. La nouvelle que l'ennemi avoit évacué Tennasserim & Mergui, avoit donné lieu de croire que le péril étoit dissipé, & que l'Etat n'avoit plus besoin de défenseurs. Enfin les Bramas étoient

aux portes de la ville, & l'on n'avoit pas l'ombre d'une armée à leur opposer. Le Roi sortit de son profond sommeil, au bruit des habitans de la campagne qui venoient en foule se réfugier dans la ville royale. On employa leurs bras pour réparer les fortifications. On éleva des colonnes hautes de quarante pieds pour y placer du canon. Les Chrétiens refusèrent de contribuer à ce travail, persuadés de son inutilité, & qu'elles s'écrouleroient sous leur propre poids.

L'Evêque de Tabraca qui prévoyoit le danger, & qui pouvoit l'éviter par la fuite, regarda cette ville comme un poste qui lui étoit assigné, & qu'il ne pouvoit quitter sans trahir son devoir : mais lorsqu'il bravoit le danger pour lui-même, il crut devoir en garantir la jeunesse confiée à sa vigilance. Trente jeunes élèves furent remis à M^{rs} Kcherve & Artaud, qui conduisirent cette petite colonie dans la partie orientale de Siam, d'où il

leur étoit facile de se retirer plus loin , si la nécessité l'exigeoit. Ce fut un bonheur pour eux d'avoir usé de célérité pour leur départ ; car quelques jours après il fut défendu à tous les domaniers de laisser sortir personne.

Les ennemis , avant de commencer l'attaque de la ville royale , en dévastèrent tout le territoire. Ils étoient assurés de trouver des subsistances sur les derrières , dont ils étoient les maîtres ; & leur politique destructive étoit d'obliger par la famine les Siamois à se soumettre. Un de leurs détachemens étendit ses ravages jusqu'aux portes de la ville. **Bancok** , forteresse qui en défendoit les approches , fut détruit : les jardins dépouillés de leurs ornemens , furent couverts de débris. Un collège que les Missionnaires avoient établi aux environs , fut réduit en cendres. Après cette incursion , ces incendiaires se retirèrent avec précipitation vers le gros de leur armée , & leur éloi-

Ravages des
Bramas.

gnement suspendit pour un moment les alarmes.

Sur ces entrefaites on vit arriver deux vaisseaux Anglois. Le capitaine apportoit au Monarque un cheval Arabe, un lion & plusieurs marchandises précieuses. Ce capitaine, nommé Pauni, avoit donné dans quelques occasions des exemples d'intrépidité. Le Roi, qui avoit plus de confiance dans son courage & ses talens que dans ses courtisans lâches & efféminés, le pria de se charger de la défense de la ville. Mais l'Anglois convaincu qu'il seroit mal secondé par un peuple sans courage, refusa l'honneur du commandement : l'exemple des Hollandois qui s'étoient retirés le confirmoit dans la répugnance de l'accepter. Ils n'auroient pas abandonné leur loge qui renfermoit tant d'effets précieux, s'ils eussent cru les Siamois capables de les seconder dans la défense commune. Il étoit incertain sur le parti qu'il devoit prendre, lorsque tout-

Arrivée de
deux vais-
seaux An-
glois.

à-coup il se vit attaqué par les Bramas, qui, maîtres de Bancok, firent leurs dispositions pour le foudroyer.

Le brave Anglois, trop foible pour se défendre, & trop courageux pour se soumettre, prit la sage résolution de remorquer ses vaisseaux jusqu'au détroit où les barbares tenterent de se fortifier. Mais le feu de l'artillerie des navires détruisoit leurs ouvrages, & portoit la mort dans tous leurs rangs. Ces braves Anglois protégés de leurs canons, pouvoient défier impunément la fureur des Bramas. L'inaction où ils étoient sur leurs vaisseaux bleissoit leur fierté; & impatiens de punir leurs agresseurs, ils firent plusieurs descentes, & se précipitant avec ordre sur des ennemis sans discipline, ils en firent un horrible carnage.

Le capitaine
se charge de
défendre la
ville.

Pauni forcé par la nécessité, consentit à se charger de la défense de la capitale, à condition qu'on lui fourniroit des canons & les au-

tres munitions nécessaires pour l'attaque & la défense. Sa demande fut acceptée ; & pour gage de sa fidélité , les Siamois exigèrent qu'il déposât ses marchandises dans le magasin public. Cette condition blessa sa fierté ; mais il fallut s'y soumettre. Il remit trente-huit balles d'effets précieux , & embarqua le reste sur divers navires ; & après avoir tout réglé avec les ministres , il se rendit à son bord , où il se prépara à justifier la confiance qu'on avoit en son courage. Il ordonna des descentes , qui toutes furent meurtrières pour les ennemis : leurs forts à peine élevés furent détruits : chaque jour fut marqué par leur défaite ou leur fuite. Ce fut pour profiter de ces avantages , qu'il écrivit à la cour de Siam pour avoir du canon & des munitions dont il commençoit à manquer ; mais il essuya un refus. Les Siamois soupçonneux craignoient de le rendre trop puissant , & de se mettre dans la dépendance d'un étranger. Leur

Il est mal
secondé.

défiance enchaînoit leur défenseur, & c'étoit forger les fers qu'ils craignoient de porter. Les ministres répondirent que l'ennemi se préparant à donner un assaut de l'autre côté de la ville, ils avoient besoin de tous leurs canons pour le repousser.

L'Anglois irrité de cette infraction à leurs promesses, résolut d'abandonner un peuple qui ne favoit ni combattre, ni fournir à ses amis les moyens de le protéger. Mais avant de mettre à la voile, il publia une espèce de manifeste contre le Monarque Siamois, pour justifier sa désertion. Il s'empara de six vaisseaux Chinois, dont un étoit pour le compte du Roi. Les cinq autres venoient pour commercer à Siam, & ils s'étoient arrêtés dans le golfe, où ils furent extrêmement surpris de se voir dépouillés de leurs effets. L'Anglois, en dédommagement de ce qu'il venoit de leur enlever, donna aux capitaines des lettres de change tirées sur le Roi

de Siam , jusqu'à la concurrence des trente-huit balles qu'il avoit mises en dépôt. Après avoir ainsi pris ses sûretés , il passa fièrement devant les ennemis , qui , au lieu de l'inquiéter dans sa retraite , se félicitoient de se voir délivrés d'un rival qui seul pouvoit retarder leur succès.

Il remet à la voile.

Son éloignement releva le courage des Bramas , qui n'ayant plus à combattre que des hommes efféminés , portèrent par-tout la désolation. Les pagodes furent consumées par les flammes , & le plomb qu'on en tira servit à faire des balles. L'ennemi maître depuis longtemps de la campagne , n'avoit point permis d'ensemencer les terres ; & cruel sans fruit , il envioit aux Siamois jusqu'aux largesses de la nature. Mais la fécondité du sol procura une abondante récolte , qui ne fut ni la récompense des peines du cultivateur , ni le produit des semences. Les grains de riz qui étoient tombés des mains

des moissonneurs l'année précédente, germerent & vinrent en maturité. Ce bienfait inattendu fut une grande consolation pour des peuples menacés de la plus cruelle famine. Mais ce qui devoit être une ressource pour eux, fut la cause de leur malheur. Les habitans s'étant répandus dans les campagnes pour y recueillir le riz, furent surpris par les Bramas, qui les emmenerent captifs dans leur camp.

Superstition
des Siamois.

Tandis que les Bramas répandus dans toutes les provinces faisoient la guerre aux hommes & à la nature par leurs brigandages, le Roi & ses ministres superstitieux mettoient toute leur confiance dans leurs magiciens. Les officiers & les soldats entraînés par cet exemple, les consultoient sur les moyens de se rendre invisibles, afin de pouvoir attaquer l'ennemi sans en être aperçus ; & l'espoir d'apprendre un secret qui favorisoit leur lâcheté, les empêchoit de s'exposer à combattre avant qu'il leur eût été ré-

vélé. L'illusion étoit si forte , que l'expérience étoit impuissante à les convaincre de la vanité de cet art imposteur. Les chefs aussi lâches que les subalternes , sembloient n'avoir pris les armes que pour les tourner contre leurs concitoyens. Ils leur enlevoient leur argent & leurs grains , sous prétexte de pourvoir aux besoins des soldats , auxquels ils ne distribuient que la plus vile portion de leurs larcins ; & cette foible largesse étoit un voile dont ils se servoient pour couvrir leurs exactions.

Tandis que les plus riches citoyens étoient dévorés de besoins , la vigilance des Missionnaires prévint la misère des Chrétiens ; mais leurs libéralités , qui s'étendoient jusques sur les Gentils , épuisoient leurs magasins. Les Bramas dispersés dans les campagnes , interceptoient tous les convois , & l'excès de leurs ravages les exposoit eux-mêmes à être bientôt en proie à la famine. Les détachemens qu'on

envoyoit contr'eux étoient aussitôt dispersés, & plusieurs revenoient sans avoir combattu.

Prince Siamois exilé.

Un Prince Siamois qui avoit été exilé à Ceilon, fut touché des malheurs de sa patrie. Il oublia qu'il avoit été offensé. Il fut assez puissant pour lever une armée, qu'il eut la générosité d'offrir à ses persécuteurs. La cour de Siam, trop fière pour accepter le secours d'un banni, dont le zèle faisoit la censure de ses injustices, rejeta ses offres avec mépris; & au lieu de le rechercher comme un défenseur, elle fit marcher contre lui plusieurs détachemens, qui tantôt furent vainqueurs, & tantôt furent vaincus. Cette conduite étoit d'autant plus imprudente, que c'étoit diviser ses forces dans un temps où l'armée des Bramas se fortifioit chaque jour par la jonction des Siamois mécontents.

Ce fut au mois de Mars que l'armée des Bramas s'avança jusqu'à deux lieues de la ville. Elle fut ar-

rêtée dans sa marche par la mort du général, qui fut emporté par une esquinancie. On crut devoir cacher cette mort aux soldats, & le secret n'en fut révélé que par la division qui éclata parmi les chefs, qui tous avoient l'ambition du commandement. Mais bientôt réunis par l'amour du butin, ils se mirent en mouvement pour aller piller le plus célèbre & le plus riche temple qui fût aux environs de la capitale. Ils s'étoient flattés d'y trouver le pied de l'idole qui étoit d'or massif; mais le Roi de Siam avoit eu la précaution de faire transporter dans son palais ce monument du culte public, que des barbares, quoique superstitieux, auroient peu respecté.

Les Bramas irrités qu'on leur eût enlevé leur proie, s'en vengerent sur les murs du temple qu'ils démolirent, & sur les débris ils élevèrent un édifice consacré à des usages profanes. Les autres pagodes bâties autour de la ville ne furent point épargnées. Elles étoient

Mort du
général des
Bramas.

Courage des
Chrétiens.

bâties de briques , & entourées de fossés , qui sembloient les protéger contre les flammes & les assauts de l'ennemi. Les églises chrétiennes bien différentes , n'étoient qu'un assemblage de pieux & de planches , qui étoient moins propres à les protéger , qu'à faciliter le progrès de l'incendie. Mais malgré cet état de foiblesse , elles furent maintenues par la vigilance & le courage de ceux qui furent chargés de les défendre , & l'ennemi n'y mit le pied qu'après que les Chinois & les Siamois eurent essuyé de fréquentes défaites.

Le 7 Septembre 1766 , il s'empara d'une tour fort élevée à un demi - quart de lieue de la ville royale. Il y dressa une batterie de canon sur la grève , ce qui le rendit absolument le maître de la rivière. Le danger devenant plus pressant , on n'eut plus d'espoir que dans les Chrétiens , dont on avoit éprouvé la valeur héroïque dans la dernière révolution. On leur con-

fia la défense des bastions ; on leur accorda trente pièces de canon , des boulets & de la poudre. Six mille Chinois furent chargés de défendre la loge Hollandoise & une grande pagode qui y étoit contiguë ; & par une faveur particuliere, on leur fit présent d'une somme de dix mille livres.

Les Chrétiens n'étoient que quatre-vingt soldats pour défendre différens postes exposés aux surprises d'une armée nombreuse. Cette milice courageuse n'étoit point exercée dans la discipline militaire, ni dans le maniement des armes : une épée & un fusil dans leurs mains auroit été un sujet de dérision aux yeux d'un soldat Européen. Mais malgré leur ineptie , ils étoient l'élite de l'armée des Siamois , & l'on n'avoit droit de se défier que de l'abus de leur courage. Les premiers jours se passerent en escarmouches ; mais enfin l'ennemi ayant réuni ses forces , s'empara de cinq grands temples , qui furent changés en au-

tant de forteresses , d'où ils foudroyoient les ouvrages avancés , & sur-tout l'église de S. Joseph , dont le toit fut percé , sans causer le moindre accident à la multitude qui s'y étoit rassemblée.

Ils ont un
avantage sur
les Bramas.

Le 8 Décembre on fut informé que les assiégeans se préparoient à livrer un nouvel assaut. Aussi-tôt les Chrétiens sortirent de l'église au son des tambours & des trompettes ; ils engagèrent une action , où ils firent un grand carnage de l'ennemi , qui fut plutôt vaincu par sa frayeur que par leurs armes. Ce premier succès leur inspira le courage d'être agresseurs à leur tour. Ils attaquent les Bramas retranchés dans une pagode , rien ne leur résiste. Ils reviennent avec un éléphant , gage éclatant de leur victoire. Leur nom devient redoutable à l'ennemi , & précieux à leurs concitoyens.

Les Portugais éloignés de deux petites lieues de la résidence de l'Evêque de Tabraca , donnerent aussi

de brillans témoignages de leur valeur. Ils fabrerent une multitude de Bramas qui avoient tenté d'escalader leur collège. Les Bramas confus & rebutés de l'inutilité de leurs attaques , se retirèrent pleins d'admiration pour cette poignée de Chrétiens, qu'ils redoutoient beaucoup plus que cinquante mille Siamois , qui n'avoient ni le courage de les attendre , ni de les poursuivre dans leur retraite. Il est vrai que les Chrétiens , plus courageux , n'étoient pas mieux disciplinés ; & ce fut ce défaut qui entraîna la perte du quartier des François. La garde étoit plongée dans un profond sommeil , lorsque les Bramas revenus de leur première terreur , mirent le feu à la partie supérieure du quartier de l'Evêque. Les Chrétiens se refugierent en foule dans l'église , où les cris des femmes & des enfans annonçoient un danger dont les ténèbres redoubloient encore l'horreur. Un Chrétien qui s'étoit écarté , fut impitoyablement

massacré. Les autres firent une défense opiniâtre ; & quoique surpris, ils parurent invincibles. Les ennemis par-tout repoussés , furent tenter une attaque au quartier des Hollandois.

La réputation de leur courage attira dans leur quartier beaucoup de Siamois & de Chinois , qui sous leur ombrage se crurent à l'abri de la tempête. Tous contribuerent à la défense commune. Ils éleverent des murs sur les débris des pyramides détruites. Les Chinois y trouverent beaucoup d'argent. Les Chrétiens eurent pour leur partage des canaux de plomb , dont ils firent des bales.

Exactions
des officiers.

Les officiers Siamois avoient abusé de leur autorité pour faire de grands amas de grains qu'ils s'approprièrent pour se garantir de la famine dont on étoit menacé ; & à force de lire des maux dans l'avenir , on fut en proie à des maux présens. On ne trouva plus de vivres pour de l'argent ; & les pauvres ,
pour

pour finir leurs souffrances , n'eurent plus que la ressource de mourir. La peste , plus meurtrière & plus destructive , exerça de nouveaux ravages. Les rues & les places publiques étoient jonchées de cadavres , que l'horreur de la contagion empêchoit d'enterrer. Les chiens également dévorés par la faim , en firent leur pâture pendant six mois. Ce fléau ne finit qu'avec la ruine entière du pays. Les sentinelles descendoient avec des cordes du haut des murailles , & aimoient mieux s'abandonner à la discrétion des barbares , que d'attendre au milieu des souffrances une mort qui leur paroïssoit trop lente.

Les Bramas tournerent leurs armes contre la loge Hollandoise , défendue par les Portugais & les Chinois. L'attaque fut vigoureuse , & la défense opiniâtre. Mais enfin la loge fut prise & réduite en cendres , après huit jours d'un siège , qui fut extrêmement meurtrier. L'église fut respectée pendant deux ou trois

Négocia-
tion de l'E-
vêque.

jours , & les Prêtres conserverent leurs effets. Cet extérieur imposant de modération n'étoit qu'un artifice pour engager l'Evêque & son troupeau à se soumettre. Le général Bramas craignoit de répandre du sang inutilement. Il le fit assurer que s'il donnoit l'exemple de la soumission , tous ses effets seroient conservés , & qu'on n'enleveroit que les armes. On entama une négociation , & l'Evêque se rendit en personne sous la tente du Bramas. Il y fut reçu avec des distinctions que sa modestie n'ambitionnoit pas. Le général fut prodigue en promesses , qui ne furent appuyées d'aucun écrit. Il ajouta que dans la nuit même il iroit mettre le feu au quartier des Chrétiens : ainsi qu'il les prévenoit qu'ils devoient chercher un autre asile. Il assigna pour demeure au Prélat une pagode , où on lui donna des gardes pour sa sûreté. Il fallut souscrire à toutes ces conditions , parce qu'on étoit dans l'impuissance d'en obtenir de meilleures.

Ce fut encore un bonheur de les avoir acceptées. Le général effectua ses menaces. Tout le quartier des Chrétiens fut incendié. L'église fut réduite en cendres. Le soldat entra dans le séminaire, où, violant la foi des promesses, il pillait tout ce qu'on s'étoit engagé de respecter. Les Prêtres avec leurs disciples furent traînés au camp de l'ennemi. Un Prince de l'ancienne famille des Rois d'Ava, commandoit dans le lieu de leur détention, & il pourvut généreusement à leur subsistance. Un grand nombre de Chrétiennes s'étoient rangées auprès d'eux, pour se soustraire aux insultes du soldat. On profita de l'éloignement momentané de leurs surveillans importuns pour marier les filles avec les jeunes Chrétiens. On vouloit soustraire ces vierges à la brutalité de cette soldatesque effrénée, qui, comme je l'ai déjà dit, respectoit l'union conjugale.

L'Evêque soupçonné d'avoir de grands trésors, parce qu'il faisoit

Oij

abondamment l'aumône , fut envoyé dans la tour haute occupée par le général , où , sous prétexte de lui faire honneur , on se flattoit de découvrir l'endroit où il avoit enfoui ses richesses. Les autres Chrétiens furent tourmentés & dépouillés pour avoir leur argent ; & celui à qui l'on en trouvoit le plus , étoit soupçonné d'en avoir le plus caché. Cette pauvreté forcée rendit leur foi plus fervente ; & privés des biens de la terre , ils n'eurent plus d'espérance que dans l'héritage du Ciel.

La ville prête de tomber au pouvoir des Bramas , eût été ensevelie sous ses ruines , si l'on n'eût eu recours à la négociation , pour fléchir les assiégeans déjà armés de torches pour la réduire en cendres. Les Bramas fiers de leur supériorité , répondirent qu'ils n'avoient d'autres conditions à prescrire que de les recevoir à discrétion , & qu'ils étoient déterminés à user de tous les droits que leur donnoit la victoire. Des

loix si dures furent rejetées, & il fallut recommencer les hostilités.

Ce fut le 28 Avril 1767 que la ville fut prise d'assaut. Les richesses

La ville est prise d'assaut.

du palais & des pagodes ne formèrent plus qu'un monceau de cendres & de débris. Les simulacres d'or des faux dieux furent fondus, & la rage insensée de ces barbares les priva des récompenses qui allumoient leur cupidité. Leur propre fureur les priva de leur proie; & ce fut pour se venger de cette perte, qu'ils firent tomber leur ressentiment sur les habitans; à qui on brûla la plante des pieds pour leur faire révéler l'endroit où leurs trésors étoient cachés. On violoit devant eux leurs filles gémissantes.

Les Talapoins soupçonnés de cacher des richesses, étoient percés à coups de flèches & de lances, & plusieurs étoient assommés sous le poids des massues. Les campagnes ainsi que les pagodes étoient jonchées de morts : on ne voyoit que des cadavres flotter sur les rivières,

Carnage des habitans.

& l'odeur qu'ils exhaloient attiroit des essaims de mouches , qui furent les vengereffes du pays , par les ravages qu'elles exercerent sur l'armée pendant sa retraite. Les grands officiers du royaume , & les premiers favoris du Monarque , furent chargés de fers , & condamnés à ramer sur les galeres. Le Roi , témoin du malheur de ses courtisans , tenta de se soustraire à l'horreur de leur destinée ; mais il fut reconnu & massacré à la porte de son palais.

Le Roi Bonze arraché du silence de sa retraite , fut emmené captif avec les Princes & les Princesses de son sang ; & tous , par la crainte de souffrir , déclarerent avoir caché des trésors. Lorsque la cupidité ne trouva plus rien pour s'assouvir , & que le pays n'offrit plus qu'un spectacle de morts & d'expirans , l'armée victorieuse se mit en marche pour le Pégu. Elle traînoit à sa suite le Roi de Siam , qui , au lieu de courtisans fortunés , n'avoit

que les compagnons de sa captivité , moins malheureux que lui , parce qu'ils n'avoient point été précipités de si haut. L'Evêque de Tabraca enveloppé dans la disgrâce commune , fut transporté sur une galere. Le détachement qui veilloit à sa garde , étoit commandé par un homme qui n'avoit rien de barbare. Sa valeur & ses services lui avoient mérité le gouvernement de Tavail , poste de confiance qui justifioit le discernement du maître dans le choix d'un sujet.





CHAPITRE X.

Malheur des Européens après la révolution.

LEs campagnes ravagées, les maisons détruites, les Rois & les Princes de leur sang tombés dans la captivité, les peuples transférés en d'autres régions, les maris séparés de leurs épouses, & les mères de leurs enfans, sont des fléaux qui font frémir des Européens accoutumés à ne voir dans leurs Rois que des conducteurs attentifs à leurs besoins. Mais les Siamois toujours tremblans sous la verge du despotisme, sans cesse arrosant la terre de leurs sueurs, pour assouvir l'avidité des exacteurs impitoyables, se flattent qu'en changeant de maîtres ils trouveront un libérateur. Ils s'éloignent sans regret d'une terre où la nature marâtre ne produit que des fers pour les accabler; & comme ils n'ont jamais joui des

Les Siamois
sont emme-
nés en cap-
tivité.

douceurs de la liberté, ils sont moins sensibles aux humiliations de l'esclavage. Mauvais sujets & mauvais citoyens, ils se consolent aisément de leur dégradation par la vue de leur despote insolent, qui, après leur avoir commandé en tyran, est forcé d'obéir en esclave.

Les Chrétiens bien différens sont accoutumés à vivre dans leur patrie sous la protection de la loi. Le fléau de la guerre ne change jamais leur destinée, & le vainqueur le plus sévère croit ne pouvoir se respecter lui-même qu'en respectant le droit des nations. Jamais il n'attente à la liberté des particuliers; & de guerrier il deviendrait brigand, s'il s'approprioit leurs possessions. Les Chrétiens durent être beaucoup plus sensibles que les Siamois aux outrages d'un vainqueur devenu l'arbitre de leur sort.

L'Evêque toujours respecté sur sa galere, y avoit conservé cet ascendant, que la vertu, jusques dans le malheur, exerce sur les cœurs

les plus corrompus. Il vit passer devant lui soixante-trois Chrétiens que les Bramas avoient métamorphosés en soldats. Beaucoup succomberent sous les fatigues du voyage, & ceux qui leur survécurent se rangerent sous les drapeaux de leurs vainqueurs. Le reste du troupeau fut confié aux soins de M. Core, Prêtre François, dont le zèle infatigable attend sa récompense dans le Ciel. Il fallut partir le 25 Avril, sans avoir pu se munir des choses les plus nécessaires pour une si longue navigation. On en comptoit trois cens, sans comprendre les enfans. Les femmes furent impitoyablement séparées de leurs maris, dont elles partageoient les peines que leur réunion auroit pu adoucir. On leur donna une portion de riz, qui ne fut pas suffisante. Leurs maîtres barbares aimèrent mieux consumer par le feu des denrées qui leur étoient inutiles, que d'en charger les bateaux de leurs esclaves.

Un Prêtre Chinois alarmé des

Départ des
Chrétiens.

dangers où il voyoit exposées les femmes nouvellement mariées, se sépara de M. Core son compagnon, dans l'espoir de trouver quelque vaisseau de sa nation. Mais à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il se vit assailli par une troupe de voleurs Bramas; & ceux qui voulurent se mettre en défense furent massacrés. Il crut trouver sa sûreté dans l'épaisseur des forêts avec quatre de ses disciples: ils y furent poursuivis & dépouillés. La nécessité les obligea d'errer sans guide dans ces sombres forêts, qui n'offroient rien à leurs besoins. Réduits à brouter l'herbe comme de vils animaux, ils furent rencontrés par un Chrétien qui s'offrit à être leur conducteur.

Le capitaine Bramas qui avoit inspection sur les François, leur envoya un de ses interprètes avec main-forte, pour les obliger à rejoindre. Ils avoient ordre sur-tout de ramener les femmes nouvellement mariées. Elles furent enlevées

Rencontre
d'une bande
de voleurs.

avec violence. Cet agent subalterne n'eut pas la même modération que son maître ; & exécuteur insolent des ordres qu'il avoit reçus, il en outra la sévérité. A peine avoit-il fait une lieue de chemin, que des brigands Siamoïses sortis de la forêt, parurent sur le bord de la rivière, & lui enleverent son butin. Le chef de cette troupe reconnoît sa fille : il s'attendrit, il l'embrasse, & lui demande par quelle aventure elle est réduite dans cet humiliant état. Cette fille également émue, lui apprend qu'elle est Chrétienne, & par quel motif elle est mariée. Le récit de ses infortunes déchira son cœur paternel. Les brigands devenus sensibles, tournerent toute leur rage contre les Bramas, & leur trancherent la tête. Ils voulurent retenir les femmes ; mais toutes refuserent constamment un secours qui les affranchissoit de l'esclavage, aimant mieux partager les destinées affreuses de leurs maris, que de rompre les liens sacrés du mariage.

Le pere ne pouvant vaincre la résistance de sa fille, lui laissa des vivres suffisans pour elle & pour ses compagnes, & toutes furent rejoindre M. Core au bas de la riviere.

Après cette réunion, ce zélé Missionnaire craignant de les voir exposées aux outrages, les conduisit vers la mer, qui n'étoit éloignée que de quelques journées de chemin. Ce fut là que cette colonie n'eut pendant un mois d'autre nourriture que des coquillages, des herbes & des racines, soutenue par l'espérance de voir arriver quelque bâtiment pour être transportée à Kancas sur la côte de Cochinchine. Ils virent paroître un vaisseau Chinois, dont l'avare capitaine, instruit qu'ils manquoient d'argent, refusa de se charger d'eux. Enfin le 7 Juin ils apperçurent un petit bâtiment aussi Chinois, flottant sur la riviere sans pilote & sans équipage. Le reflux l'entraînoit vers la mer; mais enfin il fut jeté sur le rivage, à l'endroit

Ils apperçoivent un bateau Chinois.

même où les Chrétiens étoient rassemblés.

Ce secours inattendu leur devint inutile. Ils manquoient de voiles, de cordages & de provisions. Ils trouverent une ressource dans l'avarice du Chinois qui avoit refusé de les passer. Ce capitaine voyant le navire dont ils venoient de se rendre maîtres, leur proposa de le lui céder, s'engageant de les conduire au lieu de leur destination. Cinquante-trois accepterent cette proposition; les autres s'obstinèrent à rester; & à peine eurent-ils vu leurs compagnons mettre à la voile, que la division se mit parmi eux; & devenus ennemis les uns des autres, ils se séparèrent. On a su depuis qu'ils étoient morts de faim & de misère.

Après une navigation pénible, le navire aborda à Kancao le 28
Leur arrivée à Kancao. Juin, d'où quelque temps après les Chrétiens passerent au Camboye, où ils furent parfaitement bien reçus des Cochinchinois, qui exer-

cerent généreusement l'hospitalité envers les Siamois leurs freres. On vit renaître ces temps fortunés, où les premiers Chrétiens, unis par la foi & la charité, ne connoissoient ni le tien ni le mien ; ils ne se croyoient riches qu'en se dépouillant eux-mêmes pour donner à leurs freres. Enfin on vit encore des hommes de différentes nations ne former qu'une seule famille, & n'avoir que le même héritage.

L'Evêque resté sur sa galere, attendoit avec impatience le moment du départ pour aller se réunir à son troupeau, dont il ignoroit la destinée. Les Portugais, qui jusqu'alors étoient restés avec lui, eurent ordre de le précéder, & de marcher avec l'avant-garde de l'armée. Ils eurent beaucoup à souffrir de l'insolence des Bramas ; & rebutés de tant d'outrages, ils résolurent de se défaire de leurs oppresseurs. Ils prennent les armes, & profitant des ténèbres, ils les égorgent sans pitié. Après cet attentat,

Bramas massacrés par les Portugais.

dont l'excès de leurs souffrances adoucit l'horreur sans la justifier, ils enlèvent un éléphant & quelques chevaux, dont ils croyoient pouvoir se servir pour rejoindre le reste de leurs compagnons; mais une rivière profonde les en séparoit. Plusieurs eurent le bonheur de gagner le rivage opposé; d'autres se noyèrent, & la plupart attendirent la mort qu'ils savoient mériter.

Quelques Bramas échappés à la fureur des Portugais, portent dans leur camp la nouvelle du massacre de leurs compagnons. Le général justement irrité donne ordre de faire main-basse sur les Portugais, dont le crime fit soupçonner tous les Chrétiens d'en être les complices. Les vengeances auroient suivi de près ces soupçons, si le pilote Jean-chi n'eût agi pour dissiper la tempête. Il représenta au général que c'étoit l'insolence du soldat envers les femmes qui avoit mis les armes à la main des Portugais outragés; que les autres Chrétiens qui n'a-

voient éprouvé que ses bienfaits, le révéroient comme leur protecteur; & que les François sur-tout paroissoient déterminés à former des établissemens dans son gouvernement.

Ces représentations calmerent le gouverneur, qui, pour témoigner que son ressentiment étoit apaisé, envoya à l'Evêque plusieurs mets de sa table, lui fit même donner dix paniers de riz de plus qu'à l'ordinaire, qui servirent à faire subsister plusieurs femmes Portugaises que leurs infirmités avoient empêché de suivre l'armée. Le 6 Juin fut fixé pour le départ du reste de l'armée. Les Bramas, avant de s'embarquer, réduisirent en cendres la ville de Michoug, dont ils avoient jeté les premiers fondemens. On arriva le 16 Juin à l'endroit du débarquement, pour faire le reste du chemin par terre; & comme il falloit attendre les canons, on construisit des baraques avec les débris des navires devenus inutiles. Après huit

Départ de
l'armée.

jours de repos , on se mit en mouvement. L'Evêque , quoique malade , fut obligé de suivre à cheval. Cette marche fut extrêmement pénible , dans un pays où l'on ne trouvoit ni maisons ni habitans. L'on avoit à franchir des montagnes couvertes d'épaisses forêts , d'où l'on descendoit dans des vallées fangeuses coupées d'étangs & de rivières , qu'on étoit obligé de passer & de repasser , à cause de leurs sinuosités. Lorsque les eaux étoient basses , on les traversoit à gué ; & lorsqu'elles étoient trop profondes , on jetoit une espèce de pont formé de deux bambous , qui sont des roseaux , sur lesquels la vie étoit toujours en danger.

La marche
est pénible.

Les animaux épuisés de fatigues mouroient sur la route , & retardoient la marche par l'impuissance de porter les vivres & les bagages nécessaires à l'armée. Enfin l'on arriva à Tavail , où la famine causa de nouvelles calamités. Un panier de riz , mesure ordinaire pour la

nourriture d'un homme pendant un mois, se vendoit vingt-cinq à trente piaftres. On vit des Païens se jeter sur des cadavres pour en faire leur pâture. L'Evêque fit présent de sa bague pontificale à un Arménien, qui se chargea généreusement de la subsistance des Chrétiens. Tout étoit dans la désolation, & l'on n'attendoit plus qu'une mort certaine, lorsqu'on vit paroître sur la riviere de Tavail un brigantin Anglois chargé de riz, & qui, quelques jours après, fut suivi de deux autres beaucoup plus grands, chargés de la même denrée.

L'Evêque se transporta à bord de ce brigantin, & fut reçu par le capitaine Anglois avec toute la générosité naturelle à sa nation. Ce capitaine, nommé Riviere, l'invita à rester sur son bord, & l'Evêque n'accepta cette offre qu'à condition qu'on y recevroit tous ceux de sa suite, dont il vouloit partager & les biens & les maux.

Générosité d'un Anglois.

Tant que le brigantin fut au port, ils n'éprouverent aucuns besoins, & le généreux Anglois fut tout prévoir & prévenir jusqu'au 26 Octobre qu'il remit à la voile.

L'Evêque François s'ennuyoit d'autant plus de sa captivité, que son zèle y étoit infructueux. Il se servit d'un Néophyte Malabar qui jouissoit d'un grand crédit auprès du gouverneur, & ce fut par son entremise qu'il obtint la permission de s'embarquer pour la côte de Coromandel avec trois écoliers & un domestique Chinois, sur un vaisseau François appelé l'Hector. Les calmes qui régnerent sur cette mer retarderent sa navigation. Ce fut à Pondichéri qu'il fut informé qu'un Roi Malaïs s'étoit rendu tributaire des Bramas, dans l'espérance d'en obtenir le secours qui lui étoit nécessaire pour se maintenir dans la possession de plusieurs places que le feu de la guerre avoit épargnées. Ce fut avec la plus grande sensibilité qu'il apprit que cette terre

L'Evêque
revient en
Europe.

arrosée de ses sueurs paroïssoit être désormais condamnée à la stérilité. Il forma le dessein de revenir en France chercher un remede à tant de maux. M. Lau & tous les membres du Conseil, qui dans tous les temps se sont intéressés au triomphe de la foi dans les Indes, lui accorderent affectueusement son passage sur un vaisseau, qui aborda au port de l'Orient le 30 Octobre 1769. Depuis ce temps il vit retiré dans le Séminaire des Missions étrangères, où tout occupé des pertes de la foi, il sollicite des secours pour rassembler son troupeau dispersé. Les intérêts de la Religion & de la politique appuyent ses instances; & il est à présumer que des circonstances plus heureuses en assureront le succès.





CHAPITRE XI.

Suites de la Révolution de 1767.

Soulevement des
Siamois.

DÈS que l'armée des Bramas eut évacué le royaume dont elle venoit de faire la conquête, les Siamois errans & dispersés sortirent des forêts qui leur avoient servi de retraites; & s'étant réunis, ils s'approchèrent de leur capitale. Animés par la vengeance & par le sentiment de leurs maux, ils portèrent par-tout la désolation. Tous les Bramas qu'ils rencontrèrent furent égorgés. Mais le sang de leurs oppresseurs dont ils s'abreuvoient ne remédioit pas aux désordres de la famine dont ils étoient affligés. Le riz étoit à un si haut prix, qu'il avoit cessé d'être une ressource. On étoit réduit à se nourrir de racines sauvages & de rejetons de bambou, qui sortent de terre comme nos asperges d'Europe. On fut encore affligé d'une maladie singulière. Ceux

qui en étoient attaqués perdoient la mémoire & l'usage de la parole. Ils tomboient dans le délire, & ils avoient par intervalle des momens lucides qui leur faisoient sentir plus vivement l'horreur de leur état.

La nécessité, la plus impérieuse des loix, les força de tout enfreindre. Ils s'armerent contre leurs dieux, qu'ils accusoient de les avoir abandonnés. Les pagodes furent pillées, les simulacres furent détruits, pour s'approprier l'argent renfermé dans leur intérieur. Cette profanation les rendit possesseurs de richesses inutiles, puisqu'elles ne pouvoient leur procurer des vivres. Ils enleverent cinq jarres d'or & d'argent d'une seule pagode. Le grand dôme d'un des plus fameux temples leur fournit assez d'or pour en charger trois ballons. Les Siamois superstitieux crioient au scandale contre un brigandage qui faisoit rentrer dans la société tout l'or & l'argent que les Bramas, leurs vainqueurs, en avoient fait sortir. Il n'est pas éton-

nant qu'on en ait tiré ces immenses trésors : les dévots , en conséquence du système de la métempsychose , les avoient enfouis dans les simulacres de leurs faux dieux , dans la confiance de les retrouver lorsqu'ils viendroient à renaître.

Les Siamois réunis par la vengeance étoient divisés par l'ambition du commandement. Phaia-Thaé , officier Siamois , né d'une Chinoise , avoit fixé sur lui les yeux de la nation. Egalement politique & guerrier , il prépara sa grandeur , en affectant de la dédaigner. Il fut appelé au commandement par la voix unanime des grands & du peuple. Il ne prit d'abord que le titre modeste de défenseur de la nation ; & couvrant ses desseins ambitieux du voile de la modération , il ne voulut paroître que citoyen , pour être véritablement Roi. Armé du pouvoir suprême , il eut la politique de se faire des alliés , persuadé que le peuple inconstant dans ses affec-

tions,

tions , passe rapidement de l'amour à la haine , & se plaît à détruire son ouvrage , aussi-tôt que le maître qu'il a fait cesse de respecter ses caprices.

L'expérience lui avoit appris que les Talapoins abusant de leur pouvoir sur la multitude ignorante , fomentoient les révoltes & les émotions populaires. Il conçut contre eux une haine qu'il ne prit pas la peine de déguiser. Il regardoit la vénération qu'on avoit pour eux comme une diminution de son pouvoir , & cette concurrence lui faisoit désirer l'extinction de ces Religieux idolâtres , qui , pauvres par état , jouissoient dans l'indolence des fruits du travail des artisans & du cultivateur. Un Sancrat , qui jouissoit d'un grand crédit , fut accusé d'incontinence. Phaia-Thaé le fit comparoître à son tribunal , & le condamna à subir l'épreuve du feu. La plante des pieds fut offensée par les charbons ardents , & ce fut une preuve qu'il étoit coupable.

Talapoins
décriés.

Il eût été condamné à perdre la tête , si de puissans intercesseurs n'eussent obtenu sa grace , sous le spécieux prétexte que sa mort seroit un scandale , & que les dieux sont moins respectés quand on avilit leurs ministres.

Peste & famine.

Phaia-Thaé éleva aux premières dignités de l'Etat tous ceux qui avoient été les artisans de sa grandeur. Ennemi implacable des Bramas , il prononça des peines rigoureuses contre leurs partisans , qui jetoient des semences de rebellion dans le royaume. Il a fait éclater en 1769 sa bienfaisance envers les indigens. La sécheresse causa une grande disette , suite ordinaire des guerres , qui suspendent le travail , & ralentissent l'activité du cultivateur. Les rats destructeurs n'avoient pas attendu que le riz fût parvenu à sa maturité pour le dévorer : les germes avoient été détruits sous terre : les raves & les herbes avoient été leur proie. On fut privé de la ressource de l'ignam,

qui est une espèce de truffe ou de pomme de terre si grosse, qu'une seule suffit pour faire la charge d'un homme. Des essains de mouchérons & de cousins, attirés par l'infection des cadavres, obscurcissoient les airs, & faisoient une guerre importune aux vivans.

Ce fut dans ces circonstances malheureuses que Phaia-Thaé développa son caractère compatissant. Les pauvres ne languirent pas longtemps dans le besoin. Le trésor public épuisé ordinairement pour l'entretien du luxe, fut ouvert pour le soulagement des malheureux. L'étranger fournit à prix d'argent les productions que le sol de la patrie avoit refusées. Ce fut par ses largesses que l'usurpateur justifia les titres de sa grandeur. Les abus furent réformés, la sûreté fut rétablie. Des exécutions sanglantes & multipliées punirent & réprimèrent les attentats. La loi, qui ne fait jamais de murmureurs, fut substituée au pouvoir arbitraire, qui tôt

Bienfaisance
du nouveau Roi.

ou tard fait des rebelles , parce qu'il est une génération assez fière pour discuter ses droits , & pour distinguer l'obéissance de l'esclavage. Ce fut en assurant la tranquillité publique , qu'il affermit sa puissance usurpée ; & l'on ne pourroit lui contester ses droits au trône , s'il étoit le partage de celui qui s'occupe de la félicité publique.

Révolte.

Ce fut sur la fin de l'année 1768 , qu'un Prince bâtard , qui avoit été exilé à Ceilon , rassembla ses partisans , & établit une domination nouvelle dans plusieurs contrées. Phaia-Thaé marcha contre lui , & remporta une victoire éclatante. Le Prince tomba au pouvoir du vainqueur , qui lui fit trancher la tête , pour le punir sans doute de n'avoir pas été le plus fort.

Ce fut encore dans la même année qu'il tenta une expédition contre Porcelon & Ligour , deux villes qui n'étoient point tombées sous la puissance des Bramas. Les gouverneurs de ces places profiterent

des troubles qui déchiroient le royaume, pour établir chacun une souveraineté. Ainsi l'Empire délivré d'un joug étranger, fut vexé par des tyrans domestiques qui achevoient de détruire ce que l'ennemi avoit épargné. Tout étoit dans l'agitation. C'est le sort des Etats où les peuples sont assez lâches pour méconnoître le prix de la liberté. Celui qui n'aspire pas à une indépendance limitée, est un esclave, qui jamais ne fait obéir; & ce sont les nations les plus avilies qui offrent le spectacle des plus grandes révolutions.

On ignore encore le succès de cette expédition. Des nouvelles, dont on attend la confirmation, assurent qu'il s'est emparé de ces deux villes. Les troubles éteints, il sera facile de rendre au royaume sa splendeur naturelle.

Au premier bruit de la révolte des Siamois, le Roi des Bramas avoit envoyé des ordres au gouverneur de Tavail d'entrer, le fer

Nouvelle ir-
ruption des
Bramas.

& la flamme à la main , dans ce royaume rebelle, & de grossir son armée des habitans de cette ville, pour en faire les instrumens de la ruine entière de leur patrie. Ce peuple , sous des dehors affectueux , avoit su déguiser sa haine contre ses nouveaux oppresseurs. Le général ne prit avec lui qu'un petit nombre de Bramas, parce que séduit par la superficie , il avoit mis toute sa confiance dans les Siamois , qu'il présuinoit lui être sincèrement attachés. Il ne fut pas long - temps sans éprouver qu'il avoit été la dupe de leur zèle hypocrite. Il les détacha contre la ville de Beancham ; & dès qu'ils s'en virent les maîtres , ils en fermèrent les portes , & déclarèrent qu'ils n'avoient pris les armes que pour s'en servir contre leurs oppresseurs. Ils tirèrent le canon de la place sur ceux qui les avoient regardés jusqu'alors comme leurs compagnons. Le général abandonné de ces perfides , si l'on peut don-

ner ce nom aux vengeurs de leur pays , fit chercher par-tout des vivres , & par-tout il trouva des ennemis. Les campagnes mêmes se montrèrent rebelles à ses vœux , & refusèrent tout à ses besoins. Les Bramas , dans leur dernière irruption , les avoient dépouillées des arbres qui portent des fruits. Les bêtes de somme qui ne trouvoient rien à dévorer dans ces plaines , qui n'offroient que des monceaux de cendres , se dispersoient pour aller chercher plus loin leur pâture. Enfin l'armée n'avoit plus de vivres que pour trois jours. Une plus longue persévérance eût été une opiniâtreté plutôt qu'une constance héroïque. Le général crut devoir conserver la vie au reste des hommes confiés à ses soins. Il fit une retraite qui n'eut rien de honteux , parce qu'elle étoit nécessaire. Dès qu'il fut arrivé à Tavail , il instruisit son maître du mauvais succès de son expédition , dont il rejeta la faute sur la défection de son armée.

Leur armée
manque de
vivres.

Le Roi d'Ava humilié d'éprouver des revers dans un pays qui avoit été le théâtre de ses triomphes , médita d'en tirer la plus cruelle vengeance. Mais lorsqu'il se préparoit à marcher en personne pour réaliser ses menaces , il fut arrêté dans l'exécution de ses projets par les démêlés qu'il eut avec les Chinois , dont voici les motifs , ou du moins le prétexte.

Les Bramas , après avoir dévasté les royaumes de Pégou , de Siam & d'Aracan , étoient entrés dans le pays de Laos & de Cassaye , qui fait une partie du Bengale , plutôt en incendiaires qu'en conquérans. Ils changèrent en déserts arides ces pays peuplés & fortunés , & mirent leur gloire à détruire ce qu'ils auroient pu conserver. La facilité de leurs premières conquêtes leur fit naître le désir de tourner leurs armes contre la Chine , qui offroit plus d'alimens à leur avidité. Ils n'en avoient reçu aucune offense qui pût autoriser leurs hostilités.

Mais ceux qui ne connoissent que le droit de la force, sont toujours prêts à tout enfreindre pour envahir ce qui leur convient; & il leur suffit d'être assez puissans pour ne rien respecter.

Les Bramas déclarerent la guerre aux Chinois, sous prétexte de se venger d'un petit peuple qu'ils appeloient barbare, & qui l'étoit beaucoup moins qu'eux. Ce peuple obscur, & satisfait de l'être, vivoit dans les forêts qui séparent le royaume d'Ava de l'Empire de la Chine, où se bornant aux productions d'une terre ingrate, il n'eut jamais l'ambition d'attenter à la liberté de ses voisins. Cette nation sauvage, qui ne connoît d'autres biens que son indépendance, sembloit par sa pauvreté ne devoir jamais tenter l'avarice d'un conquérant. Les Rois d'Ava avoient toujours été ses protecteurs, & elle s'étoit soumise à leur payer un léger tribut. Mais les Cassiens, pauvres & fiers, voyant tous

Guerre des
Bramas contre les Chi-
nois.

Prétexte de
cette guerre.

les royaumes voisins agités de guerres domestiques & étrangères, voulurent s'affranchir d'un tribut qui étoit moins onéreux qu'humiliant, puisqu'il ne marquoit que leur dépendance. Ce fut en 1749 qu'ils déclarerent n'avoir plus besoin de défenseurs, que leurs forêts étoient leurs plus forts remparts, & que leur courage leur avoit appris à tout braver & à ne rien craindre.

Ils jouirent pendant quelque temps de leur indépendance naturelle ; mais lorsque le royaume d'Ava eut repris sa première splendeur, ils se virent sans cesse inquiétés par les Bramas, dont les incursions multipliées ravageoient leurs terres, qui d'elles-mêmes fournissoient à peine à la modération de leurs désirs. Ce fut pour se soustraire à leur tyrannie, qu'ils implorèrent l'assistance d'un Roi Chinois leur voisin, qui seul pouvoit les protéger, & qui étoit intéressé à leur défense, puisqu'ils étoient une barrière entre lui & ces brigands.

Pendant qu'un torrent de Bramas inondoit le royaume de Siam, un autre essain de ces barbares se répandit dans les provinces de la Chine, où ils s'emparèrent, sans trouver de résistance, de plusieurs places fortes, dont les habitans furent tous passés au fil de l'épée. On ne doit pas être surpris de la facilité qu'ils trouverent à faire des conquêtes. Les Chinois sont accoutumés à triompher de leurs voisins, moins par la force des armes, que par leur habileté dans les négociations. Ils usent avec succès de la supériorité de leur génie, pour en imposer par d'artificieuses promesses. Politiques adroits & lâches

foldats, l'art militaire languit chez eux dans une éternelle enfance. Comme ils ont perfectionné l'art de fondre les métaux, ils sont bien pourvus de canons; mais ils n'ont point découvert le secret d'en faire usage dans les batailles. Leurs principales armes ne sont que des sabres, des lances & des flèches: l'art

Les Chinois
mauvais sol-
dats.

d'attaquer & de défendre des places leur est absolument inconnu.

Le butin des Bramas fut immense. Ils dispofoient à leur gré des richesses d'un pays dont les habitans ont tourné leur industrie naturelle vers l'agriculture & le commerce. Leurs productions & leurs manufactures attirent chez eux tout l'argent de l'étranger. Le fol naturellement fécond est encore aidé par le travail du cultivateur infatigable. Les montagnes, qui semblent dans bien des contrées du monde condamnées à la ftérilité, y produifent de riches moissons.

L'irruption des Bramas fufcita d'autres fléaux contre ce pays. Plusieurs Chinois fe fervirent du nom de ces barbares pour exercer des brigandages. Les routes furent infestées de voleurs & d'affaffins domestiques & étrangers, qui s'approprièrent avec impunité les dépouilles du citoyen. Au bruit de tant de maux, le gouverneur de Canton leva une armée pour délivrer le pays d'un fi terrible fléau;

mais la nouvelle de sa marche fit retirer les Bramas chez eux pour y déposer leur butin, & pour y chercher du renfort.

Peu de temps après les Chinois combattirent avec avantage sur la rivière; mais ce triomphe fut suivi du plus sanglant revers. Leur armée de terre fut mise en pièces; cent mille hommes furent emmenés captifs à Ava, d'où ils furent dispersés dans différentes provinces du royaume, pour travailler aux ouvrages publics. Il falloit que l'armée Chinoise fût extrêmement nombreuse, puisque la plus grande partie prit la fuite. Il est surprenant que le Viceroy d'une seule province ait pu mettre tant de monde sur pied; mais l'étonnement cessera, si l'on considère que c'est le pays de la terre où les femmes sont les plus fécondes; & c'est peut-être le seul peuple chez qui le pouvoir arbitraire n'est point un obstacle à la population. Les hommes fiers & jaloux des droits de l'humanité, n'aiment point à avoir des enfans

Défaite des
Chinois.

destinés à l'esclavage. Le despote qui engloutit tous les privilèges de la nation, ne peut regarder comme ses sujets ceux qu'il accable du poids de ses fers.

La défaite des Chinois étoit une perte facile à réparer. L'Empereur fit assembler une armée de cinq cens mille combattans, qu'il destina à porter la désolation sur les possessions de ses ennemis. Le Roi d'Ava, trop foible pour opposer une digue à ce torrent, rassembla dans sa capitale les troupes de toutes les provinces. Tous les habitans des contrées contiguës à la Chine abandonnerent leurs possessions : le pays ne fut plus qu'un désert dévasté par ses anciens habitans, qui vouloient ôter à leurs ennemis les moyens de subsister. On étoit encore au commencement de 1769 dans l'incertitude des mouvemens de l'ennemi, qui ne pouvoit pénétrer jusqu'à Ava, qu'épuisé de fatigues & de besoins. On n'en pourra être instruit qu'au mois d'Octobre de cette année 1771.



CHAPITRE XII.

*Avantages qu'on peut tirer du commerce
de Siam & des Royaumes voisins.*

LEs mauvais succès qu'essuyèrent les François à Siam vers la fin du siècle dernier, ont sans doute dégoûté d'y former de nouveaux établissemens. Les ministres ont toujours résisté aux sollicitations des Missionnaires, qu'ils ont regardé comme plus habiles dans la conduite des ames, que dans les détails du commerce & les détours de la politique. Mais si l'on considère les avantages qu'en retirent les autres Européens, on conviendra que les François impatiens se laissent aisément rebuter par les premiers obstacles, & qu'ils dédaignent les sources de l'abondance, si elles ne s'ouvrent sous leurs pas.

Le Roi Siamois avoit accordé un comptoir aux marchands François, qui y jouissoient de l'estime

Premier
établissement
des
François.

publique, & s'y voyoient préférés aux autres nations. Deux villes avoient été cédées en propriété à Louis XIV, en reconnoissance des troupes qu'il avoit envoyées pour défendre ce royaume. La révolution arrivée sous le ministère de Constantin Faulcon, obligea les François de sortir d'un pays où ils avoient été appelés pour en être les défenseurs ; & depuis ce temps on ne voit arriver que très-rarement leurs vaisseaux dans ces ports, encore viennent-ils de Surate. Au lieu que dans les premiers temps le Conseil supérieur de Pondichéri en envoyoit plusieurs tous les ans, & il y en avoit toujours un destiné pour le seul port de Mergui. Ils étoient exempts de payer les droits ordinaires ; & les Missionnaires François respectés par leur intégrité, étoient les seuls juges établis pour prononcer sur les démêlés de ceux de leur nation & des Européens avec le citoyen.

Les Anglois ont été plus d'un

siècle sans avoir à Siam aucun comptoir, ni chef de leur nation. Quelques-uns d'entr'eux y faisoient un commerce plus fructueux que brillant. C'étoient les Hollandois qui s'étoient appropriés toutes les sources de l'abondance. Leur loge étoit la maison la plus belle & la plus spacieuse du royaume, & ils jouissoient des plus grands privilèges. Le Roi de Siam, par une politique nuisible à ses intérêts, comme au bien de ses sujets, se réserva le privilège exclusif de faire le commerce étranger, qui aussi-tôt tomba dans la langueur, parce que le despote intéressé fixe à son gré le prix des marchandises.

Depuis la dernière révolution, la forme du gouvernement est absolument changée; & il seroit aujourd'hui facile aux François d'y faire refleurir leur commerce, en établissant un comptoir à Mergui comme auparavant, ou dans les environs de la capitale. Ils pour-
 roient protéger cet établissement

Moyen
d'en former
un nouveau.

en élevant une forteresse, comme firent autrefois leurs ancêtres, qui construisirent à Bancok un fort, dont on voit encore aujourd'hui les fondemens & les débris. Un fleuve large & profond, qui ressemble à un lac, en défend les approches. Il n'est éloigné de la mer que d'environ douze lieues.

Les François pourroient rétablir ce fort, 1^o parce qu'ils ont des dédommagemens à demander pour les pertes qu'ils essuyèrent en 1680; 2^o parce que le terrain leur avoit été authentiquement cédé; 3^o parce qu'il reste des sommes considérables dues par le gouvernement de Siam à la Compagnie des Indes; enfin par la facilité d'en imposer à un peuple pusillanime, qui tremble à la vue d'un François armé.

Depuis la retraite des Bramas dans leur pays, le royaume de Siam est gouverné par plusieurs petits tyrans, qui s'élèvent & se détruisent. Bancok & Mergui ont leurs souverains. Le ministère François pour-

roit faire un accommodement avec un de ces usurpateurs, qui, flatté d'avoir la protection de la France, accorderoit volontiers la propriété d'un terrain, où l'on élèveroit une citadelle pour protéger notre commerce. Ce comptoir & cette forteresse serviroient comme d'entrepôt à Pondichéri, pour faire le commerce de la Chine. Le pays produit toutes les matieres propres à la construction, comme de la brique, du ciment & de la chaux qu'on fait avec des coquillages.

Toutes les nations voisines s'y rendroient en foule pour trafiquer : plusieurs familles chrétiennes errantes, sans patrie depuis l'irruption des Bramas, viendroient s'y refugier. Les Chinois, qui équipent des vaisseaux à peu de frais, en envoient autrefois une quarantaine tous les ans. Ils seroient empressés à y apporter leurs marchandises, par l'espoir d'un plus grand débit ; & l'on épargneroit à la Compagnie des Indes les frais qui absorbent

Ils ont des
droits bien
fondés.

une partie de son gain , par la nécessité où elle est réduite d'aller les chercher plus loin. Les Mahométans descendans des Arabes , les Mogols & les Persans , ont longtemps entretenu des correspondances de commerce avec la ville royale ; & pour les renouveler , ils n'attendent qu'un établissement qui leur ouvre des débouchés faciles & profitables.

Les fondemens seroient faciles à jeter ; & les moyens de les affermir se trouveroient dans le rétablissement du collège que les Missionnaires François avoient dans ce royaume , où ils jouissoient de la plus grande considération. L'ancien Roi instruit que la Religion Chrétienne prescrivoit aux peuples l'obéissance envers les souverains , en avoit toujours bien accueilli les ministres. Ces hommes apostoliques ne se sont point expatriés pour acquérir des trésors. Leur désintéressement seroit favorable à la Compagnie , qui leur accorderoit sa

confiance : elle ne trouveroit point de ces agens mercenaires qui partagent avec elle le fruit de ses avances , & qui ne lui laissent que ce qu'ils ne peuvent lui ravir. Il seroit avantageux de trouver dans cette terre étrangere une société toujours subsistante , & familiarisée avec les mœurs , les usages , les vices & les vertus des hommes , dont ils sont devenus les concitoyens. La connoissance des Langues en usage dans toutes les contrées de l'Inde , seroit une grande ressource , & les négocians François ne seroient plus exposés à l'infidélité des interprètes.

On peut voir dans l'histoire naturelle de ce royaume les productions dont on pourroit faire un objet de commerce. Quand même on n'y trouveroit pas les branches aussi étendues qu'on a droit de se promettre d'un pays qui produit l'ambre gris , les agates , les diamans , les perles , les parfums , les bois de teinture & de senteur , on

en feroit bien dédommagé par les avantages qu'on pourroit retirer du commerce avec les nations voisines, dont ce royaume, par sa position, est le point de réunion.

Je crois devoir donner une idée de tous les peuples de la péninsule de l'Inde, pour mieux faire sentir le bien qui résulteroit de l'établissement qu'on propose.

La partie septentrionale de cette presque île renferme neuf royaumes; savoir, Afem, Tipra, Aracan, Pégu, Ava, Laos, Siam, Camboye & la Cochinchine.

Royaume
d'Asem.

Le royaume d'Asem n'est presque point connu, parce qu'étant hors de la route des voyageurs, il faut s'égarer pour y aborder. C'est un des plus riches pays de l'Asie. Il n'a besoin d'aucune des productions de ses voisins, auxquels il fournit quantité de métaux. On y trouve des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer. Comme le peuple ne paye aucun subside, le Roi se réserve le produit

de ses mines ; & attentif au bonheur de ses fujets , il ne se sert que d'esclaves pour y travailler. C'est le seul pays de l'Asie où l'humanité ne soit point écrasée sous le poids du despotisme.

Un animal différent de nos vers ordinaires , y produit de la soie , dont on fait des habits bien lustrés , & d'une mauvaise qualité. La plus précieuse production de ce pays , est la gomme laque , qui est la plus estimée de tout l'Orient. On en distingue de deux sortes. La rouge sert à peindre les toiles , à vernir les meubles & les cabinets , & à faire de la cire. C'est l'argent qui est la monnoie courante du pays.

Les habitans ont la taille fort régulière ; mais les femmes ont le nez ^{Des habits.} un peu plat. Les uns & les autres vont presque nus , & ne couvrent que leurs parties naturelles. Leur tête est couverte d'un bonnet bleu , où pendent des dents de porc. Leurs bracelets , qui sont leur ornement le plus recherché , sont de corail

ou d'ambre jaune , & quelquefois d'écailles de tortues , ou de coquilles.

On n'y connoît point la pauvreté , ni la tyrannie des exacteurs. Chaque particulier , dispensateur tranquille de son bien , a plusieurs femmes , dont chacune a son emploi dans la maison , & des éléphans pour les services domestiques. Quoique le pays nourrisse beaucoup de quadrupèdes , la chair du chien est préférée. Il y croît aussi beaucoup de vignes , & l'on ne fait usage du raisin que pour en extraire de l'eau-de-vie. C'est avec la matière verte qui couvre la superficie des eaux stagnantes , qu'ils font leur sel : ils en extraient aussi des feuilles de l'arbre connu sous le nom de figuier d'Adam. On les brûle , & de leurs cendres résulte un sel très-âcre , qu'ils ont le secret d'adoucir en le faisant bouillir , & en passant ensuite l'eau dans un linge à diverses reprises.

La poudre à canon y est de la
meilleure

meilleure qualité; & c'est à ce peuple que les Orientaux attribuent la gloire de cette invention destructive; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que ce pays a été pendant cinq cens ans sans avoir de guerre. Ce secret passa aux Péguans, qui le communiquèrent aux Chinois, qui s'attribuent l'honneur de cette découverte, parce que sans doute ils ont été les premiers qui en aient fait usage dans la guerre.

Le royaume de Tipra ne produit rien qui puisse tenter la curiosité du voyageur, ou l'avarice du négociant. On y trouve une mine d'or dont la qualité n'est pas estimée: on l'échange à la Chine contre l'argent. On y recueille aussi beaucoup de soie; mais l'espèce en est grossière, & on ne l'emploie qu'à de vils usages. Ces peuples ont beaucoup de goût pour les liqueurs fortes. Au lieu de chiffres, ils calculent avec des pierres, qu'on prendroit pour de petites agates. Rarement ils voyagent dans les pays

Royaume
de Tipra.

étrangers : ils n'ont point de relations commerçantes avec les autres nations , qui ne connoissent que leur nom.

Royaume
d'Aracan.

Le royaume d'Aracan a une si grande étendue de côtes, qu'il semble inviter toutes les nations commerçantes à y aborder. On y respire un air pur. La peste & les autres maladies contagieuses n'y exercent jamais leurs ravages. Les plaines , riches & fertiles , produisent toutes les choses nécessaires à la vie. De nombreux troupeaux bondissent dans les vallées délicieuses qui nourrissent toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages. Les chevaux y sont fort rares. On se sert de buffles pour labourer la terre : leurs cornes sont leurs armes. La couleur rouge allume leur fureur. Ils laissent passer tranquillement ceux qu'ils veulent attaquer, & viennent ensuite fondre par derrière eux avec leurs cornes meurtrières. Ces animaux naturellement indociles, se montrent obéissans aux

seuls Noirs chargés de les garder. Ils se rangent autour d'eux au son d'un cornet qui les appelle. L'hiver, qu'on nomme ainsi, à cause que c'est le temps des pluies & des orages, commence au mois d'Avril, & finit en Octobre. On n'y connoît plus d'autre saison que l'été, où l'on fait une abondante moisson de légumes, de grains & de fruits; mais il n'y croît ni froment ni seigle.

La capitale donne une grande idée de ce royaume. Son étendue est de plusieurs lieues; le nombre de ses habitans égale celui des premières villes de l'Europe, & l'on y compte six cens pagodes. La richesse du palais du Monarque annonce que l'or y est commun. La salle d'or est ainsi nommée, parce qu'elle est revêtue de ce précieux métal depuis le haut jusqu'en bas. Cent lingots d'or du poids de quarante livres chacun, sont suspendus au dais, qui est aussi d'or massif. On y admire encore sept

Du palais
du Roi.

idoles d'or de la grandeur d'un homme ordinaire. Elles sont creuses en dedans, & ont deux doigts d'épaisseur : mais ce qui en relève encore le prix, ce sont les rubis, les émeraudes, les saphirs & les diamans, qui ornent le front, les bras & la ceinture de ces vains simulacres. C'est encore dans cette salle qu'on voit une chaise carrée toute d'or, qui soutient un cabinet de ce métal, & qui est encore enrichi de pierres précieuses.

Le Monarque est possesseur de deux rubis de la grandeur du petit doigt, & aussi gros dans leur base qu'un œuf de poule. Ces rubis ont excité des guerres sanglantes entre les Rois voisins, parce que la superstition a fait imaginer que celui qui en seroit possesseur, seroit l'arbitre de la destinée des autres. Le Roi ne s'en pare que le jour de son couronnement.

Leur aversion pour le commerce.

Ce peuple satisfait des productions de son sol, ne peut concevoir comment on expose sa vie

pour acquérir des richesses d'opinion. Ils n'arment que pour la guerre, & jamais pour le commerce, qui ne s'y fait que par le moyen des étrangers, qui y abordent de toutes les contrées du monde. Les Mahométans sur-tout y font un grand trafic d'éléphans qu'ils transportent sur la côte de Coromandel, à Golconde & en Perse, d'où ils rapportent des toiles, des soies & des épiceries. Les productions les plus abondantes du pays sont le bois de charpente, le plomb, l'étain & les dents d'éléphans. Il n'est pas superflu de faire connoître les mœurs & le caractère d'un peuple avec lequel il seroit facile d'établir un commerce utile.

Les habitans d'Aracan ont le front large & plat. C'est une bizarrerie de leur goût, plutôt qu'un vice de naissance. C'est en appliquant une plaque de plomb sur le front des enfans, qu'ils gâtent l'ouvrage de la nature. Leurs narines sont larges & ouvertes; leurs oreil-

Leurs traits
& leurs habillemens.

les flottantes descendent jusques sur leurs épaules. Leur habillement consiste en une chemise de coton qui leur couvre les bras, la poitrine & le ventre. Ils ont une robe traînante, & tant d'autres accessoires, que lorsqu'ils en sont chargés, ils ressemblent plutôt à une balle de coton qu'à des hommes. Leurs cheveux sont tressés par derrière à la manière des femmes Hollandoises. La tête des femmes n'a d'autre parure que leurs cheveux; ils sont rangés par boucles sans être attachés, & cette coëffure est très-galante.

Leurs mets. Leurs mets ne provoqueroient pas l'appétit d'un Européen. Ils servent dans leurs repas des rats, des souris, des serpens, & tous les animaux les plus dédaignés. Le poisson ne flatte leur palais qu'autant qu'il est gâté. Ils se défalteroient avec de l'eau pure, ou avec une liqueur qui coule d'une espèce de palmier, d'où on l'extrait en faisant une incision au tronc.

La virginité n'est point une vertu respectée. Les époux aiment mieux s'exposer à devenir les peres des enfans d'autrui, que de prendre pour femme une novice. Ce sont ordinairement les matelots Hollandois qu'on paye largement pour cette infame prostitution. Le Monarque enfermé dans son palais, y croupit dans une insipide indolence avec la Reine & ses concubines. Tous les ans, chacun des douze gouverneurs choisit dans son district douze filles du même âge, qu'on expose aux rayons brûlans du soleil, pour provoquer leur sueur. Ensuite on les essuie avec une toile fine qu'on envoie à la cour, afin que sur l'odeur on puisse discerner celles qui sont les plus dignes d'entrer dans le sérail. Celles qui sont dédaignées passent dans la couche des courtisans, qui les reçoivent comme un témoignage de la plus haute faveur. On prétend que le Monarque n'a pour gardes que ses concubines, qu'on

Prostitution
des filles.

exerce au maniement des armes. Il prend le titre fastueux d'Empereur d'Aracan ; de possesseur de l'éléphant blanc & des deux rubis ; d'héritier légitime du Pégou & de Bramas ; de Seigneur des douze provinces de Bengale , & d'arbitre des Rois , qui mettent leur tête sous la plante de ses pieds.

De la médecine.

Les arts agréables y sont ignorés , si l'on en juge par le peu de progrès qu'ont fait les arts de nécessité. La médecine sur-tout n'est qu'une imposture accréditée par la superstition. Les Prêtres , nommés Raulins , sont appelés auprès des malades. Ils soufflent sur eux , en prononçant des paroles mystérieuses. On offre au dieu des quatre vents un sacrifice de volailles , de cochons , & d'animaux les plus gras , qu'on doit renouveler quatre fois , à moins que le malade ne meure , ou ne soit rétabli avant ce temps. Les Raulins se régalent des mets offerts à leurs dieux.

Fourberies des Prêtres.

Quand le mal est opiniâtre , leur fourberie féconde inspire à la fem.

me ou aux enfans , ou à quelqu'un des parens , un remede bizarre , dont les Raulins profitent. On dresse un autel , où l'on place une idole dans une chambre richement meublée , où les Prêtres & les parens s'assemblent pour participer à un grand festin. Celui qui préside à la cérémonie , danse & s'agite jusqu'à ce que les forces lui manquent. Alors on attache une corde au plancher , qu'il prend pour se soutenir & pour bondir avec plus de violence , jusqu'à ce qu'il tombe dans une espèce d'anéantissement , que l'on prend pour une ivresse divine. Chacun semble envier son sort , parce qu'on est persuadé qu'il s'entretient avec l'idole. Les Prêtres , qui président gravement à cette cérémonie extravagante , oignent d'huile & de parfums le malade ; & s'il vient à mourir , ils ne sont jamais pris en défaut. Ils publient que sa mort est un bienfait des dieux , qui l'ont arraché de la

fange de la terre pour l'appeler dans les demeures éternelles.

Des funé-
railles.

C'est dans leurs funérailles qu'on voit l'excès de leur superstition. Tandis que les Prêtres récitent des oraisons & font des encensemens, les amis & les parens du mort frappent sur des chaudrons de cuivre pour écarter le chat noir; car s'il venoit par malheur à le toucher, son ame, bannie du séjour céleste où elle s'abreuve d'un torrent de voluptés, viendrait reprendre ses dépouilles viles & mortelles. Il est un ordre religieux qu'on croit participer aux privilèges de la divinité. La famille du mort les appelle à un grand festin; & lorsqu'ils refusent d'y aller, c'est un présage que l'ame du défunt est précipitée dans l'abîme des enfers.

De la fé-
pulture.

On gage des pleureurs, qui poussent des hurlemens, dont l'habitude de les entendre peut seule faire disparoître le ridicule. Ceux qui ne sont point assez riches pour avoir

l'honneur d'un bucher, sont exposés au bord de l'eau, dont le courant les emporte. Quelquefois les cadavres sont dévorés par les oiseaux de proie, qui, ne manquant pas d'alimens, sont si multipliés & si vigoureux, qu'ils attaquent les buffles & les bœufs.

Quelquefois ils accélèrent la mort de leurs amis & de leurs parens, lorsqu'ils les voient accablés d'une vieillesse douloureuse, ou d'une maladie incurable; & cet attentat, que les loix puniroient chez un peuple policé, est chez eux un acte de piété, parce qu'il y a, disent-ils, de la barbarie à laisser souffrir sur la terre ceux que le bonheur attend dans le Ciel.

Ces peuples sont plongés dans la plus grossière idolâtrie. Leurs temples sont bâtis en pyramides, qui renferment une multitude confuse de simulacres. Ils ont des dieux domestiques, dont ils impriment la figure avec un fer chaud sur leurs bras ou sur leurs épaules. Les aboye-

Leur religion.

mens d'un chien , les mugissemens d'un taureau , les hurlemens d'une bête fauve , le chant d'un oiseau , sont regardés comme autant de présages des événemens que les Prêtres interprètent à leur gré. Ils célèbrent une fête des morts , où leur dévotion est poussée jusqu'au fanatisme le plus cruel. Une de leurs idoles est traînée sur un lourd chariot que des Prêtres vêtus de satin blanc accompagnent. Les dévots fanatiques se précipitent sous les roues , & leur sang répandu est l'offrande qu'ils croient être la plus agréable à leur idole. D'autres s'attachent à des crochets de fer appliqués au chariot. On les place ensuite tout ensanglantés dans les temples , où ils deviennent l'objet du culte public. Chacun se félicite lorsqu'une goutte de sang tombe sur leurs habits. Ces pieux insensés sont révéérés comme des martyrs.

Hierarchie.

Il y a trois classes de Prêtres. Leur chef , qui réside dans l'isle de Munay , a une inspection sur le

culte public. Ses ordres trouvent rarement des infracteurs. Le respect qu'il inspire approche de l'adoration. Le Roi, tout absolu qu'il est, ne lui dispute jamais la préséance dans les cérémonies, & ne se couvre point devant lui. Tous les Prêtres se condamnent à un éternel célibat : quiconque en viole la pureté, est aussi-tôt dégradé, & rentre dans la classe des profanes. Quoique tous soient soumis au même chef, ils n'observent pas tous le même régime. Les uns retirés dans leurs maisons particulières, y vivent à leurs dépens, sans être à charge à la société. Eloignés du tumulte du monde, & contempteurs des plaisirs du siècle, ils sont ignorés des hommes, & n'habitent que sur des rochers, dans de sombres forêts ou des déserts. Lorsque les besoins de la vie les obligent de paroître en public, ils ont un maintien humble & les yeux baissés ; mais leur modestie semble être un artifice adroit pour subjuguier l'admiration,

Des mœurs
des Prêtres.

Les autres, plus heureux & moins solitaires, habitent des palais magnifiques, où ils jouissent dans l'indolence de biens considérables que les Rois & les Princes répandent sur eux avec profusion, dans la vue de se rendre le Ciel propice.

C'est à ces Prêtres idolâtres qu'on a coutume de confier l'éducation de la jeunesse, comme si des hommes uniquement destinés à prier & à pratiquer des austérités, avoient les qualités propres à former des magistrats, des guerriers, des artistes & des ministres. Ce pays a aussi ses hermites, espèce d'hommes sauvages, qui se rendent respectables à mesure qu'ils sont plus bizarres. Ils sont comme les Prêtres divisés en trois ordres, qui tous renoncent volontairement aux penchans les plus vifs de la nature, pour plaire à son auteur.

Royaume
d'Ava.

Quoique les Européens aient eu beaucoup de relations dans le royaume d'Ava, c'est un pays qui nous reste pour ainsi dire à découvrir. La

plupart de ceux qui en ont donné une description, étoient ou des guerriers ou des commerçans, moins conduits par le désir de faire des observations, que par la passion de s'enrichir. Tous les voyageurs conviennent que la terre fertile produit en abondance du riz & des fruits : elle renferme dans ses entrailles des mines de plomb, de cuivre & d'argent, que l'ineptie des habitans rend inutiles. Il se fait dans Ava, qui est la capitale du royaume, un grand commerce de musc, de rubis & de saphirs, & c'est de là que viennent les plus estimés. Les habitans réussissent parfaitement à les travailler. Le commerce y seroit florissant, si les différentes révolutions ne troubloient la tranquillité nécessaire aux progrès de l'industrie.

Le gouvernement est despotique. Du gouvernement.
Le Monarque, qui n'est que le ministre & le dépositaire de la loi, a usurpé le droit de les établir, de les enfreindre, & d'en substituer de

nouvelles à son gré. Chaque province a son député à la cour, qu'elle choisit pour être son protecteur. Ce député a droit de représenter les besoins de ses concitoyens; & comme le Monarque est toujours bien informé, les oppresseurs sont bientôt accusés & punis. Voici les titres que la vanité lui donne: *Roi des Rois, à qui tout doit obéissance; l'ami & le parent des Dieux du Ciel & de la Terre, qui, par affection pour lui, conservent les animaux, & régulent les saisons; frere du soleil, cousin de la lune & des étoiles; maître absolu du flux & reflux de la mer; Roi de l'éléphant blanc & de vingt-quatre parasols.*

Orgueil de
ce Roi.

L'orgueil de ce Monarque le plonge dans une continuelle ivresse. Lorsqu'il sort de table, il fait sonner la trompette, pour annoncer aux autres souverains du monde qu'il leur permet de prendre leur repas. Les ambassadeurs étrangers, ainsi que ses sujets, sont obligés de se prosterner devant lui; & l'on

accoutume même les éléphans à se coucher sur le ventre , quand il vient à passer.

Ce n'est point du trésor public qu'on tire la paye du soldat. Chaque gouverneur a dans sa province des terres dont le produit est assigné à l'entretien de la milice en temps de paix ; & quand elle entre en campagne , on lui fournit des armes , des habits & des vivres. On distingue l'officier d'avec le soldat à la magnificence de sa pipe , qui a des jointures dont le nombre indique le grade. De la milice.

Le royaume de Jangoma est situé au nord de Siam. On ne peut fixer précisément son étendue qui a varié , parce qu'il a souvent changé de maître , & subi des révolutions fréquentes , qui en ont reculé ou rétréci les limites. Ce pays est gouverné par des Prêtres , dont la puissance doit être limitée par la loi , puisque les habitans prennent le titre de Francs , titre dont les peuples avilis & dégradés par l'esclavage. Royaume de Jangoma.

vage, n'ont pas droit de se parer. On ne connoît que fort imparfaitement la qualité du sol & des habitans ; & ce n'est que sur les relations de quelques Chinois, & sur les traditions des Siamois, qu'on peut s'en former une légère idée. Plus un peuple est nouveau pour les Européens, plus le commerce qu'on peut entretenir avec lui, est avantageux à celui qui en découvre la source. Voici tout ce qui nous en est connu jusqu'à présent.

Les habitans sont grands & bien conformés. Une éducation presque sauvage entretient la vigueur naturelle de leur tempérament. Les rayons brûlans du soleil les dispensent d'avoir beaucoup de vêtemens. Ils n'ont qu'une ceinture de toile légère, qui fait tout leur ornement. Ils marchent toujours la tête nue, & ne connoissent point l'usage des souliers. Les femmes, aussi galantes que les Péguanes, sont beaucoup plus belles, & les Monarques voluptueux en embellissent leur sérail.

Quoique le sol produise tout ce ^{Productions} qui peut fournir le nécessaire & en- ^{du pays.}tretenir le luxe, il refuse le froment. Mais au lieu de pain, on fait des gâteaux de riz, dont les habitans font leur nourriture ordinaire. Outre les richesses de première nécessité, le pays produit beaucoup de musc, de poivre, de soie, d'or, d'argent, de cuivre & de benjoin. Il est vrai que quelques voyageurs assurent que c'est de la Chine qu'ils tirent la plus grande partie de ces richesses. Mais il seroit moins coûteux à une compagnie établie à Siam de les aller chercher à Jangoma, qu'aux extrémités de l'Orient, d'autant plus que ce peuple, sans relations commerçantes, ignore les avantages de sa position.

Nous sommes peu instruits de leurs usages; mais on fait que parmi eux le diable joue un rôle très-important. Les malades lui promettent des sacrifices, s'il daigne leur rendre la santé; & quand ils ont obtenu ce bienfait, ils célé- <sup>Usage bi-
zarre.</sup>

brent leur convalescence par un grand festin , où tous leurs parens & leurs amis apportent des présens de fruits , pour se rendre propice cet être mal-faisant , qu'ils regardent comme l'auteur de toutes les maladies. Il faut qu'ils soient persuadés que le diable n'aime point la musique , puisque c'est au son des instrumens qu'ils tâchent de lui faire abandonner la maison. C'est sans doute par le même motif que pendant tout le cours de la maladie , des Talapoins sont appelés pour chanter auprès du lit du malade , qui , rassuré par leur voix funebre , espere un prompt soulagement à ses maux.

Funérailles. Ce qui est une source d'affliction chez les autres nations de la terre , est pour ce peuple une occasion de fête & d'allégresse. Les morts semblent n'y exciter aucun regret , ou du moins on est ingénieux dans les moyens de les adoucir. C'est sur un trône de roseaux que le cadavre est porté par seize hommes au lieu

où il doit être brûlé. Les parens & les amis marchent précédés d'instrumens. On fait des largesses aux Prêtres idolâtres, qui, comme les oiseaux de proie, vivent des dépouilles des morts. Quand le cadavre n'est plus que cendre, on se retire dans la maison qu'il vient de quitter. Deux jours se passent en danses & en festins; & ensuite la veuve, parée du faste de la douleur, se rend avec ses parentes & ses amies au lieu où étoit le bûcher. Toutes poussent de longs gémissemens, toutes se désespèrent, en ramassant les os qu'ont respectés les flammes. Leur deuil consiste à couper leurs cheveux, qui font toute leur parure.

Laos, qui signifie millier d'éléphans, tire son nom de la quantité de ces animaux qui peuplent les forêts de ce pays. Le climat est si tempéré, & l'air si pur, qu'on assure que des hommes de cent & même de cent vingt ans y conservent la fraîcheur de leur printemps, & la

Du pays de
Laos.

vigueur de l'âge viril. La nature libérale répand ses bienfaits dans les plaines & les vallées, & même jusques sur les montagnes. Les canaux qui reçoivent les torrens qui se précipitent des lieux élevés, les distribuent avec économie sur les terres, & l'on n'y trouve ni marais ni eaux croupissantes. Les deux rives du fleuve ont des qualités différentes. La partie orientale est beaucoup plus fertile, & produit des animaux plus grands & plus vigoureux; les arbres y sont plus hauts, & d'une qualité incorruptible. C'est là que croît le riz le plus estimé de l'Orient. Les terres où l'on en a semé se couvrent après la récolte d'une espèce d'écume, qui, durcie au soleil, se change en sel solide. C'est delà qu'on tire le meilleur benjoin & la laque, dont on fait la cire d'Espagne. C'est une espèce de terre dont les fourmis couvrent leurs habitations & leurs magasins.

Quoique leur ivoire soit d'une qualité parfaite, ils font plus de

cas de la corne de rhinocéros. La superstition lui attribue la vertu de fixer la fortune. Les grands , à mesure qu'ils s'élèvent , se défont de celle qu'ils possèdent , pour en acheter une autre qui ait plus d'efficacité. Il n'y a point de trésor gardé avec plus de soin. Les fleurs , dont les plaines sont émaillées , y nourrissent de nombreux essains d'abeilles , qui fournissent la cire & le miel. Les mines d'étain , de fer & de plomb sont d'un grand produit. L'or & l'argent roulent dans les rivières , d'où on les tire avec des filets de fer. Le musc , dont on fait un grand commerce , n'est point une production du pays ; mais ils ont une composition d'ambre gris & d'un jus qu'ils tirent du corps d'un chat , qui répand une odeur agréable. On trouve dans les forêts beaucoup d'animaux sauvages. C'est avec des buffles & des bœufs qu'on cultive la terre. Les rivières nourrissent des poissons si monstrueux , que deux hommes ont peine

Objets de
commerce.

à en porter un. Les pauvres se nourrissent avec du hareng salé, qu'ils mangent avec du riz. Quoiqu'il n'y ait point d'eau salée dans tout le pays, on en tire de magnifiques rubis. Mais sans doute cette écume qui couvre les champs après la récolte du riz, supplée à cette disette, pour former cette pierre précieuse dans le sein de la terre.

Les Chinois y faisoient un grand commerce avant l'irruption des Tartares. Ils apportent du velours, des étoffes de soie, des camelots, des tapis, du crin, des toiles de coton, de l'or, de l'argent & de la porcelaine, qu'ils échangeoient contre de l'ivoire, de l'opium & des herbes médicinales.

C'est dans la province de Laos, qui donne son nom à ce royaume, qu'on trouve un puits profond, d'où l'on tire des rubis, & sur-tout des émeraudes, dont une que le Roi possède est de la grosseur d'une orange ordinaire. Le commerce qu'on pourroit y établir auroit un
produit

produit assuré, parce que c'est le peuple de la presqu'île de l'Inde qui a le plus de droiture dans les affaires, & de fidélité dans ses promesses. Ce n'est pas qu'ils ne soient tentés d'acquérir tout ce qu'ils voient d'extraordinaire entre les mains d'un étranger; mais ils aiment mieux être importuns pour l'obtenir, que d'employer la violence. L'éloge qui les flatte le plus, est d'entendre dire qu'ils sont inviolables dans leur parole. Rarement on entend parler de vol & de meurtre sur les grandes routes. La police a prévenu tous ces brigandages. Les bourgs & les villages sur le territoire desquels le voyageur a été insulté, sont obligés à l'indemniser de ses pertes.

Droiture
des habi-
tans.

Leurs vertus ne sont pas sans mélange de vices. Assoupis dans un éternel engourdissement, ils ne travaillent que pour fournir aux besoins indispensables de la nature. Toute fatigue les rebute. Ennemis de l'application, ils ne peuvent se

Leurs vices

fixer long-temps sur le même objet, & n'en voient jamais que la superficie. Sans frein dans leur penchant pour les femmes, ils semblent n'exister que pour se reproduire. Les fortilèges & la magie sont la source de bien des crimes & de superstitions : mais c'est une maladie de l'esprit fort invétérée dans tout l'Orient, où l'on n'entreprend rien d'important sans avoir consulté & largement payé ces imposteurs accrédités.

La pureté de l'air qu'on respire y prolonge la vie; & quoique le pays ne soit pas bien étendu, on pourroit y lever cinq cens mille combattans, & il seroit facile d'y former une armée nombreuse de centenaires, tous sains & vigoureux. On n'y est pas aussi sobre que dans les autres contrées de l'Inde. Ils font quatre repas par jour. Le riz, le poisson & la chair de buffle sont leur nourriture ordinaire. Rarement ils font usage de veau, de bœuf & de volaille. Ils font rôtir

les oiseaux avec leurs plumes, ce qui donne à la chair un goût désagréable.

Les magistrats & les ministres Du mariage. ne prennent ordinairement qu'une femme; mais c'est moins un effet de leur modération que de leur avarice. Ils veulent insinuer par là que trop occupés de leurs fonctions, ils ne peuvent donner à leurs plaisirs un temps qu'ils consacrent aux affaires publiques. Le grand nombre de leurs concubines les dédommage de la seule femme qu'ils adoptent. Les mariages sont un engagement pour la vie; mais les divorces sont si fréquens, qu'il paroît que ce n'est qu'une union passagère & de caprice. Lorsqu'une femme est convaincue d'adultère, le mari peut lui infliger la peine qu'il lui plaît.

Les funérailles sont plutôt des Des funé-
railles. fêtes que des scènes de douleurs.

On paye & on régale magnifiquement les Talapoins, qui pleurent & chantent des hymnes funéraires,

pour apprendre au mort la route des demeures divines. On dépose dans son tombeau des sommes proportionnées à sa fortune. Il est à présumer que les Talapoins dépositaires de ces tombeaux, font circuler dans la société ces trésors que l'imbécillité enfouit.

Il convient d'observer que le commerce de ce royaume a subi différentes révolutions. Autrefois on en emportoit les productions à Siam ; mais depuis l'irruption des Bramas, elles passèrent dans le Pégu. Les animosités que des guerres continuelles entretiennent entre les deux nations, ont fait transporter le commerce à Camboye, où les Laos ont un débit prompt & facile de leur benjoin, de leur laque & de leurs autres marchandises.

De la Lan-
gue.

Ce peuple ignorant se glorifie d'avoir appris aux Siamois l'art d'écrire sur des feuilles de palmier. La Langue & les caractères sont les mêmes ; mais les Laos ne peuvent prononcer les lettres *l* & *r*. On

dit que dans les premiers temps leur culte plus épuré que celui des autres peuples, étoit sans mélange de superstitions. Ils n'avoient point de temples, & ils adoroient un Dieu créateur, qui veilloit à la police du monde, & auquel on ne pouvoit plaire que par l'exercice des vertus, & non par des sacrifices & des cérémonies. Ils croyoient qu'après une certaine révolution de siècles l'univers se renouvelleroit, & ce système de la grande année périodique a été adopté par presque tous les peuples de l'antiquité. Leur commerce avec les Chinois altéra des notions si simples. Ils eurent des Prêtres qui s'érigerent en législateurs, & qui, pour n'être pas dans le cas d'être réfutés, produisirent des livres écrits en caractères étrangers. Leur doctrine n'étant point entendue, parut plus mystérieuse, & fut plus respectée. Il fut aisé à ces imposteurs adroits de lui donner une origine divine.

Leurs docteurs sont divisés en

De la Religion.

trois classes. Les uns enseignent comment l'univers & les Dieux ont été formés ; mais c'est sur des fables & non sur des raisonnemens qu'ils appuient leur système. Les autres, qu'on appelle illuminés, concilient toutes les difficultés embarrassantes & les maximes contradictoires.

La nouvelle doctrine établit l'éternité des Cieux & de seize mondes terrestres, & que c'est dans le plus élevé qu'on goûte des voluptés sans mélange d'amertume. Ces mondes se détruisent & se renouvellent, & on compte dix-huit mille ans depuis la renaissance de la terre actuelle. Ils admettent un enfer ; mais les Prêtres ne parlent jamais des peines qui sont préparées aux coupables, pour ne point révolter des hommes timides & corrompus. La poligamie est la récompense qu'ils font espérer aux gens de bien dans l'autre monde. Mais comme cette doctrine n'est pas favorable aux femmes, on est

persuadé que celles qui auront bien vécu seront changées en hommes. C'est encore la récompense qu'ils promettent à ceux qui les enrichissent, & ils assurent qu'ils auront autant de femmes qu'on en peut acheter avec la somme qu'ils ont consacrée en aumône.

Les Talapoins asservis par la loi Des Tala-
poins. à la continence, s'en consolent par la persuasion qu'ils auront après leur mort le pouvoir de créer une multitude de femmes dont ils pourront disposer à leur gré. C'est par le motif d'assouvir leur lubricité, qu'ils pratiquent la continence pendant leur vie; & ils regardent comme une imperfection sur la terre ce qui est une vertu dans le Ciel. Leurs couvens, qui sont des écoles de débauche, sont peuplés d'hommes tirés de la fange; & fiers de la dignité de leurs fonctions, ils exigent un respect que le chef de la nation ne peut leur refuser sans péril. Leurs cellules sont séparées les unes des autres: celle de leur su-

périeur est magnifiquement meublée. L'or & la soie y étalent ce que le luxe a de plus précieux. Assis sur un trône éclatant, il y reçoit les hommages de ses subalternes & des dévots proflernés.

Je n'entrerai point dans les détails de leur régime, parce que je ferois obligé de répéter ce que j'ai dit sur les Talapoins; mais je crois citer certaines pratiques qui semblent justifier l'opinion de ceux qui prétendent que le Christianisme fut dans sa naissance établi parmi ces peuples.

Usage de la confession.

Le quatorzième jour de chaque mois ils sont obligés de s'assembler pour faire une confession publique de leurs fautes. Un humble aveu suffit pour être absous; & comme la réparation n'a rien de pénible, les rechutes sont fréquentes. Ils font aussi un grand usage de l'eau bénite, dont ils ont soin de faire provision. Ils lui attribuent une grande efficacité pour guérir les maladies les plus opiniâtres. Les Prêtres, qui

en font une branche de leur commerce , l'échangent contre des liqueurs précieuses. Leurs autels sont parés de fleurs & éclairés de plusieurs flambeaux. Ils ont aussi des chapelets , qui suppléent à l'ignorance de ceux qui ne peuvent lire leurs hymnes & leurs prières. Les grains sont quelquefois des diamans ou des rubis.

Ils ont aussi leur pâque & leur ^{De leurs fêtes.} jubilé. On est obligé , pendant ces solemnités , de s'abstenir du travail , & ce temps de repos est profané par la débauche. Les prédicateurs montent en chaire , où ils débitent des maximes assez pures & rigides , qui trouvent beaucoup d'infractions. Les hommes riches achètent des dispenses : les Prêtres avarés ne les accordent que pour un temps ; & après ce terme expiré , il faut acheter une nouvelle permission de transgresser la loi. Il n'y a que les indigens qui doivent désespérer de la félicité éternelle. Tous les riches payent largement ces im-

posteurs , qui se chargent d'expi-
leurs prévarications.

Les Talapoins des bois habitent
dans de ténébreuses cavernes au
milieu des forêts , où , retirés pour
vivre seuls, on voit croître une nom-
breuse colonie qui manifeste leur
incontinence. Ce n'est point qu'il
n'y ait des mélancoliques , qui , dé-
goûtés du monde , s'ensevelissent
dans ces souterrains pour se livrer
à la contemplation & à la prière.
Cette vie ascétique n'est pas extrê-
mement pénible dans ces climats
brûlans , où l'indolence est une es-
pèce d'annihilation. L'étude qu'ils
font de la magie leur a sans doute
procuré la découverte de certains
secrets qui en imposent à la cré-
dulité du vulgaire. Toutes leurs
cérémonies mystérieuses semblent
avoir été le modèle , ou peut-être
ont été tirées de la doctrine de Pi-
thagore , ou des Prêtres Egyptiens ,
dont la magie étoit la base & le
principe , & dont on voit les ves-
tiges dans Apulée , dans Jamblique
& dans Porphyre.

Le royaume de Camboye n'est Du Royaume de Camboye. connu que par quelques voyageurs, qui, après y avoir abordé sans y faire un long séjour, nous en ont donné des relations fort incertaines. Il est à présumer que Messieurs des Missions étrangères, qui y fondent des colonies, nous instruiront des avantages qu'on en peut tirer. Leur exactitude scrupuleuse s'attache moins à ce qui peut embellir, qu'à ce qui est propre à nous instruire.

On fait que ce pays défendu par une chaîne de montagnes, est arrosé par une grande rivière qui le traverse. Son voisinage de la ligne fait qu'on y respire un air embrasé; & pour se soustraire aux chaleurs brûlantes, on n'habite que le bord des fleuves ou des lacs. Les navigateurs ont beaucoup à souffrir de l'importunité des mouchérons.

Ce pays, un des plus fertiles de l'Inde, produit du froment & de riches moissons de riz, des légumes d'une qualité supérieure, & de

l'huile fort estimée. C'est là que les navigateurs de toutes les nations abondent pour prendre des rafraîchissemens. Outre les productions de premiere nécessité, on y trouve un sucre de la premiere qualité, de l'indigo que les habitans préparent avec beaucoup d'industrie. Les campagnes sont couvertes d'arbres, dont les rameaux se courbent sous le poids des fruits. Les bois de sapan, de sandal, d'aigle, dominant dans les plaines & les forêts. Toutes espèces de drogues médicinales, l'opium & le camphre, sont les productions les plus abondantes du pays. Les montagnes renferment un cristall extrêmement transparent. Cette terre fortunée produit des améthystes, des hyacinthes, des rubis, des topazes, des chrysolites, des agates, des pierres de lait & des pierres de sang. La soie crue & l'ivoire y sont à vil prix. Un bœuf du poids de cinq cens livres ne coûte qu'un écu; & l'on a cent quarante livres de riz

pour huit sols. La chasse de l'éléphant & du tigre est permise à tout le monde; & l'on trouve dans les forêts des lions & la plupart des animaux farouches, qui semblent ne se plaire que dans les déserts de l'Afrique.

Les côtes qui ont cent quarante lieues d'étendue, n'offrent que cinq ou six ports où les vaisseaux puissent trouver leur sûreté. Le plus fameux est vis-à-vis de Siam: c'est là que se fait le plus grand commerce de la laque, de la gomme & des dents d'éléphant. Le port de Pontameas attireroit un grand nombre de vaisseaux étrangers; mais le commerce y est entièrement tombé, depuis qu'il a été ravagé en 1717 par les Siamois. Les autres ports sont peu connus.

La mer qui sépare ce royaume de celui de Siam, est parsemée d'une infinité de petites îles qui rendent la navigation périlleuse. Les deux plus grandes, quoique fertiles, ont été changées en déserts, parce que

les pirates , qui infestent cette mer ; enlevoient aux habitans le produit de leur travail & de leur industrie.

Il seroit facile de former un établissement avantageux dans l'isle Quadrol , où il y a plusieurs baies sabloneuses où la nature a formé des ports. Il y a encore un amas de huit isles , où l'ancrage est assuré. Pulocondor est la seule qui soit habitée. Les François l'appellent l'isle d'Orléans. Elle n'a que trois lieues de longueur sur une & demie de largeur. Le port est commode , & l'ancrage facile. La mer est peuplée de toutes sortes de poissons , & sur-tout de tortues , dont les écailles & l'huile font un gros objet de commerce. C'est la patrie des singes & des lézards. Il y en a qui sont hideux & tout couverts d'écailles. Leur morsure est mortelle. D'autres ont des pieds & des mains armés de griffes ; leur queue , longue de sept ou huit pieds , est triangulaire. Leur chair est bonne à manger. On y voit encore des

écureuils volans , & des rats dont les oreilles sont conformes à celles de l'homme. La plupart des arbres sont odoriférans. Celui qui donne la gomme a une écorce & des feuilles assez semblables à celles du châtaignier. On en extrait l'huile , en faisant une incision dans l'arbre , auquel on applique le feu. Il y a beaucoup d'arbres sauvages qui donnent des fruits , dont le coloris flatte agréablement la vue , mais dont le goût est insipide & souvent dangereux. Un botaniste y feroit une moisson abondante de plantes & de fleurs inconnues dans les autres climats.

Il n'y a qu'un seul village , qui compte quelquefois quatre cens habitans , & qui souvent est désert , parce qu'ils se fixent dans tous les quartiers où ils peuvent satisfaire leurs besoins. C'est dans cette île que les Cochinchinois relèguent les Chrétiens. Les Anglois s'en rendirent maîtres , & ils y établirent un comptoir en 1702. Le gouver-

neur avoit pris à sa solde des Macassars , avec promesse de les licencier au bout de trois ans. Il fut infidèle à ses promesses , & il les retint pour affermir sa colonie naissante. Cette infraction auroit dû lui inspirer de la défiance ; il oublia que son exemple les autorisoit à le trahir. En effet , ces barbares , quoiqu'observateurs religieux des traités , se crurent en droit d'en tirer vengeance , & tous les Anglois furent massacrés dans la même nuit.

Le royaume de Camboye est habité par des Portugais , des Japonois , des Cochinchinois & des Malais , dont les uns sont commerçans passagers , & les autres y fixent leur résidence. Les Portugais n'ont point de Prêtres , & leur religion est un mélange d'idolâtrie & de christianisme. Ils vivent d'une pension modique que le Roi leur donne , & du produit de leur chasse. Les hommes sont bien faits , & les femmes fort belles ; mais l'oubli de la pudeur leur fait perdre tous les

avantages qu'elles pourroient tirer de leurs charmes. Ces peuples ne s'exposent jamais aux caprices des mers pour acquérir des richesses d'opinion ; mais ils voient arriver dans leurs ports des vaisseaux de toutes les nations, qui viennent acheter les productions de leur sol, dont ils sont surchargés. On en tire beaucoup d'or & de toiles aussi fines que celles qu'on fabrique en Hollande. Leurs ouvrages à l'aiguille sont fort recherchés.

Les Hollandois y avoient un établissement ; & ils avoient calculé qu'en transportant au Japon de la laque noire, des peaux de cerfs, de bœufs & de buffles, ils gagneroient depuis quarante jusqu'à soixante-dix pour cent ; mais ils furent traversés par les Portugais, jaloux de leurs prospérités ; & les différentes révolutions qui ont agité ce royaume, les ont fait renoncer à tous les avantages qu'ils s'en étoient promis : c'est ce qui dégoûte les différentes nations de l'Europe d'y former des établissemens.

Religion.

La Religion est à peu près la même qu'à Siam. Ils admettent plusieurs demeures divines pour les âmes dégagées des prisons du corps. Dans les unes on s'abreuve des liqueurs les plus délicieuses, on se nourrit des mets les plus exquis, & toutes les voluptés réveillent les sens & préviennent les désirs. Des femmes toujours jeunes & toujours belles ressentent les passions qu'elles inspirent. Il est un autre ciel réservé aux Talapoins solitaires, qui ont vécu étrangers sur la terre. Leur félicité consiste dans une insensibilité, qui est une espèce d'annihilation qui paroît une jouissance ravissante pour ce peuple paresseux. C'est dans le ciel le plus élevé que résident les Dieux & ces hommes privilégiés, qui, imitateurs de leurs vertus, participent à leur bonheur. Ils admettent aussi treize enfers, où les méchants sont précipités, selon le degré de leurs crimes.

Leur clergé est nombreux, &

partagé en plusieurs classes, dont la première usurpe la préséance sur le Roi même. Ceux de la seconde marchent ses égaux; & comme on est persuadé qu'ils participent aux perfections de la Divinité, on leur rend un culte religieux, quoique la plupart soient nés dans la condition la plus abjecte. Ils ont un chef qui porte le nom de roi des Prêtres, & qui, dans un certain district, en a toute l'autorité & les privilèges.

Il y a deux ordres dans la noblesse. C'est du premier qu'on tire les gouverneurs des villes & des provinces, les ministres & les juges: on les distingue à leur boëte d'or. Les nobles du second ordre n'en portent que d'argent.

Le Roi est tout-à-fait despotique. Il dispose à son gré des possessions de ses sujets, ou plutôt de ses esclaves. Les enfans n'ont aucun droit à l'héritage de leur pere; & ce que le despote daigne leur laisser est regardé comme un bienfait

dont on lui fait gré. Un pays gouverné avec un sceptre de fer n'est jamais fort peuplé : c'est une terre qui dévore ses habitans. Chacun s'impose un exil volontaire ; mais en changeant de patrie , il trouve dans toute l'Inde un oppresseur. Quoique ce royaume soit fort étendu , à peine peut-il mettre sur pied trente mille combattans. Ce petit Roi a autant de fierté & étale autant de luxe que les plus grands Monarques d'Asie ; & l'idée d'une grandeur imaginaire le rend quelquefois insolent envers les étrangers.

Le pays de Champa a peu de côtes & beaucoup de ports & de baies commodes. Les voyageurs n'ont jamais pénétré dans l'intérieur des terres. On n'y connoît d'autre ville que Feneri , où le Roi faisoit sa résidence avant que le pays fût sous la domination des Cochinchinois , qui , fuyant la tyrannie des Tartares , furent accueillis par des peuples dont ils sont devenus les maîtres.

Leurs armes sont le mousquet, la pique & le sabre, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Ils sont doux & affables, sur-tout envers les étrangers. Il y a parmi eux une grande subordination, depuis le Roi jusqu'au dernier sujet. La législation est sévère, & les plus légères fautes ne restent jamais impunies. La classe du peuple ne peut avoir aucun argent; & celui qui seroit convaincu d'en avoir gardé, subiroit des peines afflictives. L'or est marchandise, & on ne se sert que de monnoie de cuivre. Tous les emplois se vendent, & c'est à proportion de leur prix qu'ils donnent de la considération. Celui qui a épuisé sa fortune pour acheter une charge, répare bientôt ses pertes par des exactions qui restent impunies, pour ne pas effrayer ceux qui veulent s'en pourvoir.

La liberté du culte est autorisée par la loi; mais le plus grand nombre est disciple de Mahomet ou de Confucius. Il s'y trouve aussi des

idolâtres , dont les uns adorent des reptiles & les plus vils animaux ; d'autres ne reconnoissent que le soleil & la lune pour auteurs de la nature. Les Mahométans de ce pays se sont relâchés de la sévérité des maximes prescrites par l'alcoran. Ils mangent sans scrupule de la chair de porc ; & outrant les droits de l'hospitalité , ils prostituent sans pudeur leurs femmes aux étrangers. Ils ne se réservent que la femme légitime , qu'ils ne peuvent répudier ; à moins qu'elle ne soit convaincue d'adultère.

Les Chinois y abordent tous les ans avec du thé , de la porcelaine , de la soie , & différentes denrées qu'ils échangent contre des bois odoriférans & de l'or , qui est beaucoup plus fin que celui de la Chine.

De la Cochinchine.

Il n'y a point de pays qui ait plus de relations commerciales avec le royaume de Siam , que celui de la Cochinchine , qui signifie Chine occidentale , nom que les Portugais lui ont donné pour le

distinguer du royaume de Cochin. L'accès en est facile; les ports sont nombreux & commodes, & on trouve dans les baïes jusqu'à quatre-vingt brasses d'eau. Le pays est fort peuplé, & l'on y trouve beaucoup de villes & de bourgs, ce qu'on peut attribuer à sa fécondité, dont il est redevable aux inondations constantes & réglées, qui, en se retirant, laissent un limon qui engraisse les terres; & l'ardeur du soleil donne aux productions une prompte maturité & un goût délicieux. Il y croît un arbre qu'on appelle l'incorruptible, parce qu'il ne se pourrit jamais dans la terre ni dans l'eau. On en fait des ancres de vaisseaux. Les montagnes où croît cet arbre produisent le bois d'aigle, l'alvé, le calambor, & toutes sortes de bois odoriférans: on n'y respire que l'odeur des fleurs & des parfums.

Ce pays renferme des carrières de marbre de toutes les espèces, & beaucoup de mines d'or. C'est

Ses productions.

des Chinois que les habitans ont appris l'art de fondre les métaux ; mais ils ne leur ont point révélé le secret de jeter le fer en moule , pour en faire des canons & des mortiers.

C'est sur les montagnes qu'habitent les rhinocéros , qui sont beaucoup plus grands & plus vigoureux que dans les autres contrées de l'Inde. Le pied du mâle a une demi-verge de diamètre , & ses dents ont jusqu'à cinq verges de longueur.

Le commerce intérieur est considérable. Les foires , qui attirent une grande affluence de marchands , sont fournies de denrées de toute espèce. La soie du pays n'est pas de la première qualité ; mais elle est si abondante , qu'on l'emploie à faire des filets , des cordages & des voiles. Les tortues de terre leur fournissent de l'huile. Le poivre , le sucre , le miel & la cire forment une branche considérable de commerce. Ce sont les Chinois & les Japonais qui s'en sont approprié
tous

tous les avantages. Ces étrangers ne sont point soumis aux loix du pays ; ils ont leurs magistrats , & ce sont eux qui prononcent sur tous les démêlés qui naissent entre les commerçans de leur nation.

Le portrait que les voyageurs nous ont tracé des Cochinchinois , Leur caractère. est l'ouvrage ou de la haine ou de la flatterie. Les Hollandois , qui en ont été maltraités , les accusent d'infidélité dans leurs engagemens , d'orgueil dans la société , de fausseté dans leur parole. D'autres , qui en ont été bien accueillis , font l'éloge de leur affabilité envers les étrangers , de leur candeur dans le commerce , & sur-tout de leur amour pour les droits de l'hospitalité. Quoique ces jugemens si opposés se combattent , tous les voyageurs modernes conviennent que leurs mœurs sont aussi simples que leurs habits. Leur caractère doux & tranquille les garantit de ces emportemens , qui dans un moment font perdre le mérite de plusieurs an-

nées consacrées aux vertus. Leurs mets sont simples & assaisonnés avec propreté. Le riz, les légumes & le poisson sont leur seule nourriture. Leur boisson ordinaire est une espèce de thé différent de celui de Chine. Ils mêlent aussi dans leur eau un suc qu'ils extraient du bois de calambac, qui donne un goût & une odeur agréables. Ils ont peu de vignes; mais ils préfèrent au vin les liqueurs fortes, dont cependant ils usent avec modération, & ils ne se livrent aux excès que dans les noces & les solemnités.

Leurs usages.

Quoiqu'ils soient toujours dans la dépendance de leurs voisins, ils laissent croître leurs cheveux comme un signe de leur liberté. Les grands sont magnifiques & fastueux. Ils relevent leur parure avec des perles, qu'ils préfèrent aux diamans. Les femmes ne se montrent que voilées; mais lorsqu'on les salue, elles se découvrent le visage. Les docteurs, vêtus de damas noir, portent sur la tête une mitre. Ils ne

coupent jamais leurs ongles ni leur barbe , pour montrer qu'ils sont moins jaloux de plaire que d'instruire : ils savent que c'est par des usages bizarres qu'on réussit à se rendre respectable.

Les maisons n'ont d'autre ornement que des peintures & des sculptures dorées. Leurs mariages, leurs funérailles & leurs fêtes sont les mêmes que ceux des Chinois, dont ils sont descendus ; mais ils ont éteint dans leur nouvelle patrie le flambeau des arts & des sciences, qui éclairait les lieux de leur berceau. Ce n'est pas qu'ils n'aient quelques collèges ; mais ce sont des écoles d'erreur, où, sous prétexte d'enseigner l'astronomie, l'on y débite tous les mensonges de l'astrologie, pour déchirer le voile qui couvre l'avenir. Les éclipses qu'ils prédisent, sans pouvoir calculer le temps précis, la grandeur & la durée, sont des signes qui entretiennent leur superstition ; & les regardant comme des présages de

grands défâftres, ils emploient mille moyens extravagans pour les détourner.

Le Roi & tous les grands officiers de l'Etat, ainfi que les lettrés, fuivent la doctrine de Confucius, qui leur a été tranfmife par leurs ancêtres. Ils n'ont ni temples ni Prêtres, & chacun rend un culte particulier au grand *Tien*. Le peuple plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, s'abandonne aux fupertitions les plus groffieres. Ils ont leurs Bonzes, qui font divisés en plusieurs claffes. Les uns vivent du produit des terres & des étangs qui leur font assignés ; les autres affervis à un fupérieur, vivent en commun des aumônes du peuple ; & ce fonds eft plus sûr que la production bornée d'un champ. Si l'on en juge par la faleté de leurs temples, dont la plupart tombent en ruine, il ne paroît pas que leurs Prêtres & leurs dévots foient étroitement attachés à leur Religion. Messieurs des Miffions étrangères

y ont fait de grandes conquêtes à la foi, & il ne faudroit qu'un plus grand nombre d'ouvriers pour recueillir une moisson plus abondante.

Ceux qui admettent le dogme de la métempfycofe se font un scrupule de tuer les animaux les plus nuisibles, & les insectes les plus vils; & par une contradiction qui est ordinaire à l'erreur, ils sacrifient des pourceaux aux mânes de leurs ancêtres & de leurs dieux. Ils pensent que les ames qui ne passent point dans d'autres corps, sont changées en démons, en sylphes, en incubes & succubes. Ainsi la frayeur qu'inspirent ces êtres mal-faisans accrédite mille fables inventées par l'imagination.

Le glaive de la loi frappe indistinctement les coupables. Le Roi, juge incorruptible & sévère, prononce l'arrêt de leur condamnation. Ceux qui le représentent dans le fond des provinces, sont plus indulgens, parce qu'ils sont plus aisés à corrompre. La femme con-

vaincue d'adultere est foulée aux pieds par un éléphant. Le premier vol est puni par la perte d'un doigt; le second par la perte d'une oreille; & le troisième par la mort. Cette progression dans les châtimens est une leçon pour la plupart des nations, chez qui l'on inflige la même peine à celui qu'une foiblesse passagere a précipité dans une faute, & à celui qui a vieilli dans l'habitude du crime. Le faux témoignage est puni selon la gravité de l'accusation. Quand le Monarque prononce ses arrêts, il est monté sur un superbe éléphant; & ceux qui ont des requêtes à présenter, ne peuvent en approcher qu'à la distance de quatre-vingt pas.

Ce Prince est fort riche, parce que plusieurs de ses voisins achètent fort cher sa protection. Les éléphans, la cire, l'ivoire que son pays lui fournit, & les tributs que ses protégés lui payent en bois odoriférans, en poudre d'or, lui ouvrent une nouvelle source de ri-

chesses. Outre ce qu'il exige des Princes ses tributaires, il a établi une capitation générale, & chaque homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante, lui doit environ quinze livres de notre monnoie. Cette imposition est moins avilissante qu'un travail de huit mois, auquel chaque sujet ou esclave est assujetti. Les présens que les grands sont obligés de lui faire dans certains jours de l'année, épuiferoient leur fortune, si les exactions dont ils accablent leurs subalternes ne remplissoient le vuide causé par des largesses involontaires. A la mort de chaque possesseur, il envahit ses terres, & ne laisse aux enfans que l'argent & les meubles. Les droits qu'il impose sur les marchandises étrangères grossissent encore ses revenus.

La constitution du royaume de la Cochinchine est tout-à-fait militaire. Leurs armes sont le mousquet, l'arc & le poignard. L'exercice se fait en silence. Le chef, au

mouvement de sa baguette, dirige toutes les évolutions ; & s'il manque à son devoir , il est réduit au grade de soldat.

La cour du Monarque étale tout le faste asiatique. Les premières dignités de l'Etat sont confiées à des eunuques , parce qu'on suppose que ne laissant point d'enfans , ils auront moins d'avidité. Cette politique n'a pas réussi en Europe , où l'on a fait l'expérience que les ministres célibataires ont accumulé les plus grands trésors. L'héritier présomptif du trône a toujours le commandement de l'armée navale , & sa garde particulière est de cinq mille hommes. Son puîné est généralissime des troupes de terre. Il a toujours deux mille soldats attachés à sa personne. Il y a toujours un corps subsistant de troupes pour empêcher les révoltes.

Les crimes contre la Majesté royale sont cruellement punis. On attache le coupable à un poteau , & chaque soldat lui coupe un morceau de

chair, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un squelette. La sévérité des châtimens chez une nation, manifeste son penchant pour le crime. La loi se propose d'effrayer par l'appareil des vengeances, & souvent elle ne fait qu'aigrir la férocité.

Les soldats sont vêtus de satin, & les officiers de velours en or ou en argent.

Il y a des écoles de guerre où les enfans sont élevés aux dépens du trésor public. On nourrit l'émulation par des récompenses qui flattent ceux qui commencent à naître. On leur donne des robes de soie & d'autres ajustemens qui intéressent leur vanité. Ceux qui ne profitent point des leçons qu'ils reçoivent, sont vêtus de toile.

La Religion Chrétienne y a fait de grands progrès, & y a essuyé de grandes tempêtes. L'ignorance des Prêtres idolâtres, l'absurdité de leurs dogmes, ont favorisé le triomphe des Missionnaires, dont le sang a fertilisé cette terre propre à re-

cevoir la semence de l'Evangile , si les puissances de l'Europe , mieux éclairées sur leurs intérêts , étoient plus attentives à y envoyer des ouvriers. La politique peut-elle choisir des agens plus sûrs , plus clairvoyans & plus désintéressés ?





CHAPITRE XIII.

Du Tunquin.

LEs relations que le royaume de Siam entretient avec le Tunquin , m'obligent d'en faire un article particulier. On n'est pas d'accord sur son étendue ; mais tous les voyageurs conviennent qu'il est plus peuplé que la France , & quelques-uns prétendent qu'il est aussi étendu. Quoique situé sous le tropique , on y jouit d'un printemps perpétuel ; & l'air qui devroit être brûlant , est rafraîchi par les vents du sud & du nord qui régnernt alternativement chacun pendant six mois de l'année. Les pluies y tombent depuis le commencement d'Avril jusqu'au mois d'Août. C'est alors que les arbres ornés de verdure courbent leurs rameaux sous le poids des fruits ; les campagnes étalent le luxe de leurs productions , & promettent une riche moisson de

riz. On n'y recueille ni bled ni raisin ; mais la nature a suppléé à cette disette par d'autres profusions. Il est vrai que le pays est quelquefois frappé de stérilité. Les inondations y détruisent les semences , ou la sécheresse change en poussière aride ces campagnes fécondes.

Une chaîne de montagnes inaccessible semble défendre ce royaume contre toute invasion étrangère. Elles sont couvertes de forêts , dont les arbres sont chargés de fruits ; & c'est la demeure des tigres , des cerfs & des éléphants. L'intérieur du pays est dominé par des côteaux délicieux. Un grand nombre de rivières fertilisent les plaines. Les canaux ouvrent des correspondances faciles & très-peu dispendieuses. Quoique le pays produise tout ce qui peut être un objet de commerce , les habitans tournent toute leur attention vers la pêche.

Kankao est la ville la plus considérable , & quelques voyageurs la comparent aux villes les plus

peuplées de l'Asie. Elle n'a rien de magnifique que le palais du Monarque & l'arsenal. C'est un assemblage confus de cabanes de bois. Les comptoirs étrangers sont les seuls édifices construits en briques. On y voit les débris d'un ancien palais, qui fut ruiné dans les guerres civiles: ce qui en reste aujourd'hui atteste son ancienne magnificence. L'arsenal est un édifice qu'on admireroit même en Europe. Il est pourvu de munitions, d'artillerie & de toutes sortes de machines de guerre.

Un phénomène qui doit frapper le physicien, c'est que la marée ne monte & ne descend sur les côtes qu'une fois en vingt-quatre heures, & qu'elle n'est sensible que pendant deux quartiers de la lune.

Les productions sont les mêmes que dans les autres contrées de l'Inde; mais les fruits ont une beauté, un parfum & un goût supérieurs à tout ce que produit l'Asie. Les oranges sont grosses & dé-

Ses productions.

licieuses ; mais l'usage du citron est dangereux , & il supplée à l'eau forte pour la teinture du coton.

Les fruits qu'ils cultivent avec le plus de soin , sont les patates , les yames , les plantains , les mangos , les limons , les noix de coco , & les pommes de pin. Les éléphants sont les plus gros & les plus agiles de l'Asie. Quoique la sobriété soit une vertu nationale , & que leur nourriture ordinaire ne consiste qu'en riz , en légumes , en racines & en poissons salés , il est des solennités où l'on sert sur leurs tables toutes sortes d'oiseaux domestiques & sauvages ; & c'est sur-tout dans les noces & dans les funérailles qu'ils étalent tout le luxe de la bonne chère. On sert de la chair de cheval , de buffle , de chèvre , de chien , de lapin , des rats , des grenouilles , des coquillages , & toutes sortes de poissons. Le dessert offre les fruits les plus excellens , dont l'odeur , le goût & le coloris se réunissent pour flatter tous les sens.

La propreté est le premier assaisonnement de tous leurs mets. Ils sont parfumés, ainsi que leur table & leur vaisselle. Dans les festins d'apparat, les convives gardent un profond silence; & ce seroit une impolitesse que de faire une question avant que le repas fût fini. Cette décence en mangeant pourroit être attribuée à leur voracité.

Leur boisson ordinaire est une espèce de thé, que dans les jours de fêtes ou de débauche ils mêlent avec de l'arak. Ils extraient leurs liqueurs fortes du riz & des autres végétaux. Les Tunquinois ont le visage plat & ovale. Leurs dents naturellement blanches sont teintes en noir, pour éviter le reproche d'avoir quelque ressemblance avec le chien ou l'éléphant. Quoique bazanés, ils sont moins bruns que les autres Indiens. Leurs cheveux sont noirs, longs & fort épais. Ils sont agiles & adroits. Ils semblent destinés par la nature à tous les arts; mais la paresse, vice du climat,

Figure
des Tun-
quinois.

éteint leur industrie , & les précipite dans l'indigence. La passion effrénée du jeu renverse les plus brillantes fortunes. Après avoir perdu leur argent , leurs bijoux & leurs possessions , ils jouent jusqu'à leurs femmes & leurs enfans , & même leurs chevaux , à qui ils sont extrêmement attachés.

Une robe qui descend jusqu'aux talons fait toute leur parure. Les grands sont vêtus de soie ou de drap d'Angleterre. Le peuple & le soldat portent des robes de coton , qui ne leur vont qu'aux genoux. Les pêcheurs & les artisans exposés à l'intempérie de l'air , se couvrent la tête de chapeaux faits de paille & de feuilles. La loi ne permet qu'au Monarque l'usage des fouliers. Le peuple marche nus pieds , & cette privation n'a rien d'incommode dans un pays où le terrain est sablonneux. Cette coutume est établie dans l'Abissinie & dans tous les pays chauds : il n'y a que les étrangers qui la trouvent pénible. Ils se

servent de sandales comme les Mandarins ; & les lettrés s'arrogent le même privilège. Ils laissent croître leurs ongles, comme une marque de leur dignité. Les hommes & les femmes étoient obligés de porter leurs cheveux relevés, quand ce royaume étoit sous la domination des Chinois, comme une marque de leur dépendance ; mais aujourd'hui ils les laissent flotter sur leurs épaules.

C'est des Chinois qu'ils ont emprunté leurs arts, leurs sciences & leur politesse. Leur Langue composée de monosyllabes, a beaucoup d'affinité, dont la signification n'est déterminée que par l'inflexion de la voix. Les Tunquinois ont beaucoup de lettres gutturales & dentales que les étrangers ont de la peine à prononcer. Leurs caractères rangés par colonnes se traquent avec les mêmes instrumens. Ils écrivent sur la soie & l'écorce d'arbres. Le goût des arts & des sciences est absolument éteint. Il est vrai

qu'ils ont des poètes & des musiciens, & qu'ils réussissent assez bien dans tout ce qui est du domaine de l'imagination. Ils ont même fait quelques progrès dans la morale, dont ils ont puisé les maximes dans les livres de Confucius. Ils ont des maîtres pour tous les arts d'agrément; mais il n'y a point de collège où l'on enseigne les sciences, & ils n'ont qu'une légère superficie des mathématiques.

L'art de guérir est fort imparfait au Tunquin. Ils n'ont d'autre guide que l'expérience; & le médecin est tout à la fois chirurgien & apothicaire. Leurs livres qui traitent de la préparation des remèdes, n'établissent que des principes vagues & incertains. Les topiques, les ventouses & les caustiques ne sont employés que dans les maladies rebelles. Les gommes, les racines & les plantes sont les médicaments ordinaires. C'est par des boissons & le régime qu'ils guérissent la fièvre, le pourpre, la jau-

nisse & la petite vérole. Ils ont des maladies qui leur sont particulieres, qu'on attribue aux vapeurs & aux brouillards. L'astrologie s'oppose aux progrès de la médecine; & il est des jours réputés malheureux, où le malade languit dans les souffrances, plutôt que d'user de remèdes. Leur adresse dans les mécaniques se fait remarquer dans les ouvrages de laque, de vernis, de porcelaine, & dans la fonte des métaux.

Les rivières & les canaux dont Commerce.
ce pays est coupé, favorisent le commerce intérieur. Chaque ville a ses foires & ses marchés, qui attirent la foule des étrangers. Mais il y a peu de commerce maritime, parce que leurs vaisseaux ne sont que des barques, qui ne peuvent résister à ces mers orageuses. Les marchandises que l'étranger y apporte sont le salpêtre, le soufre, les draps, toutes sortes d'étoffes de laine, des épiceries, du plomb & des canons. Ils n'ont d'autre mon-

noie que celle de l'étranger ; & il n'y a point de nation qui ait plus d'intelligence dans le change de l'argent , qu'ils ont l'adresse de faire baisser ou hausser à leur gré.

Leur commerce seroit florissant , s'ils y mettoient autant d'activité que d'industrie ; mais assoupis dans la paresse , ils partagent leur temps entre le sommeil & les plaisirs de la table. Les momens qu'ils ne mettent point à manger , sont employés à fumer , à danser & à chanter. Le gouvernement , par une lâche politique , restreint l'industrie , & ferme les sources de l'abondance aux vaisseaux de l'Empire , pour les tenir dans l'abaissement & la foiblesse. La rapacité des exacteurs éteint toute émulation ; & le peuple n'aime point à se captiver par un travail dont on lui enleve le fruit. Le Tunquinois naturellement soupçonneux & défiant , ne se livre qu'avec une circonspection timide aux ouvertures que lui fait l'étranger ; & à force de trop prévoir le mal , il ne se procure aucun bien.

C'est des Chinois qu'ils ont em- Législation
prunté leur législation, dont l'exercice est confié à des ames vénales, qui sacrifient l'innocence indigente au coupable fortuné. Chaque gouverneur a l'administration de la justice dans sa province. La polygamie est autorisée dans tout le Tounquin; & nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouse. Les liens de cette union, ou plutôt de ce concubinage, sont faciles à rompre. L'homme donne un billet de répudiation qui remet la femme dans la jouissance de tous ses droits. La femme est exclue du privilège de se séparer, quoiqu'elle en ait de justes motifs; & si elle est convaincue d'adultère, elle est condamnée à être écrasée sous les pieds des éléphants. Son corrupteur expire par un autre supplice.

L'aîné des fils, après la mort du père, est revêtu de l'autorité paternelle, & jouit de tout l'héritage, à condition de nourrir & d'entretenir ses frères jusqu'à ce qu'ils soient

mariés. Les filles sont oubliées dans le partage. Les autres loix sont à peu près les mêmes que dans les autres contrées de la presqu'île de l'Inde.

C'est dans les noces qu'on peut remarquer leur goût pour les fêtes. Des acteurs de l'un & l'autre sexe forment des danfes au son d'une grosse timbale, & à la danse succedent des concerts exécutés par des hommes payés. Il y a peu de fêtes sans combat de coqs, & il se fait des paris considérables. Les filles se marient à l'âge de seize ou dix-sept ans. Le consentement de leurs parens est nécessaire pour rendre l'union légitime. Elles voient leur mari le jour de leurs noces pour la premiere fois. Les Prêtres sont exclus de la cérémonie & de la fête.

Cérémonies
funebres.

Les cérémonies funebres sont l'ouvrage de la superstition. Il faut que les devins indiquent le lieu de la sépulture, & on garde les morts pendant plusieurs mois, jusqu'à ce

que quelque présage fasse connoître le lieu le plus favorable. Pendant ce délai la famille sert au mort les mêmes alimens dont il usoit lorsqu'il étoit animé. On le garde dans une salle éclairée par des flambeaux. On brûle des parfums & du papier doré, où l'on a peint différentes figures d'animaux, & les parens viennent chaque jour s'y prosterner avec tout le faste de la douleur.

Ceux qui accompagnent la pompe funebre sont vêtus d'étoffe grossière, & marchent pieds nuds. Ils s'appuient sur un bâton, & leur marche lente & chancelante est la marque de leur affliction. Le plus proche parent se jette à terre de distance en distance, & ceux qui portent le cadavre le foulent sous leurs pieds. Le mort est revêtu de ses plus riches habits; & pour prévenir l'indigence dans l'autre monde, on lui met dans la bouche de l'or & de la semence de perles. Il est de certains jours de l'année où

l'on va offrir sur les tombeaux des alimens & des parfums , dans la crainte que les morts n'en soient privés.

Fêtes.

Quoique les fêtes soient fort multipliées, il ne paroît point qu'elles aient été introduites par la Religion. La plus pompeuse est celle des tombeaux, qui se célèbre à l'anniversaire des morts, auxquels on offre des mets abondans & recherchés. Le Roi & les grands célèbrent avec beaucoup d'éclat le jour de leur naissance & de leur mariage par des danses, des concerts & des représentations théâtrales. Il est une fête où le Monarque suivi de toute sa cour, bénit les productions de la terre. Il conduit la charrue, & trace quelques sillons, pour ennobler l'agriculture. Il en est une autre où l'on fait des exorcismes pour délivrer le pays des esprits mal-faisans.

C'est au jour de l'an qu'ils étalent toute leur magnificence. On élève des théâtres, où des hommes & des femmes

femmes représentent des drames, dansent & chantent au son des instrumens. Tout le monde paroît saisi d'une ivresse de joie, qui les rend incapables d'affaires. Tout travail cesse ; les tribunaux sont fermés ; le sceau de l'Etat est remis dans une boîte. Les criminels n'ont point à craindre de subir la peine de leurs forfaits, tant que dure la fête. La licence qui régne pendant cette solennité, expose les femmes aux outrages, & elles ne paroissent que bien escortées.

Le Monarque n'a que l'ombre du pouvoir suprême : le généralissime en a toute la réalité, & c'est à lui que les Européens déferent le titre de Roi. Sa garde est nombreuse ; il ne marche jamais qu'à la tête d'une armée & de trois cens éléphans ; tandis que le véritable Roi enseveli dans son palais avec sa femme & ses enfans, n'a pour le servir que quelques domestiques infideles qui veillent sur ses mouvemens. Il est étonnant que le général le laisse

jouir d'un fantôme d'autorité qui peut un jour lui devenir funeste. Mais les Tunquinois ont tant de vénération pour le sang de leur maître, qu'il seroit dangereux d'entreprendre d'en tarir la source.

Le généralissime a ordinairement sous ses ordres cent cinquante mille hommes de pied, & depuis dix jusqu'à vingt mille chevaux. Ces nombreux combattans se rangent avec ardeur sous le drapeau; mais à la vue de l'ennemi, leur courage s'éteint; & soldats pusillanimes, ils sont aussi actifs pour se bien fortifier, que lents à sortir de leurs retranchemens. Le général n'a pas beaucoup de confiance dans cette milice, du moins si l'on en juge par une lettre écrite au commandant des troupes Hollandoises dans les Indes. » J'ai, dit-il, sous mes ordres trois cens mille hommes de pied, dix mille chevaux, deux mille éléphans, trente mille arquebuses & mille pièces de canon; je vous prie d'envoyer à

» mon secours deux cens hommes
» & trois vaisseaux ». Après un éta-
lage si pompeux de ses forces , on
ne devoit pas s'attendre à la con-
clusion.

La plupart des emplois militaires
sont confiés à des eunuques amol-
lis par le séjour & le luxe de la
cour. Ce n'est point le talent qui
ouvre le chemin aux honneurs ; &
quoique les charges ne soient point
vénales , toutes sont à l'enchere ,
parce que dans un royaume étendu
où l'œil du maître ne peut péné-
trer dans les contrées éloignées ,
les dignités seront toujours le par-
tage de l'intrigue , & jamais du mé-
rite qui cherche l'ombre.

Toutes les forces maritimes réu-
nies ne pourroient pas tenir contre
un de nos vaisseaux de guerre. Ce
sont des galeres plates & longues
de soixante - dix pieds sur dix de
large , qui ne peuvent servir que le
long des côtes. Les soldats , qui
sont les seuls rameurs , dirigent leurs

mouvemens sur le son d'une espèce de tambour.

Cette milice dispersée dans le royaume veille à la sûreté des routes , & abuse souvent de la confiance du gouverneur auquel elle est subordonnée , pour vexer le voyageur. Ces soldats , en temps de paix , sont armés d'un bâton , qui dans leurs mains est une arme meurtrière ; & ils cassent une jambe ou une cuisse à celui qui leur oppose de la résistance , ou qui tente de s'évader.

Toutes les querelles sont terminées sur le champ par le magistrat. L'agresseur est condamné à régaler l'offensé d'arak & de volaille , afin que la bonne chère réunisse leurs esprits divisés. Le créancier est l'arbitre absolu de son débiteur insolvable , qui se voit exposé aux plus indignes traitemens. Les criminels sont punis à proportion de leur faute. Le larcin n'est point puni par la mort : on coupe un membre

ou quelqu'autre partie du corps. Le meurtrier est condamné à perdre la tête. On le conduit dans le lieu où le crime a été commis, ou devant sa maison, pour y être exécuté. S'il y a plusieurs criminels, on multiplie les bourreaux, qui, à un certain signal, frappent en même temps leurs victimes. Les Tunquinois sont les moins cruels de l'Inde dans la punition des coupables. La loi permet de racheter sa vie, & il n'y a que les indigens qui la perdent.

Quoique les eunuques soient chargés du mépris public, ce sont eux qui sont les dépositaires de toute l'autorité; & comme leur privation leur applanit la route qui conduit aux dignités, on voit des ambitieux qui se mutilent dans un âge même avancé, sans craindre les douleurs & les suites de cette opération. Leurs chirurgiens operent avec beaucoup de dextérité; & ils ont une méthode qui prévient nombre d'accidens. Ils procurent au malade un sommeil

létargique qui diminue l'horreur de l'amputation ; & l'expérience apprend que cet assoupissement écarte la fièvre & l'inflammation , qui en font les suites , sur-tout dans les opérations de la taille.

A l'âge de dix-huit ans , chacun est soumis à une capitation proportionnée à sa fortune. Les magistrats , les militaires & les lettrés sont exempts de cette imposition ; & c'est le pauvre qui , comme dans tous les pays du monde , en porte le fardeau. C'est après la moisson qu'on exige cet impôt ; & les habitans des provinces les plus éloignées sont obligés d'apporter dans les magasins de la capitale une certaine quantité de fourage pour les éléphans & les chevaux du Roi. Chaque particulier est encore obligé de travailler six mois de l'année aux ouvrages publics , sans autre salaire que leur nourriture. Telle est la dégradation de la nature humaine dans ces climats , dont les habitans , moins privilégiés que les

animaux, ne semblent jetés sur la terre que pour l'arroser de leur sueur.

La doctrine de Confucius est suivie par les grands & les lettrés ; mais ses maximes sont trop simples pour être adoptées par le peuple, qui ne reconnoît l'ouvrage de la Divinité que dans le merveilleux. La religion dominante est celle de Fo, qui a produit plusieurs sectes, dont la plus étendue a pour fondateur un Chinois nommé Lauro, qu'on révere comme le plus grand magicien de l'Orient. Ses sectateurs prétendent que sa mere le porta dans son sein pendant soixante-dix ans sans avoir perdu sa virginité. Il se vantoit d'avoir un commerce intime avec les génies, qui lui découvroient les secrets de l'avenir.

Les Prêtres nourris dans l'ignorance & la superstition, captivent le peuple par l'attrait des fables & des prodiges. Ils languissent dans la misère, parce que n'ayant point les grands pour disciples, ils ne

tirent leur subsistance que des largesses de l'artisan.

Il y a un certain nombre de Prêtres qui se vantent de guérir les maladies les plus opiniâtres par des secrets magiques. Quand ils sont appelés auprès du malade, ils arrivent de la manière la plus bizarre pour rendre la cérémonie plus imposante. C'est au bruit des timbales, des bassins & des trompettes qu'ils font leurs exorcismes. Ils s'agitent & bondissent dans l'appartement du malade, jusqu'à ce que son sort soit décidé, soit pour la mort, soit pour le retour à la vie; & lorsque l'événement manifeste l'impuissance de leur art, ils ne manquent point d'alléguer des raisons pour justifier l'imposture.

Christi-
anisme.

Le Tunquin est le pays de l'Inde où la semence de l'Évangile a le plus fructifié. Le mépris des grands pour les Prêtres idolâtres favorise les conquêtes des Missionnaires, qui comptent dans ce royaume plus de deux cens mille disciples, dont

plus de quinze mille sont gouvernés par un Missionnaire François, nouvellement élevé à la dignité d'Evêque d'Agathopolis, qui est secondé dans son Apostolat par trois Prêtres François & quatre Chinois.

Je ne puis me dispenser de résumer ici les raisons qui doivent engager à favoriser cet établissement. Le but du Séminaire des Missions étrangères est de former un Clergé dans toutes les contrées du monde. Nos annales sacrées nous apprennent que les Apôtres & leurs successeurs ordonnoient des Prêtres de toutes les nations converties. Les peuples sont toujours plus disposés à ajouter foi à leurs concitoyens, dont la droiture & les lumières leur sont connues, qu'à des étrangers dont la vertu est toujours suspecte. Les Prêtres nationaux connoissant mieux leur Langue, parlent avec plus de grace, saisissent mieux l'expression propre, & se font mieux entendre dans l'explication des myf-

Avantages
qu'on peut
tirer des Mis-
sions.

teres de la Religion. Instruits des mœurs & des caractères, ils connoissent mieux les moyens de rectifier les penchans, & de s'insinuer dans les sociétés. Toutes les superstitions suivies leur sont connues, & il leur est facile d'en faire sentir l'absurdité & les abominations. C'est avec tous ces avantages qu'ils peuvent combattre l'erreur, & triompher de l'impiété. L'ordre hiérarchique que le Séminaire établit, peut seul former un christianisme parfait, qui n'aura plus besoin de secours étranger pour se soutenir.

Outre ces raisons générales, il en est de particulières pour les Indes. Les fatigues & les dangers qu'il faut essuyer pour pénétrer dans ces régions éloignées; l'étude des Langues Indiennes si difficiles à apprendre & à prononcer; la différence du climat souvent meurtrier & toujours incommode pour les étrangers; les frais de voyage, rendent les Indes inaccessibles à la plu-

part des Prêtres & des Religieux qui sont embrasés du zèle de faire des conquêtes à Jesus-Christ.

Les guerres continuelles qui ravagent toutes les contrées des Indes , ne permettent point aux Missionnaires de passer d'un royaume dans un autre , lorsque les besoins de l'Eglise l'exigent. Les Princes & les peuples ne peuvent entendre décrier leurs dogmes & leur culte. Les ministres de l'idolâtrie ne peuvent voir fouler aux pieds leurs dieux , sans s'élever avec fureur contre des hommes qu'ils regardent comme des impies & des profanateurs sacrilèges. C'est dans ces jours orageux que le troupeau a le plus de besoin du secours du pasteur. Or dans les Indes les Prêtres étrangers ne peuvent rendre aucun service à celui qui gémit sous le glaive de la persécution. Dès qu'ils se montrent, la couleur & les traits de leur visage les décelent ; & dès qu'ils sont connus , on les traîne dans des cachots.

Ces régions orientales sont si étendues & si peuplées, que tous les Prêtres & tous les Religieux de l'Europe suffiroient à peine pour instruire des peuples si nombreux. Ce sont ces raisons qui ont déterminé le souverain Pontife à nommer des Vicaires apostoliques pour former un Clergé national, dont l'intérêt de la Religion & de la politique demande la durée & la prospérité.

Fin du second Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce second Volume.

CHAPITRE	<i>DES premiers Rois de</i>	
PREMIER.	<i>Siam,</i>	Page 1
CHAP. II.	<i>Du règne de Chaou-Na-</i>	
	<i>raye,</i>	57
CHAP. III.	<i>Révolte des Macassars,</i>	99
CHAP. IV.	<i>Révolution qui entraîne la</i>	
	<i>ruine de Faulcon & des François,</i>	122
CHAP. V.	<i>Démêlés des François avec</i>	
	<i>l'usurpateur,</i>	166
CHAP. VI.	<i>Les Chrétiens sont persé-</i>	
	<i>cutés après le départ de des Farges,</i>	185
CHAP. VII.	<i>Suite des principaux</i>	
	<i>événemens jusqu'à la révolution de</i>	
	<i>1760,</i>	204
CHAP. VIII.	<i>Révolution de 1760,</i>	215

CHAP. IX. Révolution de 1767,	257
CHAP. X. Malheur des Européens après la révolution,	320
CHAP. XI. Suites de la révolution de 1767,	334
CHAP. XII. Avantages qu'on peut tirer du commerce de Siam & des Royaumes voisins,	351
CHAP. XIII. Du Tunquin,	419

Fin de la Table des Chapitres du
second Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire du Royaume de Siam*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce premier Juillet 1771.

Signé RIBALLIER, Censeur Royal.

P R I V I L È G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur BRIGOT, Conseiller en nos Conseils, Evêque de Tabraca, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Description du Royaume & de la Religion de Siam*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A

CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposé, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposé, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril

1715, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPÉOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPÉOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le seizième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre règne le cinquante-cinquième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la
Chambre royale & syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris , n. 1221 , fol.
214 , conformément au règlement de 1723 ,
qui fait défenses , art. 4 , à toutes per-
sonnes , de quelque qualité & condition
qu'elles soient , autres que les Libraires &
Imprimeurs , de vendre , débiter , ni faire
afficher aucuns Livres pour les vendre en
leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Au-
teurs , ou autrement , & à la charge de
fournir à la susdite Chambre neuf exem-
plaires prescrits par l'article 108 du même
règlement. A Paris ce 26 Juillet 1770.

Signé J. HERISSANT, Syndic.

De l'Imprimerie de la veuve REGNARD &
DEMONVILLE, Libraires, rue basse
de l'hôtel des Ursins.

